Université Jean Moulin
Lyon III

Maîtrise d'Histoire
Faculté des Lettres et Civilisations

LEON BLOY
DEVANT LES THEMES
D ACTION FRANCAISE

Par Monsieur Gérard Francoz

Sous la direction de Monsieur Jacques Gadille
Directeur de l'Institut d'Histoire du Catholicisme de Lyon

INTRODUCTION A LEON BLOY

Assez peu de gens ont entendu parler de Léon Bloy. Moins encore l'on lu. Cependant, la bibliographie bloisienne est très copieuse. Il n'est pas d'années sans que de nombreux ouvrages, articles, études, introductions, thèses de littérature, de droit, travaux de théologie, ouvrages qui relèvent de la "bonne presse", au sens large du terme, ne paraissent. La réputation, l'influence posthume d'un auteur est souvent faite du rayonnement d'une élite sur le grand public. Stendhal, Gide, Claudel, Péguy, ont des amis qui entretiennent la flamme et cherchent à la répandre. Ce culte organisé autour d'un maître concerne les écrivains qui ont dépassé la condition d'amuseurs pour devenir des maîtres de vie. Le stendhalien, par exemple fut un personnage typique de l'entre deux guerre. On sait l'importance des positions morales d'un Gide dans l'évolution contemporaine des moeurs: " Ne vous rendez vous pas compte de l'effet que peuvent avoir vos livres sur de malheureux jeunes gens? " Lui écrivit Claudel, angoissé, le 2 mars 1914. La réponse ne se fit point attendre, qui établissait pleinement la responsabilité, la lucidité de Gide:

" Pour le mal que vous dites que font mes livres, je n'y puis croire depuis que je connais le nombre de ceux que le mensonge des moeurs étouffe comme moi... Par quelle lâcheté, puisque Dieu m'appelle à parler, escamoterais-je cette question dans mes livres? "

(Lettre du 7 mars 1914)

Il est donc des écrivains qui s'élèvent à la dignité de phénomènes historiques importants tant par leur oeuvre que par le nombre, la conviction, l'influence de leurs disciples; Bloy appartient à cette grande espèce, mais comme il défend des positions moins en harmonie que celles de Gide avec la manière de vivre, de sentir des majorités de notre temps, son nom ne dépasse guère le cercle des initiés. Encore peut-il par eux avoir exercé une influence silencieuse, mais réelle. Il nous semble que, si l'on entend étudier la naissance d'une manière nouvelle de sentir, de vivre le phénomène religieux à l'intérieur du catholicisme contemporain, l'ombre de Léon Bloy n'est point négligeable en France. Celui qui a exercé une influence certaine sur des hommes comme Jacques Maritain,

Paul Claudel, Georges Bernanos, sur Pierre Mathieu van der Meer de Walcheren le directeur des éditions Desclée de Brouwer dans les années trente, mérite un peu de notre intérêt.

Car Léon Bloy, cet homme si discuté, a été un bien indispensable dans l'histoire des rapports du catholicisme français dans ses relations avec le laïcat. Il a été la cheville ouvrière par laquelle la vie proprement religieuse a pénétré à nouveau des milieux, des espaces culturels qu'on lui croyait désormais interdits.

Le temps était passé de cette Restauration où tous, de Chateaubriant à Victor Hugo, Lamartine, Lammenais, se disaient catholiques, et d'ailleurs aussi monarchistes. Les oeuvres de Joseph de Maistre, de Bonald, semblaient alors donner la loi à un monde encore effrayé par les piques et les têtes de la Terreur, encore traumatisé par les levées continuelles d'hommes qu'on ne voyait jamais revenir. Ce monde qui avait souffert sous la main du maître de l'Europe, débarassé de ce Napoléon, aspirait peut-être surtout à jouir paisiblement des conquêtes de la Révolution, en les garantissant par la stabilité monarchique, dans le cadre d'une paix européenne favorable au développement du commerce libéral des choses et des idées.

Car, sous le manteau du sacre de Charles X, sous cette façade de principes gothiques, comme on eût dit au XVIII^{ème} siècle, c'est bien le libéralisme qui achevait la conquête de la France. Très vite on en vint aux journées de juillet 1830, puis à celles de 1848. Les formes politiques du passé étaient balayées à mesure qu'elles devenaient incompatibles avec l'esprit des temps nouveaux. Même l'Empire, tout d'abord autoritaire, de Napoléon III, devint parlementaire, lorsque le péril ouvrier de juin 1848 apparut conjuré. Dans le domaine politique, libéraux et socialistes, dominèrent vite les esprits les uns aux leviers de commande, les autres à vrai dire peu nombreux, mais, aux yeux de l'opinion publique, dans la position de l'homme qui jette la cendre de son cigare dans le tonneau de poudre des populations ouvrières; artisans nostalgiques de la Révolution et de l'Empire, ouvriers mal stabilisés, mal encadrés, dans un monde industriel naissant qui ne connaît que la soumission au patron ponctuée de détente brutales.

Aussi vit-on apparaître dans les milieux intellectuels une génération

nouvelle, fort éloignée du catholicisme. Tout ce qui était vivant dans le siècle semblait s'en séparer, comme Lammenais, finalement excommunié.

L'état d'esprit du temps est de plus en plus éloigné du Surnaturel. La religion apparaît comme un héritage désuet, à l'usage de milieux arriérés, ou comme une nécessité purement politique, sociologique. La position d'un Voltaire, " Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer " est somme toute celle de monsieur Thiers, par exemple. Il n'y a pas de place, dans le monde des lettres, de la philosophie, de la politique, pour une conception surnaturelle de la religion. Le développement de la Science apparaît comme la négation de l'esprit de miracle. Lorsque le fondateur du positivisme, Auguste Comte, décide de ^{créer} ~~fonder~~ une religion, c'est pour assurer mécaniquement la pérennité de son système dans un monde où beaucoup ne pensent pas.

Vint Léon Bloy. Il avait épuisé les joies de l'athéisme, qu'il estimait désormais par trop liées à la puberté pour être prises au sérieux. Le monde littéraire, pour lui, ce fût d'abord et essentiellement le salon de Barbey d'Aurevilly. Le vieux maître l'introduisit aux fortes visions de Joseph de Maistre. Catholique par tradition et peut-être aussi par dandysme provocateur, il escamote en quelque sorte une génération et pour Léon Bloy, longtemps éperdu d'admiration pour ce gentilhomme aussi romantique que réactionnaire. Bloy connut alors le bizarre et peut-être ridicule Comte Roselly de Lorgue, postulateur laïc de la Cause de Christophe Colomb auprès de la Congrégation de Rites. Il connut aussi les oeuvres et la personne de Blanc de Saint Bonnet, auteur d'ouvrages de philosophie mystique sur la société, le rôle de la Douleur. Il fit la connaissance de l'abbé Tardif de Moidrey, qui défendait lui, la cause de la Salette, et apprit de ce dernier la méthode d'exégèse qui fut à la base de son oeuvre littéraire, c'est à dire de sa conception du monde. Bloy s'en venait vendre, avec une charrette à bras, une édition complète de Voltaire pour pouvoir manger, lorsque le libraire lui révéla, en ce promeneur qui s'éloignait, là-bas, Barbey d'Aurevilly. Il ne soupçonnait pas, sans doute, en suivant le vieux monsieur jusque dans son escalier, qu'il venait de découvrir une nourriture nouvelle, mais cette conversion intellectuelle achevée, il n'allait avoir dans la vie, d'autre but que de faire partager sa découverte à d'autres. Pour la première fois depuis

longtemps, le côté surnaturel du catholicisme, qui paraissait l'affaire privée de femmes, de moines et de vieux gentilshommes monarchistes (morts ou vivants, de de Maistre à de Moidrey, les initiateurs du plébéen Léon Bloy le noient sous une avalanche de particules) tombait entre les mains de quelqu'un capable de lui donner audience dans le monde des lettres parisiennes. Le style de Bloy, fait d'une colère permanente contre tout ce qui paraît opposé à sa mission, lui donne un succès qui est au moins celui de la curiosité. Certes, il ne faut pas s'exagérer cette influence - Péguy ne semble rien lui devoir. Claudel, s'il lui a emprunté certains thèmes, ne lui doit pas sa conversion; mais Bernanos disait: " Je lui dois tout ". Il y a donc, un mouvement de fond qui agite le monde littéraire, et provoque une véritable renaissance catholique. Bloy y tient une place originale par sa mystique de la douleur, si proche de celle de Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, qu'il semble avoir ignorée, par sa politique, aussi, de nettoyage par le vide de cet univers policé où les souvenirs littéraires et politiques du XVII^{ème} siècle gallican se mariaient à une religiosité sulpicienne, dans son expression artistique.

Mais Bloy, nous dit-on n'eût point de rapports avec l'Action Française? D'abord, il est de la génération précédente. Né en 1846 à Périgueux, il meurt à Bourg la Reine en 1917, et n'affiche que mépris pour le mouvement de Charles Maurras. Ce mouvement se constitue d'ailleurs, dans les années 1890, durant l'affaire Dreyfus, à un moment où les lignes de forces et même la plupart des positions de détail sont fixées dans l'oeuvre de notre homme

—Le temps de la formation et des expériences majeures est achevé depuis longtemps. Il est vrai, mais ceux qu'il a inspirés ont souvent été attirés par le mouvement de Charles Maurras. Cela mérite qu'on y regarde de plus près, et aussi que l'on se penche sur d'éventuelles convergences et sur leur nature.

—Nous voulons bien croire que l'on peut apprendre quelque chose chez Bloy, mais n'est ce pas, ce n'est point quelque chose de politique. C'est quelque chose de religieux. Cela regarde peut-être l'histoire des idées, qui regarde les philosophes, qui ne s'intéressent pas à Bloy, car Bloy n'a pas de système.

—Il n'a pas exprimé ses vues sous la forme d'une de ces belles architectures

rationnelles, parfois si décourageantes par la lumière froide qu'elles dégagent, cela est vrai. Nous en sommes d'accord. Nous savons que beaucoup de gens, devant ce bouillonnement, ce tourbillon de cris, d'images, d'indignations, à peine composés en pamphlets, courts récits, articles de critiques, récits autobiographiques, ont conclu au fatras.

—Un homme qui, en somme, ne sût même pas faire des romans. Car ses deux tentatives ressemblent surtout à une compilation des genres précédents. Sans compter qu'on y trouve aussi l'écho de ces livres étranges, que l'on croyait appartenir à un passé révolu, récits inclassables, à mi-chemin entre l'hagiographie et l'histoire eschatologique; Le fils de Louis XVII, Jeanne d'Arc et l'Allemagne. Quel rapport entre un livre comme Celle qui pleure, qui parle de l'apparition de la Vierge à la Salette, en 1846, et les préoccupations de l'historien?

Certes, il peut et doit étudier ces attitudes de retranchement du monde. Il pourra et devra évoquer en une ligne cet univers marginal, avant de se tourner vers ceux qui oeuvrent dans le réel. En tout cas, une recherche systématique, qui voudrait mettre de l'ordre dans ce fatras mystique afin de le comparer aux propositions nettes, précises, aux exposés brièvement didactiques de Charles Maurras, n'apparaît pas fondée, car l'ordre de la politique terrestre n'est point celui des vérités, sublime peut-être, mais que l'on doit situer sur un autre plan, de ce que l'on appelle à fort juste titre l'au delà. Le territoire de l'histoire, c'est notre modeste en deça.

Qu'est-ce au juste, qu'une position purement religieuse? On semble entendre par là un domaine de cogitations mentales qui ne débouche jamais, qui peut-être se garde de déboucher, sur la vie matérielle. On a vu se développer au XIX^{ème} siècle, et se répandre en France au XX^{ème} siècle, une critique de la religion qui repose sur cette vision des choses. L'opinion qui prévaut implicitement dans la culture contemporaine, est, il faut bien le dire, celle de Messieurs Ludwig Feuerbach et Karl Marx, critiquant avec violence leur vieux maître, Hegel, pour qui l'esprit informait la matière. L'idéalisme hégélien, est devenu à tel point l'archétype du phénomène religieux que dès le XIX^{ème} siècle, le terme idéalisme tend à remplacer les expressions de spiritualisme, de vie religieuse. On le retrouvera même sous la plume de Léon Bloy. C'est dire que rien ne fut épargné par l'invasion

de la philosophie allemande. Hegel, Marx, Nietzsche occupent tout le monde en France vers 1900, sauf peut-être la majorité des universitaires spécialisés, occupés à défendre l'héritage national.

Une comparaison avec un authentique hégélien nous semble seule capable de faire toucher du doigt la différence qui existe entre cette forme de spiritualité et le catholicisme de Léon Bloy. Cela nous permettra aussi de présenter notre personnage et de replacer certaines informations, qui courent sur lui, dans leur contexte véritable. Leur contexte historique.

L'idéalisme hégélien eût en effet un représentant d'envergure dans cet entourage littéraire de Barbey d'Aurevilly où évolua Léon Bloy durant les premières années de sa vie à Paris de 1869 à 1889. Barbey fut, on le sait, le responsable du retour de Bloy à une religion dont lui même, à vrai dire, n'admirait les sublimes vérités que de cette position un peu éloignée qui rend les vues d'ensemble plus faciles.

Pour Villiers de l'Isle Adam, l'idée produit le monde. Dans un de ses contes cruels, Véra, l'idée, qui est aussi l'Amour, se révèle assez forte pour susciter d'abord le fantôme purement idéal de la bien aimée, avant de matérialiser une clef qui est celle du tombeau de famille. Le dit tombeau est en effet la seule voie possible vers le bonheur du monde des essences.

Bel exemple de conscience malheureuse à la recherche d'un refuge. Villiers de l'Isle Adam, dernier représentant d'une vieille famille de l'île de France, en fut parfois réduit à partager la bourse de Léon Bloy. ~~Bloy~~ ce dernier chercha parfois sa nourriture aux dernières heures de la nuit, dans les rues de Paris, près des portes de services, du côté des poubelles. Cependant, s'ils menèrent ensemble la lutte contre cette misère qui est alors le lot de l'écrivain lorsque la réussite se fait attendre, Villiers et Bloy ne partagèrent point les mêmes idées. Certes, Villiers ne séparait pas ses conceptions hégéliennes de l'adhésion la plus formelle au catholicisme, mais il y a là un héritage culturel plus que la connaissance vraie de ce que ce mot peut recouvrir. Bloy, qu'on a dit si souvent sectaire sans chercher au juste en quoi peut bien consister ce sectarisme, quel sens il pouvait bien avoir, a aidé Villiers dans bien des occasions sans nourrir

d'illusion sur la nature de sa foi. Il nous dit que ce malheureux " se croyait catholique ". Lui n'en croit rien, qui répudie toute attitude de fuite devant une réalité qui est très exactement la même. Le réel, il l'affronte vigoureusement, lui qui donne à son oeuvre la forme, à défaut de la forme, le langage, à défaut du langage, la pensée vigoureusement critique du pamphlet.

Chez Bloy, en effet, le catholicisme, c'est à dire le christianisme, est vécu comme une religion de l'incarnation. L'Esprit, l'Absolu, l'Amour (noms divers de Dieu), s'efforce de s'emparer de ce monde dont il n'est pas le prince, pour l'associer à sa gloire, à sa perfection. Cette perfection qui est ontologiquement la sienne, la création l'a perdue lors de l'évènement mystérieux qu'est le péché originel. Bloy entend participer à cet accomplissement comme c'est, pense-t-il, le devoir le plus strict de tout chrétien. Son rôle à lui est de s'attaquer à tout ce qui est insuffisamment pénétré de l'Esprit Saint. Ce n'est pas en développant en soi le goût du suicide qu'on peut abolir la frontière qui sépare la nature de sa cause surnaturelle. C'est en pratiquant une vie intensément religieuse. Une vie religieuse c'est obligatoirement une vie passionnée des choses de ce monde. Voilà pourquoi les jugements politiques, historiques, culturels de Bloy peuvent avoir contribué à nourrir chez autrui une spiritualité par nature engagée, pour employer un terme mis plus tard sur le marché de la parole par un philosophe chrétien. Certes, chez Bloy, l'engagement est agression contre la forme actuelle du monde, jugée irrémédiablement pervertie, mais l'apocalypse et le jugement dernier ne sont après tout que préludes au règne terrestre du Christ.

D'autres, plus tard, on (put) boire à cette source, tout en pensant qu'il restait encore quelque possibilité d'améliorer notre ici-bas.

Le témoignage que Bloy donne est donc celui d'un catholique épris de Surnaturel. Il est aussi celui d'un " exclu du banquet social ". C'est une vision de la société qu'il nous est rarement donné de recueillir. Non que la misère soit rare chez les hommes de lettre, notamment à cette époque. Le lien le plus profond entre Villiers et Bloy, outre leur incontestable valeur littéraire, c'est la confraternité de l'indigence. Villiers lui aussi fait parti de ce groupe d'écrivains marginaux ou pour mieux dire marginalisés, qui, répondant mal aux critères de rentabilité immédiate des maisons

d'édition, laissent une réputation littéraire, un nom, une oeuvre, voir des droits d'auteur à leurs héritiers, mais ne peuvent vivre de leur plume. Les rééditions posthumes ne nourrissent pas leur homme aussi bien que les forts tirages d'ouvrages qui vont généralement du très médiocre au fort estimable, mais ne sont nullement, comme dit le poète, plus durables que l'airain. Ces oeuvres ont en commun de répondre à la demande du public, telle qu'elle est perçue par des organismes commerciaux et industriels liés par des impératifs de rentabilité, de concurrence. On est entré dans l'âge industriel. Les quelques milliers d'exemplaires qui firent le grand succès d'un Voltaire, d'un Diderot, ne suffisent plus à nourrir leur homme dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. C'est aussi que le temps du mécénat d'Ancien Régime a disparu. L'écrivain moderne ne trouve plus de ces fastueux protecteurs qui inscrivaient, en quelque sorte, à leur budget culturel, un Descartes, pour la reine de Suède, un Rousseau, pour le Maréchal de Luxembourg, un Diderot, pour Catherine II. Seul l'état, par l'université (Renan) par l'administration (Huysmans) peut offrir des places, aux écrivains de son choix. Ce fut d'ailleurs parfois des sinécures, comme celles obtenues par Maupassant. Encore la carrière administrative de l'écrivain est - elle menacée par la conjoncture politique; même et peut-être surtout si sa nomination est sans lien avec l'orientation de son oeuvre.

Villiers, comme Bloy, a décrit le monde de la presse où l'homme de lettres, son style et ses idées, doivent se loger eux-mêmes dans la machine pour livrer de quoi satisfaire " la matière abonnable ". Comme lui, il ne s'y est pas intégré, menant la vie aléatoire de celui qui dépend de rentrées à la fois irrégulières et insuffisantes. Monde d'où le mariage est généralement exclu (Bloy et Villiers eurent tous deux un enfant naturel), où les adresses changent souvent, où les repas ne sont pas toujours assurés. Jeanne Molbech, qui devait devenir Madame Léon Bloy, découvrit ainsi son futur époux, dans une antichambre mangeant un morceau de pain donné par la maîtresse de maison en guise de dîner. " Je l'avoue à ma grande honte ", nous dit-elle, " l'idée qu'on put ne pas avoir de quoi dîner m'était alors étrangère ". Elle avoue avoir ce jour là découvert le Pauvre, c'est à dire le miséreux, dont l'existence sociale ne l'avait point, jusqu'alors, frappée. Nombreux sont ceux qui n'ont jamais fait cette rencontre, dans une antichambre

① .. Léon Bloy. *Lettres à sa fiancée*. Préface de Jeanne Léon Bloy. p. 6

ou ailleurs.

Cela nous paraît notamment le cas de Maurras, qui semble lui ~~se~~ présenter l'opinion du propriétaire de préférence à celle du locataire désargenté, même si la vigueur de son mouvement s'est parfois nourrie d'une certaine prolétarianisation des couches moyennes, comme bien d'autres du même genre. Quoique Maurras ait parfois affiché une certaine mélancolie face au manque d'intérêt de son public pour des publications purement littéraires, il n'a pas hésité à s'engager dans la voie d'une insertion plus qu'harmonieuse dans le monde des lettres et de l'édition. L'Action Française est aussi, et même d'abord, une machine économique à transmettre certaines idées. Cela revient à dire que la pensée maurassienne était un produit relativement rentable. Elle s'est bien vendue. C'est même ce qui fait son importance historique. Toutefois, elle souffre, de nos jours, d'un certain discrédit, depuis la Libération. C'est pourquoi, faute de trouver les originaux dans les bibliothèques publiques, ou d'obtenir de particuliers l'aveu embarrassant de la présence d'une telle littérature dans la bibliothèque familiale, nous avons dû recourir aux oeuvres Capitales, qui ne voulaient pas être des oeuvres complètes, comme leur nom l'indique. Il s'agit là d'une sélection par Maurras d'oeuvres, de chapitres qu'il estima devoir laisser à la postérité. Nous nous sommes particulièrement penché sur le tome consacré à la politique. En ce qui concerne Léon Bloy, nous avons utilisé la dernière édition du Mercure de France, due à la collaboration de Messieurs Joseph Bollery et Jacques Petit. C'est la plus scientifique, la plus complète, la moins chère. C'est la seule aussi à disposer d'un index systématique. Toutefois Le Vieux de la Montagne et Le Pèlerin de l'Absolu, qui constituent le tome XIII de cette édition et le tome III de l'édition du Journal de Léon Bloy, ont été consultés par nous ailleurs.

1. LES THEMES

L'HISTOIRE

L'histoire tient une grande place dans la pensée du mouvement d'Action Française, si préoccupé du destin national. Il s'agit, naturellement, d'une histoire intéressée, ce qui aboutit à une certaine vision du passé mais aussi du devenir politique. L'histoire a pour fonction d'analyser le passé du pays, de fournir les clefs du réel, en vue d'une action corrective.

On reconnaît là un schéma positiviste, emprunté aux sciences expérimentales. Auguste Comte est le maître le plus cité, peut-être, par Charles Maurras. Rien de moins mystique ni de plus "sociologique" pour reprendre un terme cher à Comte lui-même.

- L'Action Française et l'Histoire -

Pour l'Action Française de Charles Maurras et Jacques Bainville, les choses sont relativement simples : à un monde de justice, d'équilibre social, politique, national, monde que les étiquettes d'Ancien Régime et de Monarchie recouvrent bien à leurs yeux, s'oppose le monde du désordre, engendré par un phénomène appelé Révolution.

La Révolution est proprement une opération de désordre volontaire, commise par des hommes abusés par de mauvais principes. Ces hommes ont fondé une société vouée à la destruction, ou plutôt, corrompu les règles de la société viable par la mise en place d'un nouveau système politique.

Cela a entraîné une dégradation continue de l'équilibre national et social ; ceci de 1789 à nos jours (c'est-à-dire 1890-1940).

Dans le monde logique de Charles Maurras, pas de maux sans remèdes ; le remède ce serait une nouvelle action volontaire, qui remettrait tout en ordre : le coup d'Etat. Une autorité forte et compétente ferait renaître les bons principes, mettrait en place les agents de l'ordre et de la vie après avoir chassé les auteurs du désordre.

Les responsables du désordre sont les groupes au pouvoir de la république des camarades comme disait un Maurice Barrès en faisant allusion aux députés chéquarts du Panama (1), ce sont les milieux où se recrutent les dirigeants, les bénéficiaires, les soutiens du nouveau régime au niveau des élites. Le milieu juif, le milieu protestant, le milieu maçonnique.

- Le complot -

Ces milieux n'opèrent pas uniquement en vertu d'une pente sociologique au désordre. Certes on souligne leur mauvaise intégration à la nation, leur origine étrangère. On met l'accent sur les sources non françaises, non latines de leur spiritualité, de leur culture. Cependant, en définitive, tout cela ne suffit pas. L'attitude politique de ces milieux n'est pas perçue comme découlant d'un ensemble de réactions spontanées liées à une situation donnée dans la société. L'analyse sociologique ou économique débouche vite sur l'idée de complot organisé, du syndicat juif de l'affaire Dreyfus et de toujours, sur l'action continue de la maçonnerie ou de famille protestantes (2).

(1) - Leurs figures, Maurice Barrès

(2) - Les Monods, Charles Maurras.

Quant au Catholicisme et à l'Eglise, ils ne sont perçus que comme des milieux incarnant des valeurs positives nécessaires à l'équilibre social.

- L'Histoire selon Léon Bloy -

Chez Léon Bloy aussi, l'histoire tient une grande place, mais dans une toute autre optique. Issu d'un milieu, rappelons-le, peu différent de celui de Maurras, quoique moins aisé, il fréquente des groupes monarchistes autour de Barbey d'Aurevilly, de Hello, milieux, il est vrai, d'embré marginaux, artistes ou mystiques, mais où l'Action Française, à la génération suivante, puise une partie de ses cadres (1). La perception bloyenne de l'histoire en est évidemment affectée. Bloy se montre violemment opposé au monde moderne et au régime, à la société de la IIIème République qui s'installe.

Toutefois, Bloy s'oriente vers, en somme, une "religion d'abord" qui sans exclure la sphère politique, se la subordonne étroitement. Lorsque Bloy parle politique, cela pourrait s'appeler "les politiciens devant Dieu", et en aucun cas, "politique d'abord", pour reprendre la célèbre expression maurrasienne.

- Négation du temps et symbolisme universel -

L'histoire est, chez Bloy, négation du temps. Toute sa vie, de l'époque du Désespéré à celle de l'Ame de Napoléon, du temps de la bohème à celui d'une vie de famille plus sereine, Léon Bloy a cherché

(1) - Voir l'A.F. et Bloy, p. 128. *Signe 12*

des similitudes, selon sa propre expression, qui renvoyaient à la seule histoire vraiment intéressante pour lui : celle de Dieu. Aussi, le passé, le présent, l'avenir sont identique réitération.

"En réalité, tout homme est symbolique et c'est dans la mesure de son symbole qu'il est un vivant. Il est vrai que cette mesure est inconnue, aussi inconnue et inconnaissable que le tissu des combinaisons infinies de la solidarité universelle. Celui qui saurait exactement, par un prodige d'infusion, ce que pèse un individu quelconque, celui-là aurait sous les yeux, comme un planisphère, tout l'ordre divin.

.....

Si donc je pense que Napoléon pourrait bien être un iota rutilant de gloire, je suis forcé de me dire, en même temps, que la bataille de Friedland, par exemple, a pu être gagnée par une petite fille de trois ans ou un centenaire vagabond demandant à Dieu que sa Volonté fut accomplie sur la terre aussi bien qu'au ciel".

Il n'est pas nécessaire que la petite fille ou le vieillard soient contemporains de Friedland. De toute façon, c'est toujours à chaque génération, la même histoire qui recommence ; la partie étant l'image du tout, l'épisode isolé donne le sens de l'ensemble.

"L'Homme intégral ne devant être, selon la Parole créatrice, qu'une ressemblance ou une image renouvelable par un milliard d'âmes à chaque génération, est donc forcé de l'être toujours, quoi qu'il fasse, et de préparer ainsi, peu à peu, dans le crépuscule de l'Histoire, un avènement inimaginable.

Car, le temps domine l'homme, même s'il est "une imposture de l'ennemi du genre humain". C'est pourquoi les événements historiques ne sont point uniquement un reflet du message de l'attitude éternelle, structurelle oserait-on dire, de Dieu. Ils sont aussi accomplissement progressif

sa volonté. L'histoire, dans son déroulement temporel complet, non encore totalement réalisé, réitère ce que l'histoire Sainte, modèle, signifie au chrétien, mais aussi elle l'accomplit définitivement.

Cette conception de l'histoire est un des fondements de tout texte bloyen. C'est pourquoi, par exemple, Bloy pamphlétaire est si violent contre ses victimes : l'adversaire, journaliste, politicien, homme de lettres, est jugé en fonction de son rôle dans l'économie du plan divin, dans l'échec apparent, mais provisoire, de la rédemption.

Il existe, toutefois, des ouvrages plus spécifiquement consacrés à l'histoire dans l'oeuvre de notre écrivain : La Chevalière de la Mort, le Révélateur du Globe, le Désespéré, l'Ame de Napoléon, Constantinople et Byzance, Jeanne d'Arc et l'Allemagne, témoignent d'une pensée qui ne varie guère, au moins dans son expression, de 1877 à 1916.

Le Désespéré, roman autobiographique, montre "Caïn Marchenoir" à la recherche d'une algèbre symbolique, une sorte de méthode d'exégèse poétique transposée de la Bible aux événements de l'histoire et de la vie quotidienne, que Bloy ne sépare pas.

"Cet esprit absolu avait fermement conclu du symbolisme de l'Ecriture au symbolisme universel..." (Le Désespéré XXXIV, page 131).

Déjà Christophe Colomb, le révélateur du globe (Christophe : porte Christ, Colomb : Esprit Saint) était le Saint-Jean-Baptiste des habitants du nouveau monde.

- L'Histoire positiviste -

Evidemment, Bloy s'attaque violemment aux conceptions en vogue chez les historiens universitaires de son temps et notamment ceux de l'école

de Lavissee et Seignobos. Ils leur reproche à la fois leur méthode et leur idéologie qu'il déclare liées. L'un des objectifs de Bloy historien est de lutter contre l'infiltration dans ce domaine de "l'esprit du temps". Le Révélateur du Globe a pour but proclamé de soustraire Christophe Colomb au culte de "l'attendrissante morale pratique" pour le placer sur les autels de l'Eglise. Déjà Bloy y exprime ses conceptions :

"La critique historique est une pythonisse sans trépied qui accommode ses oracles au goût du jour... Le Document, ce monstre aux mille langues, nourri de la poussière des archives d'état et des chancelleries s'en élance avec fureur pour dévorer toute conception généreuse ou originale qui s'aventure au seuil de ces antres profonds... L'Histoire alors cesserait d'être la bagatelle fascinante" de l'incrédulité pour redevenir comme dans les Saints Livres : la transcendante information du symbolisme providentiel" (Le Révélateur du Globe, seconde partie : Le serviteur de Dieu, chapitre I, page 83).

- L'Héritage romantique -

En somme, c'est à travers la conception romantique de l'histoire que Bloy entend parvenir à une sorte de lecture biblique des événements. Là aussi, il y a chez lui une synthèse des traditions chrétiennes antérieures à la Renaissance et des conceptions romantiques. Il reconnaît ses dettes à propos de La Chevalière de la Mort", ce petit livre trop imité de Carlyle" (Journal, 28 février 1914). Déjà, dans Le Désespéré, Bloy dénonçait "depuis la mort du sorcier" (Michelet) le règne "des cultivateurs de l'histoire exclusivement documentaire... des idolâtres du Document" (1).

(1) - Ce n'est pas n'importe quel romantisme, que celui auquel Bloy s'intéresse. "L'Eglise s'occupe du monde, elle nous enseigne nos affaires, à la bonne heure. Nous lui enseignerons Dieu !", Michelet, Des Jésuites (chez Jean-Jacques Pauvert, 1966). Sur les relations de Bloy et du romantisme, voir →

Cependant on ne saurait conclure au rejet de toute information sérieuse, bien au contraire. Bloy au sujet de l'Ame de Napoléon, parle de ses immenses lectures (Journal 7 janvier 1910). Il s'incline aussi devant la conscience professionnelle de Gustave Schlumberger :

"Que dire après cela devant l'érudition archéologique, numismatique, sigillographique, ethnographique et même hagiographique supposée par les cent trente mille lignes de documentation volumineuse qui forment les quatre volumes de l'Epopée byzantine".

Mais Bloy signale aussi :

"Ses caresses pour une pauvre petite pièce de monnaie, témoin unique du siège de Tarse..."

Schlumberger est un historien amoureux et c'est ce que l'on peut dire de plus fort"

(Préface de Constantinople et Byzance)

Pour finir :

"Schlumberger qui voit surtout l'histoire en poète (instinct ou choix volontaire dont sa pénétration critique est quelquefois décuplée)..."

(Constantinople et Byzance, page 236).

- L'antichambre de l'Apocalypse -

Cependant si tout est répété ou préfiguré, tout n'est pas accompli. Là est la vraie justification de l'absurde existence du temps. Durant la période contemporaine un formidable nettoyage historique prépare l'accomplissement dernier, déblayant les chemins du Christ de l'Apocalypse. Napoléon inaugure cette période en accomplissant la Révolution. Fort de ce que l'âme immortelle participe de Dieu, Bloy pense que celle de Napoléon,

est non pas plus précieuse qu'une autre

"mais plus grande et plus incomparablement grande par attribution".

Son âme est le moyen par lequel il a régné sur les autres hommes et c'est par elle :

"qu'il eût la gloire de se tromper comme aucun homme ne s'était jamais trompé avant lui, et d'être abattu à la fin, n'étant que l'Annonciateur, non par l'hostilité forcenée de quelques rois humiliés, mais par la coalition de tous les siècles et par le jusant de la Révolution Française qui se retirait de lui, l'ayant porté jusqu'aux cîmes...

Configureur et régulateur de cette révolution qui changeait la face du monde, Napoléon eût contre lui, nécessairement, toutes les Traditions antérieures".

Ceci malgré de nombreuses tentatives pour les assimiler. Bloy estime qu'elles ont connu un échec total, les âmes du passé ayant finalement rejeté ce novateur.

La Révolution et Napoléon, accomplissent en effet les temps modernes, déchristianisateurs, et ouvrent l'ère contemporaine, dont l'issue attendue est l'Apocalypse. Napoléon est entre

"les âmes d'autrefois, les âmes toujours vivantes, les anciens morts qui avaient rempli, goutte à goutte, pendant des siècles, les Sept Coupes de la Colère qu'il fût chargé de présenter au monde, et encore les âmes à venir sur qui ces Coupes effroyables seraient inévitablement répandues, car il n'était, je l'ai dit, qu'un Précurseur".

Napoléon, est à la fois l'instrument de l'impiété accumulée depuis des siècles et celui, purificateur, de Dieu : une loi non écrite fait de cet entassement même de crimes qu'est l'histoire l'agent de destruction

de ceux qui l'ont produit. Bloy prend la peine de préciser que Napoléon n'annonce pas l'Antéchrist, car, ayant la manie de faire des prisonniers, que Bloy déclare étrangère aux guerres de l'avenir,

"il n'est pas le monstre qu'il aurait fallu pour la guerre intégrale, apocalyptique, avec toutes ses conséquences, l'abîme de guerre invoqué par l'abîme de turpitude, et ce n'est évidemment pas de ce démon qu'il aura été le précurseur"

(L'âme de Napoléon "La bataille", page 301)

- Le fruit mauvais des âmes de la tradition -

Les conceptions historiques de Bloy diffèrent donc profondément de celles qu'ont prônées par la suite les dirigeants de l'Action Française. Bloy s'est toujours défendu d'être "un millénaire", et de croire à l'incarnation du Paraclet ; cependant sa conception de l'histoire et de l'enseignement chrétien, deux choses interchangeables chez lui, est un apocalyptisme.

C'est sur ce point d'ailleurs, semble-t-il, que Bloy s'écarte le plus de l'auteur de l'Histoire Universelle. Bossuet croyait "que tout était éclairci". Le mépris de Bloy, souvent répété, pour une telle conception du Christianisme tient à ce qu'elle écarte toute menace surnaturelle concernant la société établie.

Pour Bloy, l'histoire de la France et de l'Europe se caractérise bien par une lente dégradation, comme pour les théoriciens d'Action Française ; mais il s'agit là d'un processus inéluctable. Si la Révolution est un tournant majeur, elle se nourrit de tout ce qui la précède. Napoléon recueille les "Sept Coupes de la Colère", le fruit mauvais des âmes de la tradition". On est loin, on le voit, de la valorisation systématique

du concept de Tradition au sein de l'Action Française. De 1789 à 1815, pour Bloy, la société d'Ancien Régime s'écroule sous son propre poids car elle n'est déjà plus assez chrétienne. Le seul coup d'Etat qui puisse encore apporter quelque chose est celui du Christ de la vallée de Josaphat.

MONARCHIE

On sait que le mouvement d'Action Française mettait ses espérances de redressement national dans le rétablissement de la monarchie traditionnelle de la France.

Certes, le Monarchisme est en quelque sorte le créneau, pour parler le langage du commerce moderne, où Charles Maurras a installé un mouvement d'abord républicain. Les avantages de cette réorientation, qui seule a permis au mouvement de sortir de la condition de groupe marginal, sont notables : existence d'une vaste clientèle réceptive, habituée à réagir à des incitations venues d'un milieu parisien, d'une famille royale disposant des ressources nécessaires à l'indispensable subventionnement d'une entreprise de presse politique. Le mouvement de Maurras ayant supplanté les organes de presse royalistes installés, put bénéficier, en leur lieu et place, comme Eugène Weber l'a montré, des structures bien antérieures à lui du royalisme français auquel, il donne une tête plus active, pour ne pas dire activiste.

Toutefois, chez Maurras, le royalisme est une position fondamentale, et ce n'est pas uniquement pour des raisons d'opportunité que, dès qu'il y eût un poids suffisant, cette idéologie devint prépondérante à l'Action Française. Le royalisme maurrasien est le résultat logique d'une vision globale de la société politique.

Pour Maurras, en effet, la société est première à l'individu qu'elle éduque, l'encadrant dans des unités ; Famille, Communauté, Province, Patrie, qui sont plus durables que la vie humaine. Maurras se dit frappé par le "caractère successif et non simultané de l'immense labeur de

l'espèce". Les institutions, à ses yeux doivent ménager, et peut-être engendrer, "le capital d'hérédité de la société... Par la création d'institutions hiérarchiques humanisantes".

Ce double thème est notamment traité dans le texte consacré à Jeanne d'Arc (Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon, Flammarion, Paris, 1937).

- Jeanne d'Arc -

Le personnage de Jeanne d'Arc a été l'objet d'une exploitation politique importante dans les années vingt et trente, de la part du mouvement royaliste. Bien entendu, il s'agit là d'une Jeanne quelque peu aménagée. Sans parler de la puissante personnalité qui se dégage des cinq volumes de document publiés dans la première moitié du XIXème siècle par Jules Quicherat, et dont personne ne semble avoir découvert l'utilisation politique, on est loin de l'héroïne populaire d'un Michelet contre qui sans doute Maurras entend ici réagir. Jeanne subit d'abord une dérégularisation en règle. Maurras signale qu'elle eût pût être démocrate ou républicaine. Selon lui, rien n'était plus courant au XVème siècle.

"De même, en ces temps si lointains et si proches, il y avait eu et il devait y avoir encore, comme aujourd'hui, comme demain, des épidémies de politique mystique".

Et de citer l'exemple de Savonarole, brûlé deux générations plus tard. La Jeanne de Maurras a pour premier mérite d'avoir échappé à tout cela.

Ceci posé, Maurras peut expliquer son propre comportement politique, ses propres choix, à travers ceux de Jeanne.

Jeanne donc, se caractérise par son bon sens. Elle sait "se plier à la nature des choses" en bonne empiriste organisatrice. Elle cherche "un commandement politique affermi". "D'abord la monarchie en règle", devait dire Bismarck, dans un autre sentiment, mais dans le même esprit que Jeanne d'Arc".

"... Elle obéissait à ses voix. Mais ses voix allaient d'accord avec les vues saines du Politique sage, qui eussent calculé qu'en définitive l'heureuse aventure du déblocage d'Orléans, accomplie comme elle l'avait été, représentait, malgré tout un beau risque et un bon miracle, mais que, pour le reste, il fallait se plier à la nature des choses".

Or, la nature des choses a engendré la monarchie capétienne. Tout naturellement, Jeanne a donc recours à elle.

"Ainsi, en s'adressant au droit héritier des Capet, c'est au "moyen" classique et normal, essentiel, qu'avait recours Jeanne d'Arc".

"L'absence de compétition écarte autant de maux que l'unité de commandement provoque et assure de biens mais la désignation préalable du chef héritier comporte en outre un bien positif qui lui est propre. Il est ainsi promis à l'homme de se survivre parce que l'Etat peut durer au-delà de l'homme.

La pensée d'un tel bien (si voisin, par analogie de l'éternité) peut éblouir de sa clarté et fasciner de sa vertu l'âme d'une enfant raisonnable et sainte".

Cette Jeanne, qui a su bousculer les juristes de son temps, mais qui est plus raisonnable que sainte, qui ne crie pas "arrière les baïonnettes, vive le pape romain" comme certains catholiques d'entre les deux guerres, qui sait si bien se plier à la nature des choses et pousser la monarchie là où elle n'aurait osé aller toute seule, est en fait un Maurras du quinzième siècle, et qui a réussi.

On remarque le glissement permanent d'un surnaturel que l'on ne peut totalement évacuer, (ne serait-ce qu'en considération d'une partie de la clientèle de l'Action Française) à une survie toute sociale qui rappelle Comte et son culte des grands hommes.

L'entreprise de récupération de Jeanne d'Arc est aussi une entreprise destinée à neutraliser certains milieux susceptibles "de céder à l'épidémie de politique mystique", dont Maurras semble craindre, notons le, l'influence.

- Bloy, ou la culpabilité monarchique -

Pour Bloy, au contraire, la monarchie moderne est un des éléments qui ont contribué à amener la civilisation européenne, ci-devant civilisation chrétienne, là où elle en est. De plus, l'existence de rois à l'époque contemporaine que ce soit à une décadence qui est, nous l'avons vu, inévitable.

Certes, Léon Bloy condamne le régime qui a succédé à la monarchie, comme antinaturel, antidivin. Dans le Révélateur du Globe (chapitre intitulé : Obstacle à l'introduction de la Cause) à propos de la poésie de Lamartine "père de la grande mélancolie religieuse de cette époque du monde". Il est question de "siècle de manants révoltés", et lorsque

"ce pauvre aigle à tête blanche, cessant de planer, descend en plongeant dans le borbier politique... Comme l'ignoble coeur démocratique se sentit alors vengé et quels applaudissements n'entendit-on pas dans ce parterre crapuleux de trente six millions de rois".

Il condamne : "l'idiote croyance à l'égalité", tout comme Maurras, car elle offre à un puissant esprit :

* lire: ~~X~~ ne lui semble nullement de nature à apporter quelque amélioration...

"Son refuge assuré contre toute loi d'obéissance, sans désespérer le moins du monde son inconsciente fringale de despotisme".

Mais la part de l'action monarchique dans la formation du monde moderne apparaît à Bloy. Il sent dans l'Espagne du XVème siècle un esprit nouveau. Ne voit-il pas en Ferdinand d'Aragon "l'ancêtre et le type des rois mercenaires du XIXème siècle."

En ce qui concerne plus spécialement la France, Bloy parle d'

"une pente effroyable qui descendait de Louis XIV et s'en allait, à travers trois règnes de boue, droit au panier de la guillotine".
(Propos d'un Entrepreneur de Démolition, page 42, tome 1).

Certes, Louis XIV fut un homme profond. Bloy a discerné la force de la machine de l'étiquette, qui tendait à l'exclusion

"de tous les réfractaires à l'obéissance et de tous les ambitieux sans vocation".

Mais la machine écrasa ses successeurs.

De plus, malgré l'humilité personnelle dont il sut parfois faire preuve en son privé, malgré une étonnante capacité à ne pas se laisser submerger par son propre mythe, Louis XIV reste pour Bloy l'homme de la légitimation des bâtards, qui "arrache le coeur" de la France chrétienne pour le "jeter aux cochons" (1). (Le Fils de Louis XIV, le gouffre, page 104). Peu mystique, il a refusé de consacrer la France au Coeur de Jésus. Déjà, le "Désespéré" Caïn Marchenoir, songeait devant les cercueils royaux de Saint-Denis, vides depuis la Révolution mais imprégnés de potentats liquéfiés, qu'on les aurait pu hisser "avec des grappins respectueux sur le trône du roi soleil où ils eussent fait tout autant que lui, pour la gloire de Dieu et la protection des pauvres". (Le Désespéré, pages 155-156).

(1) - On reconnaît l'influence de Saint-Simon.

Certes on est loin du Louis XIV self made français, bureaucrate efficace, qu'admire Maurras. Bloy reconnaît ces qualités mais elles ne l'intéressent pas. Ce que Bloy reproche aux Bourbons est l'ordre religieux. Ils sont les destructeurs de la France chrétienne et de la Monarchie chevaleresque.

Dans L'Ame de Napoléon, Bloy n'a-t-il pas parlé de la carrière d'hérétique d'Henri IV, "mort sous le couteau providentiel de Ravallac" au moment où il s'apprêtait à mettre à feu et à sang l'Europe chrétienne ? Il s'avoue volontiers d'ailleurs "vieux ligueur" et a parfois des propos élogieux pour le duc de Guise. Il faut, bien sûr faire quant à ce dernier point, la part de la joie qu'éprouve Bloy à scandaliser le Bourgeois. Mais la série continue ; Louis XV "dut être mis en bière par l'effroyable moyen d'une pompe de vidangeur, et c'est le trait le plus caractéristique de son règne". Quant à Louis XVI, c'est "le Rien royal pneumatique automatique"... "excellent objet pour la guillotine et trésor inappréciable pour les diptyques du martyrologe des imbéciles". Bloy s'explique de son hostilité dans Le Fils de Louis XVI (Tome 5, page 154).

"Seulement que voulez-vous ? Je n'aime pas les Bourbons par qui fut tuée la Grande ^{France} catholique. Je crois leur Race rejetée".

Certes pour Bloy comme pour Maurras, l'ancienne monarchie est le vrai pouvoir, l'autorité par excellence, le seul régime vraiment légitime, mais ce consensus n'est qu'apparent. Pour Maurras la règle de la primogéniture mâle n'est on l'a vu, qu'une manière commode d'assurer la continuité du pouvoir. Lorsqu'il admet qu'on trouve là quelque chose de "presque religieux", C'est en citant Renan . Pour Bloy au contraire

"la loi Salique ne fut jamais écrite parce que c'était la loi vitale, essentielle, de la monarchie française, et que tout essai de rédaction l'eût délimitée. L'Absolu est intranscriptible".

C'est à cet Absolu dont leur race n'était que l'instrument, que les Bourbons Capétiens dégénérés, ont manqué.

- Restauration -

En ~~se~~ cédant pas aux espoirs de Restauration, Bloy résiste à l'influence du milieu d'après sa conversion. Il rappelle avec ironie les prophéties qui eurent cours dans les milieux monarchistes durant la guerre de 1870 :

"Les bons pères leur avaient fait lire tant de prophéties formelles et circonstanciées relatives à ce Grand Monarque et cet admirable Pontife qui devaient régner ensemble sur toute la terre, qu'il eût été difficile de ne pas les reconnaître en la grandeur géminée de Pie IX et du Comte de Chambord" (La Messe des petits: Crevés in Sueur de Sang, page 41, tome 6).

Il signale aussi que les Diaboliques de Barbey D'Aurevilly, livre qui, selon lui, a pour but de témoigner de l'emprise du démon sur la terre, paraît, oh paradoxe,

"en 1874, c'est-à-dire en pleine effervescence des pèlerinages propitiatoires, des comités catholiques et royaux pour organiser l'ordre moral et régénérer la patrie" (Tome II, page 255, Un Breilan d'Excommuniés).

Non seulement Bloy tient ces efforts pour inutiles en France, mais de plus il considère que depuis la révolution la Monarchie n'a été de toute façon qu'une survivance. Dans un article au titre significatif, L'Anniversaire des Carcans (in Belluaires et Porchers, page 202, tome II) il explique que la couronne royale s'est élargie, a glissé autour des cous, pour devenir une marque de servitude, arborée par des monarques éloignés de leurs responsabilités essentielles .

("... Fantômes d'un ordre social irrémédiablement défunt... inanes ombres de l'histoire la plus liquidée.. fidélités à l'entour de leur simulacre").

Enfin Bloy pense que rois ou prétendants du XIXème siècle ne sont guère que les reflets du milieu qui les soutient :

"C'est une loi presque absolue que ce qui représente l'honneur du genre humain soit considéré comme un excrément séditieux par ces Jupiters d'abattoir". Sous la République "on peut en s'y prenant bien, publier un livre d'art sans aller au bagne ! Nous serions à coup sûr moins favorisé par un très grand prince qui tremblerait devant la canaille des parlements ou des sacristies dans son carcan d'idole voleuse".

Au XIXème siècle, les rois ne jouent plus leur rôle de mécènes dans le domaines de l'art véritable. La seule exception fut "le petit roi vierge de Bavière... malheureusement toqué". Que notre écrivain loue fort d'avoir subventionné Wagner mais surtout parce qu'il a fallu pour cela vider les poches des boutiquiers munichois. Là aussi souverains ou prétendants reflètent la médiocrité de leur milieux

"Les chrétiens actuels ne veulent d'aucune parure de cette sorte et leurs oreilles sont éternellement absentes pour la pendeloque de l'art".

Bloy, craint un sort fâcheux pour les artistes en cas de Restauration

"Si la France était assez maudite pour que le retour d'une monarchie réintégrât ces sépulcres dans leur crédit... On serait alors très diligemment expédié dans les moins salubres colonies du Pacifique et le réprouvé qui écrit ces lignes aurait sans doute fort à faire pour sauver sa peau" (Un Breilan d'Excommuniés, Barbey D'au-revilly, tome II, page 255).

C'est par cette condamnation sans appel que nous en arrivons au problème très important pour Bloy, de la place que tient l'art dans la société moderne.

L'ART

L'Action Française a défendu, du moins en ce qui concerne ses organes véritablement officiels, Le Journal d'Action Française et la Revue Universelle, une position nette en matière d'esthétique. Position d'ailleurs liée à sa conception de la civilisation et de la politique ; toutes choses dont l'art n'est que l'expression, le moyen. Comme nous avons affaire à des hommes de plume, c'est principalement, sinon uniquement, de littérature que l'on s'occupe ici.

Pour Charles Maurras, il y a une bonne littérature, propagatrice des idées justes et une mauvaise littérature, qui répand les idées fausses, sème le désordre, prône le culte de l'irrationnel, se coupe du fait réel, du bon sens.

- Le procès du romantisme -

Maurras construit donc le procès du romantisme dans un ouvrage dont le titre dit déjà l'essentiel : Romantisme et Révolution.

Le Romantisme vient de la Réforme, il est la suite logique, sur le plan littéraire, de ce que, citant son maître, Auguste Comte, Maurras considère comme "une sédition de l'individu contre l'Espèce". Il estime que l'esprit de la réforme consiste en la pénétration des peuples germains par l'esprit juif ; ce que Maurras appelle "l'humanisme catholique" ayant fait barrage chez "les peuples policés du Sud". Le Germain est une personne "se déployant à tout hasard sans autre but presque que de se satisfaire

(cette fois Maurras cite Guizot, Histoire Générale de la Civilisation européenne, 2ème Leçon (1)). Il conclut personnellement que :

"ce biblisme sans frein emportait ou bien bouleversait tout d'abord cette discipline mentale, morale, esthétique, cette raison, ce droit, cette loi, cet ordre, ce goût qui rassemblaient tout le Capital de l'Esprit classique".

Logiquement Michelet, l'anti-classique par excellence, est condamné sans appel. Mettant l'effusion du coeur à la place de la culture traditionnelle et de la raison, il est l'exemple même de ce qu'il ne faut pas faire :

"Plus dépourvu parmi les idées générales que n'avait été Robinson parmi les bêtes et les plantes de son île, Michelet se trouva dans la même nécessité de se faire des outils, sans aucun outil, une méthode sans méthode, un art de penser sans cerveau. Mourant d'envie de raisonner il prit le plus court, il utilisa son grand coeur" (2).

On s'en souvient, le Romantisme a commencé par se montrer médiévalisant, monarchique, catholique. Les débuts royalistes et même légitimistes des Lamartine, des Victor Hugo (qui débuta par la rédaction d'un journal : "Le Conservateur") sont dans toutes les mémoires, dans toutes les histoires de la littérature. Aussi Maurras entend y regarder de plus près. Il analyse donc sous l'angle politique l'oeuvre de Chateaubriand.

Chateaubriand, tout d'abord, est le grand introducteur en France du phénomène romantique jusque-là développé surtout en Angleterre et dans les Allemagnes. Il donne le la artistique à toute la première génération romantique (on connaît le célèbre programme personnel de Victor Hugo : "Etre

(1) - Protestant, certes, mais le plus fermement conservateur des ministres de Louis-Philippe.

(2) - Maurras ne semble pas avoir pris conscience de la parenté du système de Michelet avec la grandiose construction de Hegel.

Chateaubriand ou rien"). De plus l'auteur du Génie du Christianisme a réussit une sorte de réhabilitation du catholicisme en tant que thème littéraire et source d'émotion esthétiques pour les élites ; enfin, Chateaubriand, auteur du pamphlet violent, De Bonaparte et des Bourbons, est la plus prestigieuse référence littéraire du légitimisme français. Maurras découvre chez ce maître une attitude politique plus conforme à ses positions esthétiques. Il met en doute la présence chez Chateaubriand de ce qu'il tient pour une véritable formation catholique :

"Je le dirais plutôt un protestant honteux vêtu de la pourpre de Rome. Il a contribué presque autant que Lammenais, son compatriote, à notre anarchie religieuse"

(Comme quoi on peut être régionaliste sans aimer les Bretons, évidemment insuffisamment latins).

Maurras met aussi en doute la sincérité de l'attachement de Chateaubriand à la monarchie, à la société équilibrée, à la société d'ordres chère à l'Action Française :

"Chateaubriand aime la monarchie morte, il ne la supporte pas renaissante. La manière de prévoir en public certains fléaux (démagogie, socialisme, république, république européenne), revient à les préparer"

pense Maurras.

- Une esthétique de réaction -

L'Art poétique de Maurras est donc une réaction contre cette esthétique corruptrice. C'est un art de la raison, du juste milieu, du fait. C'est en fait le néo-classicisme de la fin du XVIIIème siècle, c'est-à-dire de l'Ancien Régime finissant. On ne saurait avoir plus de cohérence dans ses choix !

Le modèle que Maurras donne est une ode d'André Chénier, inspirée d'Horace :

"Osons...

Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon
Blessé la vérité...

Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme
Des membres ennemis en colosse énorme,

Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,

A l'aîle des vautours ouvrir le sein des mers,

Ce n'est pas, sur le front d'une nymphe brillante

Hérissier du lion la crinière sanglante" (1).

Ce n'est pas la richesse intérieure qui fait le poète, c'est le fait qu'il l'exprime, grâce à une technique savante, héritée de ses prédécesseurs.

Les écrivains appréciés par Maurras le sont pour leur forme d'esprit et leur orientation politique et sociale. On ne s'étonnera pas de la prédilection affichée pour Sainte-Beuve (dont à la vérité, Maurras n'ignore pas les bassesses privées, mais il nous faut considérer "l'essence impersonnelle de l'esprit pur"). Maurras apprécie chez lui

"son répertoire de réalité bien décrites, ses leçons d'analyses et l'idée de traiter les oeuvres de l'esprit en naturaliste et en médecin".

Plus surprenant est le choix d'Anatole France "esprit d'une rare pénétration", de Renan souvent cité. Des écrivains comme Paul Bourget et Maurice Barrès sont appréciés pour les valeurs sociales qu'ils défendent, pour la part prise au commun combat aussi. Rappelons le rôle de Barrès durant l'affaire Dreyfus. Il fut aussi le successeur un peu lymphatique, il est vrai, de Déroulède, à la tête de la ligue des Patriotes.

(1) - L'Art d'être surréaliste sans le vouloir...

- Le souffle de l'Au-delà -

Léon Bloy, dans la dédicace des Propos d'un Entrepreneur de Démolition se proclame "sceptique en littérature"... "athée à la gloire humaine". Pour lui, la littérature, à laquelle il ne s'adonne définitivement qu'assez tard, en 1884 à plus de 37 ans, avec le Révélateur du Globe, n'est qu'un moyen de répandre ses convictions esthétiques, philosophiques, politiques, c'est-à-dire, en dernier ressort, ses convictions religieuses.

Pour Bloy, la littérature ne vaut qu'autant qu'elle est une forme de l'art, ce que toute littérature n'est pas, loin de là. Par contre, dès qu'elle atteint ce niveau, qui est celui de la poésie, elle prend une dimension inspirée. La poésie est aux yeux de Bloy l'expression du surnaturel, dont il faut servir l'influence en ce monde. L'Art de Bloy est tout entier une tentative d'ouvrir l'homme au divin, à l'Absolu, pour employer son expression préférée, celle sans doute aussi qui rend le mieux compte de l'impression profonde que laisse la lecture de bien de ses oeuvres : une présence immense, impérieuse, effrayante. Même si elle se confond avec les douceurs de l'Amour, c'est un amour qui dévore comme le bûcher des holocaustes. Cet amour, Bloy s'y est volontairement livré, et entend convaincre les autres de s'y abandonner, sans cacher le prix à payer. On comprend ses colères devant une littérature chrétienne à bon marché, au rabais.

Bloy est donc prêt à tous les efforts de compréhension, à toutes les indulgences, envers ceux qui lui paraissent avoir accueilli, à quelque degré que ce soit, le souffle de l'Au-delà. Attitude fort méritoire, si l'on songe à sa formation première. Par contre, il ne saurait admettre, sous prétexte d'utilité sociale, une littérature à la fois médiocre et complètement coupée de l'Esprit, ce qui d'ailleurs, peut qu'aller ensemble. Il importe peu alors que l'on soit homme de tradition ou romancier à la mode. Ni le respect des règles classiques, ni le style littéraire fin de siècle n'excuse ce que Bloy estime être le vide : l'absence de Dieu.

- Prométhée à la recherche du Paradis perdu -

Le véritable artiste est un génie, un voyant, qui réalise le désir profond de l'humanité : accéder au jardin d'Eden dont elle a été chassée. Bloy christianise, ou rechristianise, l'utilisation romantique du mythe de Prométhée.

"De loin en loin, un audacieux, un Prométhée, un conquérant d'impossible, un dompteur de chimères, se présument invincible ou supposant que la maternelle douleur (comme une vieille Thétis des larmes) l'aurait fait invulnérable, se hasardait en frémissant, jusqu'au seuil terrible"

"Il apercevait alors dans l'éclair du glaive, les célestes futaies du Jardin et s'enfuyait, ivre pour jamais, emportant une inguérissable blessure qu'aggravait encore la funèbre sagesse de ses compagnons d'exil". (Christophe Colomb devant les Tauraux, un Orphelinat de parricides, tome 1, page 270).

Ce voyage au Paradis perdu est bien entendu à prendre au sens métaphorique. Bloy ne croit pas que le poète accomplisse un véritable voyage mystique, comme un véritable inspiré, ni qu'il ait véritablement une vision (il n'a jamais très bien compris Rimbaud, son contemporain, par exemple). Tout se fait par l'Elan intérieur, l'enthousiasme. L'art est une forme de possession. Toutefois, pour obscure qu'il soit à celui qui le contient ce "Dieu Intérieur" balaye tout ce qui est métier, héritage, "littérature" en somme. Bloy chassé précocement du lycée, n'a certes pas le respect des morceaux choisis ou de la rhétorique, il affirme même que les règles de la langue peuvent être pliées à ce souffle :

"Lorsque, s'échappant d'une âme toujours impuissante à le contenir, l'enthousiasme se répand dans une oeuvre littéraire quelconque, il n'existe pas plus de littérature où il passe qu'il ne reste de spéculation, de sophisme, de logique, de grammaire humaine dans l'esprit

de la pythonisse quand le Dieu est venu et qu'il brûle en elle sur le trépied oraculaire".

Pour Bloy, tout cela est inspiré par "l'Esprit surnaturel".

Ce passage est extrait des "Propos d'un Entrepreneur de Démolition" et plus précisément de "l'Enthousiasme en Art. Sonate Romantique pour servir de préface". Et en effet, loin d'être parente de quelque façon que se soit de l'esthétique de conservation développée par Maurras et accueillie par l'Action Française, cette conception de l'art est très exactement une entreprise de démolition. On voit qu'elle s'avoue romantique.

Bloy n'accepte pas, pour autant, tout le Romantisme sans discernement. Il distingue en lui, au contraire, la forme ultime de dissolution du christianisme. Parlant de Lamartine, il déclare :

"On crût à la résurrection du spiritualisme chrétien. C'en était le dernier soupir, hélas. C'était le spiritualisme du docteur Jean Jacques, avec le Sophisme en moins, il est vrai, et le lyrisme en plus, mais aveugle. Né comme lui sourd à l'Eglise et, comme lui, trempant dans la cigüe bénigne du divin Socrate la terrifiante et mystérieuse éponge du Golgotha".

Pas question, donc, de céder à la pente qui conduit à un synchrétisme facile, à une sorte d'idéalisme hégélien où le Christ ne serait qu'une incarnation de l'Esprit parmi d'autres, un homme dont le martyr n'aurait pas d'autre sens que la valeur exemplaire de l'obstination héroïque et souriante du philosophe grec.

Cependant Bloy croit discerner au fond du Romantisme une étincelle divine, tout comme au fond de l'ensemble de la littérature d'ailleurs (Les allusions mythologiques montrent combien cet autodidacte a fréquenté les Anciens). Il entend souffler dessus pour allumer un incendie qui déblaiera le chemin de Dieu parmi les formes littéraires, appelées à ce consumer pour donner de la lumière :

"Ne dites jamais "je suis peut être assez furibond comme cela !" car vous vous jugerez alors, vous vous mesuriez d'une façon quelconque et le Poète, quand il contemple la Poésie, doit perdre tout jugement, toute mesure, tout repli sur soi. Il ne peut que s'y précipiter et s'y perdre, comme un torrent dans un gouffre.

Si la Beauté vous persécute et vous dévore, dévorez à votre tour tout ce qui vous environne, comme un palais incendié qui darde autour de lui ses flèches, ses fleuves, ses nappes de flammes.

Persécuté d'en haut, persécutez la création toute entière et fatiguez de vos clameurs le ciel même".

Car "Regnum coelorum vim patitur et violenti rapiunt illud".

(page 18, tome II, Propos d'un Entrepreneur de démolitions, préface sous forme de dédicace à Rodolphe Salis, janvier 1884).

Ces violents auxquels le royaume des cieux est promis, ce sont :

"les âmes des héros... les seules qu'un poète fier puisse avoir l'ambition de conquérir".

On conçoit que Bloy n'annonce guère, par ses choix, les admirations maurrassiennes. A ses yeux la première place en France, à l'époque contemporaine, est pour Charles Baudelaire. L'homme qui a écrit :

"équivrez-vous sans cesse ! de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise"

ne peut guère que plaire à notre écrivain, pour qui toutes les ivresses de la terre ne sont que des symboles de l'ivresse de Dieu (Bloy cité le Psaume LXXVII -65- : "Tanquam potens CRAPULATUS et vino". Baudelaire, est l'initiateur de la poésie moderne :

"L'art moderne s'est rué depuis vingt ans dans la brèche qu'il avait ouverte à coup de chefs-d'oeuvre dans le polygone de la tradition littéraire".

Il est surtout le restaurateur véritable du sentiment religieux en poésie. Le caractère satanique de l'oeuvre d'un homme que Bloy dit d'ailleurs "redevenu croyant aux derniers jours de sa vie" n'étonne pas Bloy, non qu'il partage ces conceptions, mais

"On se souvient de Pascal, ce grand aigle à deux têtes de la poésie, l'une pour regarder l'espérance, l'autre pour fixer l'enfer. Tout poète, c'est-à-dire toute âme supérieure est au premier rang dans l'ordre de préséance de la chute, c'est là sa place privilégiée et la meilleure de toutes les places pour la plus parfaite ascension de son cri !

Bloy a signalé plus haut que les poètes "ne prennent la force de nous précipiter vers le ciel que dans leur désespoir d'en être dépossédés" (Les Artistes mystérieux, page 162, tome II).

Aussi Bloy découvre-t-il un jour un génie inconnu : un certain Lautréamon. Revoici le Prométhée romantique, fils du XVIIIème siècle, qui témoigne par son échec et sa folie, du rôle irremplaçable que la présence de Dieu tient dans l'épanouissement de ses créatures. C'est naturellement dans le recueil intitulé Belluaires et porchers que Bloy aborde l'existence des Chants de Maldoror :

"Cet extraordinaire poème en prose devenu presque rarissime et connu seulement de quelques artistes qui se le passent, avec force recommandations, de main en main, va tomber précisément dans l'axe de la plus active cogitation des âmes profondes en cette fin de siècle".

Là aussi cette "vraie face de réprouvé" a "la puissance de précipiter certains hommes à la vertu par l'effet d'une transcendante peur".

Surtout Lautréamon fait preuve de cette inconscience prophétique, qui caractérise le grand poète. Il profère :

"Par dessus les hommes et le temps des paroles énormes dont il ignore lui-même la portée. Cela c'est la mystérieuse estampille de l'Esprit Saint sur les fronts sacrés ou profanes".

Bloy constate enfin que Lautréamon est un blasphémateur par amour comme Caïn Marchenoir, le Désespéré. Cependant, Marchenoir se révolte contre un Dieu qu'il aime, pour obtenir sa présence en ce monde qu'il semble avoir abandonné.

Lautréamon est très différent. Ce contre quoi il se dresse, c'est l'idée de Dieu que véhicule la culture dominante du XIXème siècle, le Dieu hérité du XVIIIème siècle déiste ; Dieu rationnel, principe métaphysique (Les chants de Maldoror contiennent un éloge des mathématiques), qui s'oppose au Dieu homme, à celui qui est monté sur la croix. La croix que Lautréamon n'attaque jamais, car, d'une certaine façon il semble à Bloy qu'il ignore ce symbole essentiel de l'exaltation du verbe :

"Cette âme cloîtrée dans l'exécration d'une formule abstraite portait la peine d'un immense amour que nul symbole de lumière n'avait éclairé. Il nous apprend, au surplus, qu'il était mathématicien".

Aussi, Lautréamon est misanthrope car il sait que l'homme est à la ressemblance d'un Dieu qu'on lui présente comme inhumain, et il en devient fou (l'article s'appelle Le Cabanon de Prométhée).

De là cette "obsession du blasphème". Formule que Bloy déclare, d'ailleurs, pléonasmatique. C'est jusque dans la Folie qu'il va, au besoin, chercher les traces de la vérité en Ruines. On est loin du culte de la Raison et du bon sens.

On est loin surtout, de la littérature édifiante. Bloy fait, par exemple, l'apologie de son maître, Barbey d'Aurevilly, écrivain qui, tout comme Baudelaire d'ailleurs, doit alors un succès relatif et une célébrité de mauvais aloi à une réputation scandaleuse. Bloy le tient au contraire pour l'historien du péché.

- Veillot -

La belle admiration de Maurras pour les qualités de la prose et du vers classiques, n'est pas une nouveauté au sein des milieux conservateurs, monarchistes et royalistes de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Ils affichent souvent leur prédilection pour cet art d'équilibre, qui témoigne d'une volonté d'ordre modéré, de modération spirituelle, d'équilibre social dans le respect des hiérarchies en place. Bloy ne pouvait, malgré sa tendance à proférer d'obscurs messages pour l'avenir, nous renseigner précisément sur ses sentiments envers Maurras, durant la première partie de sa vie, et il ne s'intéressa plus qu'épisodiquement à ces problèmes, pour lui réglés, aux temps du Journal, davantage axé sur le récit d'une vie de méditations et d'apostolat laïc : aussi l'on n'y trouve plus de textes de critique littéraire aussi abondants. Toutefois, durant ses débuts difficiles d'écrivain catholique, Bloy fit lui-même partie de l'équipe de Louis Veillot, Directeur de l'Univers et fer de lance journalistique de la Monarchie, toujours présent à son poste au début de la III^{ème} République. Il décrit pour la critiquer, dans les Obsèques de Caliban, l'admiration du journaliste pour le siècle de Louis XIV. Pour Veillot, rien ne saurait prévaloir au-dessus des classiques, et surtout pas les

"Byron, Lamartine, Balzac, Musset, Baudelaire et quelques autres sans lesquels la société moderne ressemblerait à une ordure. Il est, par son oeuvre personnelle le vrai modèle littéraire du parti catholique : âcreté superbe, chasteté expectante et fond trouble".

- Le temps du faux -

Bloy pense que la littérature française et chrétienne a été édulcorée (il dit très exactement castrée) par Bossuet au profit de la Monarchie. Cela s'inscrit dans l'action de destruction de la civilisation chrétienne qui, nous l'avons vu, est attribuée à cette dernière. Bossuet

est comparé à Raphaël dans le domaine de la peinture, ce qui n'est pas un compliment : on entre dans l'âge de l'authentique. On passe de la puissance médiévale à la fausse beauté mièvre des temps modernes. Bloy déteste le faux. Il critique les aspects archaïsants, la mode médiévale du romantisme tardif, la décoration faussement moyennâgeuse du cabaret le Chat Noir. Dans le Désespéré, il signale au passage les deux objets sur lesquels s'appuie la piété de Véronique : un grand crucifix et une image de la Sainte face.

"Décoration malheureusement assortie de la contradictoire imbécilité d'un art profanant"

et qui sort de la rue Saint-Sulpice. Il est vrai que l'artiste est ici Véronique qui projette sa foi sur ces misérables objets ("elle aurait donné le relief de son sublime à la platitude même..."). Il constate à son époque, outre la médiocrité des produits manufacturés des officines pieuses du temps, une tendance des milieux catholiques à rechercher les écrivains en vue, ceux qui ont une situation littéraire, des lecteurs, une audience.

On sait que Bloy fut un convertisseur déterminé ; on pourrait même à ce propos parler d'acharnement. Jean Richepin, Huysmans, Paul Jury, pour ne citer que des échecs ou des réussites douteuses, et que des gens connus dans le monde des lettres, furent parmi ses proies. Ayant pris, selon son habitude, au pied de la lettre l'enseignement de l'Eglise, il faisait preuve, dans ses relations littéraires avec d'autres écrivains ou avec ses lecteurs, d'un prosélytisme systématique qui finit, d'ailleurs par donner des résultats. Cependant, il ne s'est jamais contenté d'adhésions formelles au Catholicisme, et juge de la sincérité, et surtout de l'importance de l'événement surnaturel considérable qu'est une conversion, à la profondeur de la vie religieuse personnelle atteinte par le converti. Satisfait de la conversion d'un Paul Féval, Bloy est indigné des mutilations auxquelles ses nouveaux frères obligèrent ce dernier, défigurant ainsi des oeuvres d'ailleurs fort étranges. Par contre, il se méfiait toujours de la conversion de Huysmans ("Catholicisme de bibelots"), n'apprécie pas de voir des imposteurs comme Léo Taxil promu au rang de colonnes de l'Eglise.

En fait Bloy croit discerner devant des situations si étranges, un affaiblissement religieux dans les milieux qui se réclament du Catholicisme. Il pense que l'on est prêt à tous les accommodements et que l'on a peur devant l'absolu de la foi.

- Bloy face à la littérature des athées bien pensants -

Bloy est sévère pour ceux qui se disent officiellement catholiques, sans accueillir le souffle de l'Esprit, mais beaucoup plus indulgent pour ceux qui témoignent d'une interrogation essentielle, que ce soit en rêvant du défunt Moyen-Age "plein de potences et de ^hcapelles", comme Verlaine, ou même en blasphémant, tel Lautréamon.

Cela ne signifie pas qu'il soit complaisant le moins du monde à la littérature athée ou simplement non religieuse et à l'esprit moderne lorsqu'ils expriment les certitudes paisibles de la majorité. Bloy s'attaque notamment aux écrivains qui sont appelés à recueillir les approbations maurrassiennes ou, si l'on préfère, à être utilisés par le mouvement d'Action Française dans sa tentative de rassembler les forces spirituelles de la France, du moins celles qui sont jugées positives.

- Bloy face à l'industrie littéraire -

L'introduction des méthodes de critique en littérature, dans le cadre de la philosophie positiviste, déclenche bien entendu l'ire de Bloy. Il est, rappelons-le, non seulement prêt à croire à la réalité du miracle, mais aussi décidé à chercher un sens symbolique sur le plan religieux à tout récit imaginaire, y compris ceux qu'il fabrique lui-même, comme les contes militaires de Sueur de Sang. Rien de plus étranger à une critique qui se préoccupe d'érudition, de sources, voir de médecine. Il y a plus

de vérité, d'une manière ou d'une autre, dans la Légende Dorée que dans tout cela. On retrouve ici la même position que dans le domaine de l'histoire. En fait, il n'y a là qu'un seul domaine. L'histoire est en somme l'oeuvre d'art du Seigneur. L'Artiste doit l'imiter en créant à son tour, un récit qui transmet, ou plutôt cherche à capter le message divin. Or il faut bien constater que dans le monde moderne :

"la suave naïveté des vieux narrateurs chrétiens s'en est allée de ce monde, les yeux en larmes, pour échapper à l'ignoble contact de toutes ces bottes maculantes de critiques et de savantasses".

A cette forme de critique, Bloy oppose sa propre conception, et c'est précisément à propos de l'auteur des Lundi qu'il le fait.

Chose piquante, Sainte-Beuve, après sa mort, est victime d'un familier, qui croit devoir l'expliquer au public par ses aventures nocturnes et une impuissance supposée. On voit que son introduction de la médecine en littérature, si appréciée par Maurras, a vite fait école. Bloy, tout en niant l'intérêt littéraire d'anecdotes privées, dont l'origine lui apparaît d'ailleurs fort suspecte, en profite pour assigner au critique célèbre sa place dans un système que nous commençons à connaître.

Le critique littéraire est un juge, et Sainte-Beuve n'a jamais jugé rien ni personne (1). Il n'a pas cherché à explorer les âmes, à chercher la vérité. Il se contente d'examiner l'oeuvre d'art à un niveau très superficiel "sans en apercevoir jamais le canevas divin". Petite âme, il ne fût donc qu'un "ennemi timide de Dieu". C'est-à-dire un ennemi irrécupérable.

Quant à Renan, l'horrible destructeur des Saints Livres, Bloy n'a jamais été tenté de l'admirer. Ce n'est à ses yeux qu'un imposteur, qui

(1) - Maurras aussi parle de juger en matière de littérature, mais ses critères sont exclusivement politiques.

se livre à un jeu sacrilège à partir de textes douteux. Il n'est que

"l'Apollon Pythien de la critique proférant des Oracles sur le trépied de l'équivoque et de la libre exégèse".

Cet anti-oracle est aussi un profiteur du système politique et littéraire en place. Nanti de "solides prébendes universitaires", il livre un produit apprécié pour sa médiocrité par les

"amateurs d'une littérature de charogne où surabonde la truffe sentimentale dont se capitonnet les volailles d'un ecclésiastique indulgent".

Paul Bourget, une relation de jeunesse de Bloy, fait figure dans son oeuvre de véritable tête de turc. Il est abondamment parlé de lui dans Le Désespéré sous le nom de Dulaurier. Bloy, à part l'habileté à se pousser dans le monde littéraire, ne voit là que la continuation de Renan, et une orientation anti-artistique de la littérature.

Bloy constate que

"le fleuve de la copie recommençait à charrier les glaçons d'un pédantisme universitaire que la naïveté de certains poètes avait cru défunt".

L'oeuvre de Bourget se compose d'

"Analyses Boréales amalgamées de Renan, de Stendhal et de quelques pions germaniques".

Dans Le Désespéré, Bloy va jusqu'à mettre Paul Bourget au niveau de George Ohnet, écrivain médiocre, prolifique et milliardaire, depuis totalement oublié, et d'ailleurs méprisé de ses confrères dès son vivant (1). Bourget n'a pas choisi le même milieu pour écouler ses livres

(1) - Nous avons découvert récemment que son oeuvre la plus connue, Le Maître de Forges, vient d'être l'objet d'une adaptation télévisée...

mais le principe demeure le même. Tous deux n'ont vu dans la littérature "qu'une happée". Beaucoup plus tard, Bourget, devenu défenseur des nantis, et l'homme qui va écrire que les souffrances des riches sont d'une nature plus raffinée que celles des pauvres, apparaît alors à Bloy comme la quintessence de la prostitution de la littérature.

Le cas de Barrès est différent, mais la condamnation portée par Bloy n'en est que plus déterminée. Ce que Bloy relève dans son oeuvre, ce n'est pas l'appel à la tradition et aux racines régionales (qui le laissèrent d'ailleurs, toujours indifférent, contrairement à Maurras), ce n'est pas la défense de l'intégrité de l'être menacé par les Barbares. Non, ce qu'il relève dans son oeuvre, ce sont des phrases de ce genre :

"Mon royaume n'est pas de ce monde".

"J'eus le souvenir de Saint Thomas d'Aquin, disant à l'autel de Jésus : Seigneur, ai-je bien parlé de vous ? Et devant moi-même qui ait méthodiquement adoré mon corps et mon esprit, je m'interrogeais, me suis-je cultivé selon qu'il convenait ?"

Ces citations sont tirés de l'Homme Libre, roman de Barrès fort vanté par Bourget. Un individu qui se met d'une façon aussi peu dissimulée à la place de Dieu ne pouvait que déclencher l'ire bloysienne. Le monstre est comparé à Julien l'Apostat et Bloy parle de "la prostitution mille fois plus basse de l'intelligence".

Toute cette littérature, catholique ou nationaliste, ou spécialisée dans le traitement romanesque de la question de cours sur les philosophies à la mode (comme le célèbre Disciple de Bourget), semble à Bloy peu différente de la littérature industrielle dans ses formes les plus ordinaires, pour ne pas dire les plus basses : théâtre, livres destinés au grand public, journalisme surtout. A ses yeux, elle reflète la même réalité. Si Bloy méprise tous ces produits, ce n'est pas qu'il leur dénie toute importance, bien au contraire. Son mépris est celui de la colère face à l'avalanche de textes, médiocres voire pornographiques qui reflètent les courants d'opinions du pays et façonnent l'âme de tout un peuple.

- Medias et prostitution -

Bloy, qui défend les droits, la primauté spirituelle de quelques douzaines de littérateurs marginaux (et il les sait marginaux), a parfaitement conscience de l'influence de ce que nous appelons aujourd'hui les Médias. Certes, il proteste souvent contre le grossier règne du nombre qui fait estimer un auteur à l'aune de ses tirages, si l'on peut dire ; il n'en a pas moins manifesté, par ses nombreuses tentatives de percée journalistique, par ses furibondes condamnations, tout au long de sa vie, une compréhension profonde de l'influence de la presse et de l'édition sur l'orientation des esprits et des moeurs. Là aussi se trouve l'explication la plus noble, si ce n'est pas l'unique, de la permanence d'espairs de forts tirages, qui persisteront près de quarante ans chez un homme qui donna, pendant tout ce temps, une orientation financièrement si désintéressée à sa carrière d'homme de lettres.

Le journalisme moderne, le théâtre, les programmes officiels d'enseignement, l'oeuvre de maints poètes à la mode, tout cela tend en fait au règne de la Prostitution. Encore un thème important chez Bloy ; thème mystique, bien entendu, lié à l'Apocalypse, car Bloy voit dans la prostitution contemporaine, matérielle et spirituelle, le reflet et peut-être la cause (en raison de la complexité des relations entre l'homme et Dieu, fondée sur la prédestination mais aussi le libre arbitre) d'une situation surnaturelle (rappelons que le thème de la grande Prostituée est important dans l'Apocalypse selon Saint Jean).

Le type de l'écrivain prostitué est Alphonse Daudet. Comme Paul Bourget c'est encore un romancier pour dames. C'est un plagiaire qui démarque et édulcore tous les écrivains à succès pour un public féminin. Ses victimes sont Balzac, Dickens, Barbey d'Aurevilly, Goncourt, Flaubert, Paul Arène ("jusqu'à Paul Arène, justes cieux") d'où le titre de l'article

"Le Voleur de Gloire" (in Belluaire et Porchers, où Daudet est maître porcher, on s'en doute) (1).

Daudet est dénoncé dans Le Désespéré, (chapitre IV, l'Epreuve diabolique) sous le nom de Gaston Chaudesaignes "recruteur d'argent inégalable et respecté", en un portrait transparent. On le montre commençant sa carrière comme protégé du Duc de Morny, puis il écrit un livre à scandale sur son ancien protecteur. Ensuite, il accepte de différer la publication d'un pamphlet dirigé contre Gambetta, en 1870, "Quand la France républicaine eut décidé de coucher avec ce gros homme". Un roman monarchiste qui avait été promis à un Correspondant, revue toute aristocratique et religieuse, "comme chacun sait", devient, après le 16 mai, un roman antimonarchiste publié dans un journal républicain. Tout le chapitre, d'ailleurs, est une peinture des milieux littéraires et journalistiques sans les traits les plus sombres.

C'est aussi comme souvent dans l'oeuvre de Bloy, l'enfance que l'on prostitue. Catulle Mendès à la réputation de préparer des contes licencieux pour les enfants de moins de dix ans (au temps du journal, Bloy s'indigne de l'affichage pornographique dans les murs de Paris). Au reste Catulle Mendès, décrit sous le nom de Properce Beauvivier, n'en est pas à son coup d'essai. Il s'est efforcé de répandre l'inceste parmi les adolescents. Il a aussi mis en circulation des contes pour les jeunes filles.

Catulle Mendès est doté d'un statut surnaturel. il nous donne le sens spirituel qu'a l'existence d'une telle presse. Il est le profaneur conscient à travers qui transparaît la nature diabolique de tels agissements. Bloy conte une scène que l'on croirait tirée du Don Juan de Molière ; mais un Don Juan qui irait jusqu'au bout de sa logique de révolté satanique. Il fait miroiter aux yeux d'une mendicante une pièce d'or avant de la remettre dans son gousset :

(1) - Signalons que les allusions au porc, au cochon, etc.. sont l'affirmation de la possession diabolique de l'adversaire. Le titre Quatre ans à Cochons sur Marne signifie : quatre ans à Lagny, ville de possédés. Il y a là une référence à l'Evangile.....

"Ma bonne, exhale-t-il, j'en suis bien fâché, mais je croyais avoir de la monnaie, et je n'en ait pas". L'observateur de cette scène a raconté qu'il aperçut aux pieds du spectre, dans le bitume du trottoir, une petite ouverture lumineuse, par laquelle on aurait pu découvrir l'enfer.....
.....
En attendant, il ne parvient pas à se défendre efficacement de certaines terreurs qu'il paraît s'être donné pour mission de faire mépriser aux autres".

(Le Désespéré, L'Épreuve Diabolique, tome III, page 230)

Ce personnage n'est qu'un de ceux auxquels Bloy s'est attaqué, leur reprochant à tous les mêmes tares : vénalité, recours au chantage, haine pour l'art (une exception, Catulle Mendès) dont le sens apparaît clair. Les maîtres de la presse moderne sont tous les mêmes, quel que soit leur parti, de Villemessant à Mermeix, en passant par Arthur Meyer, qui

"réalise le cumul inouï, du financier, du journaliste, du souteneur, du dandy, du serviteur dévoué de la Monarchie et du fils très obéissant du Saint Père".

(Les Argousins de la Pensée, in Le Pal, tome IV, page 55).

Le journalisme est "la grande Vermine". Il incarne définitivement l'affaissement de la pensée dans le monde moderne.

"L'inutilité absolue de toute revendication pour la pensée est désormais évidente jusqu'à l'éblouissement. On se souvient des thèses défendues dans l'Avenir de l'intelligence, où cette dernière peut encore pour
→ quelques temps du pouvoir d'arbitrer entre le sang et l'or. Chez Bloy, on n'en est plus là.

Bloy, Maurras et Péguy (De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne) ont en commun l'impression d'une défaite de ce qu'ils appellent l'intelligence ou la pensée. Force est de constater que Bloy est plus proche de Péguy que de Maurras : Péguy constate en effet que, pour la

première fois dans l'histoire, le monde moderne donne le spectacle d'une société qui se passe de la culture ; mieux qui prospère contre toute culture. Pour Bloy aussi, il y a une rupture, mais elle est double. On vivait sur les ruines de la civilisation chrétienne, une civilisation qui n'était à la vérité pas ordre et perfection, mais lieu où la pensée était consciente du combat qui se déroulait entre Dieu et les forces démoniaques, où elle découvrait dans la confrontation de la Sainteté et du Pêché le sens de l'histoire, celui même de l'existence du monde. Puis la compréhension de ce sens s'est affaibli, et le monde a vécu des débris du Christianisme. Aujourd'hui, il ne subsiste pas même une caricature. Les éléments influents de l'élite intellectuelle font commerce de la pensée et produisent uniquement en fonction des goûts du public. Ils ont abandonné tout magistère, toute personnalité (1). Bloy relève à ce propos le succès du "pion de fortune", produit de l'école Normale qui fait carrière dans le journalisme, à propos de Francisque Saury^{cey}, apôtre de ce "sens commun" si cher à ce deviendra le public de Maurras.

"... le saint public est toujours devant ses yeux comme un Jéhova redoutable et le devoir du critique, tel qu'il l'envisage, est de se conformer aveuglément à ses redoutables décrets.

Bloy note, de plus au passage que "quelquefois, l'ancien pion, bémisseur de charognes se lance au secours de la tradition classique menacée".

Ce n'est pas du côté de l'école naturaliste que Bloy découvre le salut. Comme il n'y a pas là de point de contact ou de divergences avec l'Action Française, nous signalons simplement pour mémoire que Bloy dénonce

(1) - On croirait lire C. Wright Mills, décrivant le monde de la presse aux Etats-Unis : "Si l'intellectuel devient le mercenaire de l'industrie de l'information, il faut bien qu'il se conforme aux décisions prises par d'autres, et non plus à sa propre intégrité. S'il travaille à la pige pour cette industrie, sa condition n'est guère éloignée de celle du mercenaire, avec la seule différence qu'il est soumis à la manipulation et non à une autorité directe. La liberté de l'écrivain indépendant diminue dans la mesure où il se met sur le marché et s'il le fuit, sa liberté n'est plus d'aucune utilité pour le public." / ~~référence~~
Les Culs Blancs, p. 178.

la méthode pour manufacturer "les produits de la maison Goncourt frères et compagnie". Il s'agit de critiquer la fabrication d'un roman à partir de documents humains fournis uniquement (après appel du maître), par un public féminin. A la fin du roman on s'aperçoit d'ailleurs que le phallus remplace Dieu "Alors apparaît dans sa gloire, la salauderie physiologique qui sert de base à tout le roman naturaliste". Surtout Goncourt est le pontife de la forme qu'il sacrifie

"l'âme humaine au profit de la forme, et en réalité à celui du diable".

"Le Messie ne s'appellera plus le Verbe, il se nommera désormais la Phrase. C'est la caricature de l'infini. C'est l'infécondité même déclarant son antagonisme à la Parole initiale qui fit éclater les douves de l'ancien chaos".

Il y a chez les Goncourt une rencontre du positivisme documentaire et de l'art pour l'art qui en fait une synthèse de ce que Bloy déteste en littérature. C'est là une contrefaçon de l'art véritable - Bloy, qui avait affirmé "la Splendeur du style est une nécessité absolue" entendait par là la profération d'une parole d'autant plus somptueuse qu'elle visait à donner le sentiment qu'elle était habitée. Certes, Bloy, dans l'article intitulé "La Besace lumineuse", consacré à Flaubert, se penche plus précisément sur le culte du Verbe chez les décadents, qui consiste à mettre le signe de la pensée à la place de la pensée. Certes "l'évolution vers le néant est, à coup sûr, plus ancienne, et se perd dans la nuit romantique", mais il constate dans ce texte, qui traite de la Légende de Saint Julien l'Hospitalier, que la fierté de l'artiste a eut raison des principes littéraires de l'Athée. Flaubert est décrit comme la première victime de ses recherches formelles ; mais, et cela nous sert de contre-épreuve, il est pourtant récompensé

"pour son salaire, je le crois, de n'avoir jamais fait de prostitution et d'avoir aimé la beauté jusqu'à lui sacrifier l'ankylose de ses genoux impies".

Par contre, il n'y a pas de pitié pour le "charcutier Zola", qui, lui, dans le domaine de l'art, ne sauve même pas les apparences. Bloy passe

une partie de ses "Dix-sept mois en Danemark" à lire le roman de Zola, Fécondité qui paraît en feuilleton dans l'Aurore, et conclut à un phénomène de littérature industrielle (1). Il pense qu'on exploite encore une fois la voie ouverte par Balzac. Ce Balzac à qui les Goncourt reprochaient de "n'avoir pas un style personnel" à la grande indignation de Bloy. Balzac aussi, qui fit des milieux de la presse parisienne, un tableau qui n'est pas sans rappeler ce que Bloy décrit à son tour cinquante ans plus tard (2).

L'ensemble de cette littérature conduit finalement à ces chefs-d'oeuvre tels que "La Dame aux camélias", qui offrent au public un reflet parfait de son niveau culturel, le niveau du lieu commun, c'est-à-dire suivant la définition bloysienne, de ce qui subiste lorsqu'il ne reste rien de la pensée. On sait d'ailleurs que Bloy a consacré un ouvrage entier à ce produit ultime de la culture de masse de ce que Bloy tenait en somme pour une civilisation postchrétienne. Dumas fils en est réduit là, et ne ménage même plus les prestiges de la forme :

"La Dame aux Camélias est une mosaïque de tous les clichés d'amour, de paternité ou de repentir humainement dégorgeables en l'espace de quatre heures par une quinzaine de personnes qui n'auraient pas autre chose à faire".

Pour lui le symbole de la littérature contemporaine, catholique et athée, est le culte de Molière. Cela contient tout. Molière est l'homme de la "dévotion traitable, et de plus, à la fois comédien et auteur, mort en scène, il incarne aux yeux de Bloy le théâtre tout entier, c'est-à-dire le monde par excellence de la prostitution de la littérature et de la personne.

-
- (1) - La postérité semble avoir ratifié ce jugement, qui concerne surtout les derniers romans de Zola, et ses quatre Evangiles : "Fécondité...."
(2) - Dans les illusions perdues et splendeurs et Misères des Courtisanes

Attitude fort traditionnelle dans l'Eglise de France, mais en rupture avec ce que Maurras appelle la tradition, et qui est celle de la raison classique dont Molière est le représentant le plus dénoncé par Bloy.

"Je regarde l'état de comédien comme la honte des hontes. J'ai là-dessus les idées les plus centenaires et les plus absolues".

Il constate que "Jules Vallès est le seul gremlin qui ait méprisé Molière. Il est vrai que Vallès était un gremlin de talent" (1).

Aussi est-il conforté dans son idée de décadence littéraire et sociale par l'apothéose parisienne de spectacle "que dix-sept cents ans de raison chrétienne avait condamné !"

Devant cet état de chose, Bloy pense que la primauté française en matière de littérature est achevée :

"La mort de Dostoïewsky a fait l'universel silence autour de Paris, et Paris à genoux devant ceux qui le déshonorent, n'a pas même un morceau de pain à donner à ceux-là qui empêchent encore son vieux bateau symbolique de chavirer dans les !

"Si ce n'est pas là le péché irrémissible dont il a parlé dans l'Evangile, je demande ce qu'il peut être, ce fameux péché, ce blasphème contre l'Esprit que rien, dit-on, ne pourra faire pardonner".

(1) - Bloy tient Vallès pour un escroc à la barricade, vers laquelle il aurait poussé ses lecteurs en se gardant bien d'y aller lui-même.

LE PARTI CATHOLIQUE

Il est intéressant d'étudier plus en détail les réactions et opinions de Bloy quant aux milieux catholiques. Milieux sur lesquels l'Action Française est appelée à exercer, aux générations suivantes, une si large influence qu'elle apparaît même à un certain moment prépondérante, et que le mouvement de Charles Maurras semble comme leur incarnation officielle dans la politique.

Nous ne pensons surprendre personne en révélant que l'attitude de Bloy envers ces milieux est nettement désapprobatrice. Ils font preuve d'un esprit de fermeture, tant sociale que spirituelle, qui culmine dans l'organisation d'un parti politique. Tout cela est bien peu catholique, estime Bloy. Pour lui, le catholicisme procède d'une dilatation universelle, comme son nom l'indique. Dès la "Méduse Astruc", il expose ses conceptions :

"Hiérarchie prodigieuse ! Saints et poètes ! L'Humanité tourbillonne sur eux comme un drapeau sur sa hampe immobile lorsque Dieu souffle sur la terre la tempête des événements".

Quelques lignes plus haut, Bloy déclare que :

"... la liberté morale est le plus puissant ressort et l'axe même de la force du genre humain".

Toutefois, il estime qu'elles ne sont guère partagées par ses coréligionnaires, qu'il déclare atteint "d'une haine Carthaginoise pour l'art". Ce fait scandaleux, dont nous saisissons mieux l'horreur

après avoir étudié la conception bloyenne de l'art, est un symptôme de cette "foi modique" que Bloy croit discerner chez les gros bataillons du catholicisme français. Cette médiocrité, nous l'avons vu avec l'exemple de Véronique, n'empêche pas les chrétiens particuliers d'accéder à une vie contemplative, mais elle témoigne d'un affaïssement religieux de la masse. Cet esprit de fermeture aux choses du Surnaturel que Bloy dénonce éloquemment tout au long de sa vie, (en multipliant les anedoctes dans le Journal, par exemple, dont c'est un des thèmes les plus constants), s'accompagne d'ailleurs d'une disponibilité, elle aussi dénoncée, envers les mythes du naissant XXème siècle. Nous en reparlerons lorsque nous étudierons l'attitude de Bloy face au Clergé. Cette fermeture apparente le chrétien à n'importe quel autre bourgeois. Il a le même comportement, le même langage, les mêmes goûts, la même attitude face aux pauvres, héritée du Gallicanisme, estime Bloy.

On conçoit l'épisode Léo Taxil... Ce personnage devait, à la fin du siècle, exploiter une dizaine d'années durant le public catholique au moyen d'une fausse conversion. Il fonda une librairie anti-maçonnique, créa une ligue anti-cléricale, écrivit des confessions de francs-maçons repentis fini par être reçu en Audience privée par Léon XIII, en un temps où le Saint Père était moins accessible que de nos jours. Personne ne semble s'être étonné de voir son affaire antérieure, la librairie anti-cléricale continuer à fonctionner tranquillement au nom de Madame Léo Taxil, toujours flaquée elle aussi de sa ligue : le ligue Anti-cléricale. Le rusé personnage, après avoir fait fortune en prêtant des amours secrètes au Pape Pie IX se lançait dans les mémoires de Diane Vaughan. Taxil, au bout de 12 ans, retourna d'ailleurs à ses premières amours, en proclamant bien haut sa supercherie. Une supercherie depuis longtemps dénoncée par Bloy.

.....

Cette petite histoire donnerait l'impression que les deux grandes familles idéologiques dont les querelles ont tant troublé la première

période de la Troisième République, présentait, en fait, au niveau des clientèles une étrange similitude de structure mentale. Le goût du livre scandaleux peignant les turpitudes de l'adversaire, la tendance à attribuer les événements politiques, les accomplissements sociaux et économiques, à de mystérieuses organisations, à des complots, chaque fois qu'ils dérangent, se retrouvent de part et d'autre ; et naturellement, face à l'adversaire, le parti philosophico-politique ou politico-religieux, s'organise. Non un parti structuré, une sorte de copie privée de l'état moderne comme de nos jours, mais un mouvement qui rassemble en un réflexe de défense, qui se définit par l'exclusion de l'autre. Cette exclusion en ce qui concerne le Parti Monarchiste se fait à partir de critères de politique ou de religiosité extérieure, sans attention pour ce profond mouvement des âmes que guette Bloy. Un mouvement dont il pense tous ces gens dépourvus.

Dès 1883, dans un article consacré à Louis Veillot, "les Obsèques de Caliban", il exprime à ce sujet des idées qui ne changeront pas :

"S'il est deux mots faits pour s'entre dévorer, et néanmoins attelés au même tombereau de sottises et de lâchetés ce sont les mots de parti catholique. La chose qu'il désigne (chose toute moderne, toute française et qui porte dans son nom sa propre condamnation) est absolument l'oeuvre de Louis Veillot" (Tome II, page 36).

Certes, Bloy sait bien qu'il y avait quelque chose de préexistant, un embryon de parti catholique, mais Veillot lui semble incarner à un tel point les tendances qu'il dénonce chez les Catholiques qu'il lui en attribue, dans ce texte du moins, la paternité. En fait, il ne résiste pas à la tentation de faire le portrait du Parti Catholique à travers celui qui en fut le chef de file dans la presse. Procédé romantique, certes, mais Bloy a connu Veillot, rappelons le. Il estime avoir été sa victime. Il reconnaît au tribun catholique de l'Univers une stature au-dessus de la moyenne, et deux qualités pour ainsi dire bloyennes, mais mises au service d'un âme qui, elle, n'a pas dépassé le niveau général.

"Les deux seuls traits par lesquels Louis Veillot fut séparé de ce vulgaire et par lequel il régna sans partage (Les deux cornes

exaltées de ce nouveau Moïse) furent l'extraordinaire énergie de son éloquence d'écrivain et l'incontestable impavéité de son courage. Par tout le reste, il fut au niveau des douze tributs et son triste coeur adhéraít exactement à tous les coeurs" (Ibid).

Mais ce contenu de tous les coeurs, quel est-il ? C'est ici que Bloy devient original. Il accuse, certes, ceux qu'il s'est choisi pour adversaires de tartuferie, mais il n'entend nullement par là un grossier mensonge.

"Au temps de Molière, le premier chenapan venu pouvait réaliser Tartufe... C'était l'affaire de costume et de formules. Il n'était pas nécessaires de croire ce que l'on disait... Nous ne savons pas échapper à l'affreuse nécessité d'être en même temps les Tartufe et les Orgon de la comédie lamentable qui se joue au fond de nos coeurs" (Tome II, page 37).

.....

Ainsi Louis Veüillot fut réellement un chrétien plein de foi, mais harcelé de tartuferie et persécuté du désir pervers de faire semblant de ne pas être hypocrite. Tombant ainsi du côté où l'inclinait sa vile nature et entraînant avec lui dans sa chute ignoble, comme le Dragon de l'Apocalypse, les deux tiers de l'"armée du ciel".

C'est toute l'histoire de ce que l'on appelle, par la plus étonnante des contradictions dans les termes, le Parti Catholique, c'est-à-dire le schisme le plus bête et le plus répugnant qui ait jamais tenté de faire obstacle à l'universelle dilatation du Catholicisme".

De plus, Bloy pense que Veüillot, pour briller seul a écarté tous les gens capables de la rédaction de l'Univers. Il a, après sa mort, laissé en héritage sa rédaction au catholicisme français et elle joue dans ses médias un rôle directeur :

"Cette rédaction procure l'exemple et le branle à toute la pieuse mécanique, par la librairie, par l'enseignement, par la chaire, et même par la table d'hôte".

L'éventuel lecteur de Bloy parmi ce qu'on pourrait appeler "le public d'Action Française", ne peut guère qu'être incité à la méfiance envers tout mouvement politique qui s'efforce d'encadrer les catholiques.

LA PAUVRETE

Par ce terme de pauvreté, il faut entendre ici la misère noire. Rien à voir avec cette pauvreté dont Péguy fait l'éloge, car elle maintient l'homme à égale distance des risques de déshumanisation que peuvent entraîner l'abondance de superflu et de pouvoir sur autrui, tout comme l'absence du nécessaire et la totale dépendance.

Pour Maurras, c'est bien simple, la pauvreté n'existait pas. Tout homme, même le plus démuné, reçoit à sa naissance un énorme capital de la société, que d'ailleurs il ne pourra jamais rembourser. La langue à elle seule est un héritage qui est donné à tout mendiant. Toutefois ce n'est pas seulement en vertu d'une reconnaissance bien naturelle que la cohésion sociale est son devoir, la violence prédatrice existe, il faut se défendre. Certes, l'homme naît sociable, il est "un animal politique", mais malheureusement, il naît aussi ennemi de l'homme. " L'homme mange le travail de l'homme." Telle est l'explication maurrasienne de la guerre, qu'un marxiste ne désavouerait pas.

Maurras intègre d'ailleurs à son système l'exploitation de l'homme par l'homme : pour expliquer, tout naturellement, il reprend le mythe de Robinson Crusoë (on sait qu'il y a là une sorte d'Archétype de l'Européen moderne face à la nature et aux autres hommes). Robinson a d'abord peur d'être mangé, lui et son bien, par le canibale puis il exploite Vendredi, alors :

"Le solitaire de la veille s'enrichit de son acquisition et tous deux, l'un pour l'autre, s'élèvent, se cultivent, se civilisent et le maître est sauvé des deux suggestions du désert, la frénésie mystique ou l'abrutissement" (Principes, Paris 1931, la Cité des Livres).

L'esclavage est ici bel et bien présenté comme le modèle de relations sociales saines et idylliques; Jean Jacques Rousseau, comme d'habitude, n'a rien compris.

Evidemment, le mendiant, malgré l'héritage qu'il a reçu, peut fort bien mourir de faim. Mais, chose curieuse, cette éventualité n'est jamais évoquée. C'est que dans le récit de Maurras, comme dans celui de Defoë, le sujet n'est pas l'esclave, c'est le maître. L'esclave est défini comme un objet ("acquisition"). C'est le maître qui au début a peur d'être mangé, qui à la fin échappe à toutes sortes de tentation. L'esclave bénéficie par contre coup des progrès du maître en humanité, progrès dont il est le moyen. Maurras fait un effort pour intégrer le prolétaire à l'ordre social. Il signale sur le tard l'inadaptation aux réalités sociales du libéralisme de la Révolution française, qui ne reconnaît pas l'organisation collective des travailleurs ; ici il envisage dans doute l'embryon de quelque système corporaliste. Il n'en demeure pas moins que, lorsqu'il songe au prolétaire, la première image qui surgit est celle du canibale. Notons que tout cela n'est pas éloigné du Germinal de Zola et de son troupeau de grévistes en folie. Là aussi, on espère intégrer un pauvre qui fait peur au monde de la cité. Simplement, la voie du réformisme semble avoir été en fin de compte plus habile, mais à l'origine, l'effroi ressenti~~t~~ semble bien avoir été le même. L'aspect le plus intéressant est la date tardive de ces textes. (Principes, Paris 1931, La cité des Livres). Maurras et sa clientèle sont très en retard sur l'évolution des groupes ouvriers. Mais est-ce bien leur affaire ?

Cette peur sociale qui tapisse le fond de la conscience maurrasienne, semble n'être pas présente chez Bloy, si ce n'est au titre d'espérance. Il tire ses origines pourtant de cette petite bourgeoisie provinciale de possédants modestes, et pour tout dire gênés, qui ne sont pas les moins effrayés par l'éventuelle colère de ces masses de pauvres dont rien ne les sépare. Peut-être est-ce dû à son expérience personnelle de la misère, au temps de son apprentissage littéraire. Il aurait

fouillé les poubelles pour se nourrir, et adopté des théories politiques dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles eurent quelque chose de niveleur.

"Je suis un communard converti au catholicisme... Je fus un communard de la veille comme d'autres ont été des conservateurs du lendemain...

.....
Moi, j'ai rêvé mieux. Les trois mille têtes du citoyen Marat ne m'auraient pas suffi et le pétrole aurait vainement sollicité mon suffrage. L'égalité démocratique prise du plus bas possible devait selon mes vues réaliser un niveau social tel qu'il restât plus sous le soleil que les Bourbeux et les Croupissants" (Lettre à l'Abbé Anger, 1er mars 1882, largement reprise au début des Propos d'un Entrepreneur de Démolition).

Lorsque Bloy parle de la pauvreté, il sait donc bien ce qu'il veut dire. On ne peut réduire ses idées à une conception mystique séparée de toute réalité sociale. D'une manière générale, la vision mystique, chez Bloy, part toujours, d'ailleurs, du réel et du réel parfois le plus trivial. Les interventions privées de Bloy en faveur d'amis ou d'inconnus menacés de la misère sont nombreuses.

En 1889, Bloy qui sent une grande guerre, songe au sort des pauvres dans la tempête qui se prépare, (La Babel de fer, pages 200 et 201, tome II). C'est donc au sens le plus matériel qu'il faut entendre la pauvreté chez Bloy. Certes, Bloy sait que la pauvreté n'est pas limitée à l'absence de richesses. A propos d'Ernest Hello (Un Breilan d'Excommuniés), il rappelle que "le pauvre, tel qu'il le concevait, c'est celui qui a besoin, n'importe de quoi" ; mais c'est que le besoin, besoin de sécurité matérielle, soif spirituelle, est lié à l'Etat déchu de l'humanité chassée du Paradis terrestre. La misère la plus matérielle est liée à cet événement (qui pour Bloy, à d'ailleurs sans doute réellement eût lieu : c'est par dizaines qu'on peut compter dans son oeuvre les allusions aux "soixante siècles" de l'histoire humaine.

Il ne faut pas se cacher qu'il a accepté la chronologie et les événements bibliques au pied de la lettre.) Les événements les plus matériels sont, d'une manière inexplicable, le reflet d'une situation surnaturelle, mais il ont aussi une cause naturelle dans le sens le plus précis du terme. Ni idéaliste, ni matérialiste, ni manichéen, Bloy ne sépare pas les deux natures, toujours entremêlées, qui ne sont pas seulement celles du Christ, mais en quelque sorte, celles du monde et de Dieu.

La pauvreté est un double crime, contre la chair et contre l'Esprit, puisque celui-ci réside toujours un peu en l'homme. Les pauvres sont l'image de Dieu, et plus qu'une image, ils sont ses membres souffrants. D'une manière inconcevable, Bloy estime qu'ils participent du Christ, c'est-à-dire que le Christ participe d'eux. Le lien entre eux et lui est l'Esprit Saint, toujours présent parmi les hommes, et spécialement dans leur rencontre avec le Pauvre. Dieu attend quelque chose des hommes ; il attend qu'ils l'aident à annuler les conséquences de la chute, qui durent encore, malgré la mort et la résurrection du Christ. Pour cela, il doivent accueillir Dieu par la Charité, c'est-à-dire l'Amour : nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Bloy ne distingue jamais très bien entre les trois personnes. En particulier, les images relatives à l'Esprit Saint et au Christ Apocalyptique sont souvent interchangeables.

L'Esprit Saint qui, appelé par la bénédiction du Nonce Apostolique, consume le Bazar de la charité, est à la fois le lien entre le Père et le Fils, et leurs moyen d'action sur la terre. La colère de l'Amour, tel serait peut-être, en trois mots, la définition la meilleure du Dieu Trinitaire de Léon Bloy. Si pleinement trinitaire qu'aucun de ses visages n'est compréhensible si l'on ne voit pas s'y fondre les deux autres.

Cette colère, elle est provoquée, chez le Pauvre Absolu qu'est Dieu dans sa soif, son Amour des hommes, par le refus de cet Amour, et surtout par la prostitution hypocrite de la charité chez les chrétiens

modernes. C'est en effet sur son Amour des pauvres que le monde sera jugé, et sur la manifestation matérielle de cet Amour.

"De quelle manière a-t-il réparti la substance des lépreux, des prostituées, des désespérés, des maudits, que j'aime et que je t'avais confié en t'investissant d'une boue meilleure ? (Tome II, page 369, Les Fanfares de la charité). (Bloy évoque ici, notons le, trois formes de pauvreté, physique, matérielle, spirituelle. Est-il besoin de préciser qu'elles s'interpénètrent ?).

L'un des thèmes les plus constants chez Bloy est la dénonciation de la confusion de l'aumône, nécessaire et qui lui apparaît une restitution et pas un Don, avec la Charité. Terme que l'on vide ainsi de son sens principal, puisqu'il ne s'agit que d'un autre nom de l'Amour et qu'on lui substitue ainsi sa manifestation. Une manifestation qui devient, du coup, bien modeste, ou qui prend d'étranges sens.

Tout cela, Bloy l'expose dans un Article de Belluaires et Porchers, intitulé Les Fanfares de la Charité :

"Ce nom de la troisième Personne divine appelle le nom du Pauvre, comme l'abîme invoque l'abîme. C'est vrai qu'on ne peut faire un pas dans la vie sans trouver un pauvre, parce qu'on ne peut pas faire un pas sans rencontrer Dieu qui est le vrai Pauvre en ce monde où ne se trouve pas son royaume, et l'oubli du pauvre est, par conséquent, le plus énorme attentat dont notre vermine soit capable".

La manière dont on pratique la caricature de l'amour, Bloy la décrit au long de sa vie. Tout d'abord, on se résigne à la pauvreté, c'est-à-dire à l'absence du règne de Dieu. La parole "il y aura toujours des pauvres parmi vous" est entendue comme une justification providentielle de la misère par les riches catholiques du XIXème siècle et

du début du XXème siècle. Le pauvre tient un rôle important dans la vie de ces gens, mais comme une sorte de justification permanente de soi-même, non comme une déchirure par où sortir d'une certaine ossification sociale et spirituelle.

"Il leur faut des pauvres pour s'attester eux-mêmes, au meilleur marché possible, la sensibilité de leur tendre coeur ; pour prêter à la petite semaine sur le Paradis. Il leur en faut absolument pour qu'ils puissent répondre à la face de la pauvreté. "Nous avons nos pauvres".

Bloy pense que les images de la piété sulpicienne ne sont pas innocentes. Le Christ est remplacé par un "Adonis de salon sans Calvaire ni Sueur d'Agonie qui devient facilement le moloch des Humbles" (Un Breilan d'Excommuniés, tome II, page 252). Car il ne faut pas que la pauvreté devienne indiscreète et revendicatrice. Il existe des professionnels qui savent démontrer que le sort des malheureux n'est pas si terrible, protégeant et justifiant ainsi le confort moral de leurs lecteurs. Nous retrouvons ici l'inévitable Paul Bourget, que Bloy ne manque pas de lire, sans doute pour se renseigner sur les progrès constants de ses contemporains dans une voie qui lui semble devoir susciter la colère croissante de Dieu.

Bourget écrit en toute simplicité que la détresse des mourants de faim n'égale pas, en intensité les douleurs morales endurées par les millionnaires (Mensonges, page 197). Bourget déclare, par exemple que :

"Ce n'est pas le manque d'argent qui fait que les pauvres sont les pauvres, mais que c'est leur caractère qui les fait tel et qu'il est impossible d'y rien changer".

Bloy déclare qu'il est, après cela, tout à fait le parfait disciple de Renan. Nous avons vu comme ces deux auteurs sont appréciés par

Maurras. (Tome II, page 332, l'Eunuque, in Belluaires et Porchers).

On passe d'un simulacre de pitié, hypocrite et intéressée à une haine du pauvre, qui pour être inavouée, n'en est pas moins très réelle. Le pauvre, image du Christ, ne peut, évidemment qu'être condamné par les Pharisiens.

"L'Absolu est intranscriptible. Pour cette raison, le crime d'être pauvre n'est mentionné clairement dans aucun code, ni dans aucun recueil de jurisprudence pénale...

.....
Seulement, le génie tourmenteur qui s'est appelé La Force sociale se rassemble pour eux, en une gerbe unique de tribulation souveraine, toute cette flore éparsée des pénalités criminelles. On les a sereinement, tacitement excommuniés de la vie et on en a fait des réprouvés..." Malgré (ou à cause de) l'exemple du Christ, "la pauvreté" n'a pas monté d'un millionième de cran dans l'estime des personnes décentes et bien élevées".

Certes, des saints l'ont choisie pour épouse, mais

"Saint François d'Assise était un amoureux et non pas un pauvre. Il n'était indigent de rien, puisqu'il possédait son dieu et vivait, par son extase, hors du monde sensible...
La pauvreté véritable est involontaire, et son essence est de ne pouvoir jamais être désirée..."

Quelqu'un qui se résigne à être ^{pauvre} en dehors du christianisme "sans décalogue et sans eucharistie" est un lâche et un imbécile...

Tout cela, Bloy l'exprime à la fin du Désespéré, dans un passage, qu'on a parfois intitulé "le Stabat des désespérés, la cantique des modernes pauvres", pour reprendre certaines expressions qui Vision effrayante du soulèvement préapocalyptique par des masses de pauvres désabusés, qui n'ont pas même l'espoir d'améliorer par là leur situation. Les pauvres en viennent à réclamer la vengeance d'un Dieu

auquel on ne leur a même plus permis de croire. Bloy a traduit ici l'idée que le riche n'est que le dépositaire d'un argent qui appartient au pauvre. Il n'en est que "l'intendant et le domestique."

Bloy, dans les dernières années de sa vie, en arrive même à se demander si, en toute justice, il ne conviendrait pas de jeter celui qui porte plainte en prison et non pas le voleur, qui, peut-être reprenait un bien à lui destiné de toute éternité. Non qu'il soit partisan de la "reprise individuelle" ou même des grèves, à ses yeux "guet apent" où les journalistes et des tripoteurs attirent les ouvriers (Le Desespéré, page 312), (1).

Le thème du cannibalisme, que nous avons trouvé chez Maurras, existe bien plus explicitement chez Bloy, mais exprime une conception sociale opposée. A propos de la locution "manger de l'argent", il constate que le riche dévore la substance du pauvre.

"Les gourmets, par exemple, choisiraient la culotte et les ménagères économes utiliseraient jusqu'aux abatis, tandis que des viveurs délabrés d'une noce récente se contenteraient d'un modeste consommé de leurs frères déshérités" (2).

On sait que ce problème de l'argent donne lieu à un livre entier Le Sang du Pauvre, où la circulation de l'argent entre riches et pauvres est assimilée à celle du sang du Christ. Celui-ci, destiné aux pauvres, est confisqué par les riches qui ne peuvent en tirer profit. Ainsi, il est normal que la pauvre soit chassé de l'Eglise par le riche, comme nous le verrons plus tard, puisqu'il est privé des biens matériels par

-
- (1) - Au cours d'un Séjour au Danemark, Bloy fait connaissance avec le lock-out "grève des capitalistes", qui est carrément diabolique.
- (2) - Au XVIIIème siècle, déjà, l'Anglais Swift aurait cru devoir signaler à ses compatriotes, que au lieu de laisser les enfants irlandais mourir de faim, à la suite de l'extension des pâturages à mouton, il eût été plus simple et plus rentable de les commercialiser directement en guise de nourriture.

lui. Les deux choses sont liées. Bloy pense que les pauvres finiront par rendre la pareille aux riches, qu'ils "conclueront à l'étripement et à la grillade".

L'aboutissement normal d'une situation aussi injuste, aussi éloignée de l'Amour, et de son règne, c'est la destruction du monde où les choses se passent ainsi, sa combustion par l'Esprit lors de son retour triomphant. Le Stabat des Désespérés s'achève par un appel à Dieu hypothétique auquel les riches ne laissent même plus croire les pauvres. Qu'il vienne nous punir de nos massacres, mais aussi qu'il admette nous avoir acceptés pour ministres de sa vengeance. Bloy, qui attend le retour du Christ, seule issue possible à un tel effondrement social et humain, voit dans les faits divers, durant la dernière période de sa vie le travail de l'Esprit Saint qui revient dans le monde. L'incendie du Bazar de la Charité (façade sacrilège, par son appellation parlante, de la fausse charité de luxe des nantis), la destruction du Titanic cette image de la société contemporaine, avec ses passerelles couvertes de milliardaires et son pont inférieur gorgé d'immigrants et de machines aussi qui entraînaient tout ce monde vers le plaisir, la fortune et qui finalement les a conduits à la mort, la destruction de Saint Pierre de la Martinique, ville enrichie par la traite et de surcroît doté d'un député conservateur, sont des Signes avant coureurs de l'Apocalypse, des fins du monde en réduction.

"Les dynamiteurs allemands ou russes ne sont que des précurseurs ou, si l'on veut, des sous accessoires de la Tragédie sans pareille, où le plus pauvre, et par conséquent, le plus criminel des hommes que la férocité des lâches ait jamais châtiés, s'en viendra payer toute la terre dans le Feu des Cieux !" (Le Désespéré, tome III, page 312).

Non content de dénier au riche le droit d'exploiter le pauvre, Bloy lui en fait un crime, que Dieu lui-même viendra venger.

L'EGLISE

C'est en mettant à profit la situation difficile de l'Eglise après la victoire électorale des gauches en 1901, que l'Action Française devait acquérir au sein de cette institution une influence prépondérante. De 1901 à 1905, l'Eglise catholique fut en butte à une série de mesures gouvernementales prises dans un climat où se mêlaient le principe de défense républicaine, les échos vivaces de l'idéologie des lumières, devenue bible du petit (ou du grand) bourgeois radical de province, la méfiance envers Rome d'un nationalisme de centre gauche, héritier lointain de la vieille tradition gallicane. Certaines de ces mesures furent dirigées contre l'Eglise en tant qu'institution internationale puisque les relations diplomatiques avec le Saint Siège furent rompues. D'autres la visèrent en tant que grand corps de l'Etat français, dont elle fut évincée par la loi de séparation de 1905. Cela devait d'ailleurs la libérer du contrôle du ministère des cultes mais la frappait gravement dans ses biens et déclenchait l'affaire des inventaires. Surtout, les congrégations, associations non reconnues par le Concordat de 1801, tolérées par les régimes conservateurs, devaient subir les conséquences de l'attitude que certaines d'entre elles avaient prise durant l'affaire Dreyfus. Les Assomptionnistes et leur journal La Croix, en particulier, avaient pris des positions anti-dreyfusardes et violemment autoritaires. Des mesures furent prises contre l'ensemble des congrégations. D'abord exclues du bénéfice de la loi de 1901, qui établissait le droit d'association, elles finirent par être expulsées. L'Action Française, qui songe à disputer la place aux journaux et mouvements royalistes en place, saisit sa chance. Elle se distingue dans l'atmosphère d'émeutes de l'année 1905 ; on ne put qu'accepter ce concours qui s'offrait, mais les choses devaient aller très loin. De 1910 à 1925, Eugène Weber estime que l'Action Française, par

l'intermédiaire de la congrégation du Consistoire, dont le secrétaire (cardinal de Lin) semble avoir été gagné à ses idées, a sans doute joué un rôle prépondérant dans la désignation des Evêques.

Mais qu'est-ce que l'Eglise, pour l'Action Française ? C'est un élément important de cette civilisation latine qui s'est accomplie en France et dont elle a pris en main la défense.

"La Vieille France professait ce catholicisme traditionnel qui, composant les visions juives, le sentiment chrétien et la discipline reçue du monde hellénique et romain, porte avec soi l'ordre matériel de l'humanité.

Cette discipline a l'avantage de former aux nécessités de la raison, aux contraintes de la forme classique, à la pratique interne d'une grande organisation de type étatique. Toutes choses qui vont ensemble, comme chacun sait. L'Eglise, sous l'Ancien Régime, a joué, aux yeux de Maurras, le rôle d'un facteur d'intégration à ce qu'on appelle aujourd'hui les normes de la raison classique. L'Eglise était à la fois un moyen d'ascension sociale et un filtre qui maintenait le statu quo dans le domaine des idées. La disparition de cette voie et l'ouverture de filières laïques apparaît comme un grand malheur au théoricien de l'Action Française. L'abominable Michélet, par exemple, n'a pas connu l'héritage que les pauvres d'Ancien Régime recevaient par les études de clerc.

Il n'a donc pas reçu cet affinement moral par la théologie et la casuistique qui caractérise si heureusement Renan ! Etrange exemple, en fait de catholicisme. Mais ce sont les Péguy et les Bloy qui tiennent pour une foi intégrale.

Le catholicisme est en somme la version atténuée du christianisme et le meilleur rempart contre ses autres formes. Elle protège, on pourrait presque parler de vaccin. Le christianisme était à l'origine issu de cet esprit juif dévastateur qui, nous le verrons est pour Maurras passé chez les protestants. "Il n'y eût guère de science quand l'Anarchie chrétienne eût renversé l'Etat romain devant les Barbares entre le VIème et le Xème

siècles" (sauf dans les monastères catholiques, ajoute-t-il, en note). L'intérêt du catholicisme est qu'il a toujours, dit Maurras, combattu les sectes extrémistes, porteuses de désordre, l'un de ses grands mérites n'est-il pas d'avoir combattu les briseurs d'images ?

"Un des Saints, Photius s'était même honoré par la défense des Arts plastiques contre les briseurs d'images qui le mirent à mal sous Léon L'Isaurien" (1).

Surtout, les Evangiles sont neutralisés par la sagesse des conciles de la hiérarchie, des docteurs.

"Il n'y a jamais qu'un seul homme, le Pape, qui puisse se permettre des égarements de pensée et de conduite au nom de Dieu, et tout autour de lui est organisé pour l'en empêcher."

Nous laisserons la conclusion à Charles Maurras lui-même. Il est difficile d'être plus explicite que cet apôtre de la clarté :

"En conclusion, le catholicisme propose la seule idée de Dieu recevable aujourd'hui dans un état bien policé. Les autres risquant de devenir des dangers publics. Chez les anciens israélites, les prophètes, élus de Dieu en dehors des personnes sacerdotales, furent des sujets de désordre et d'agitation".

En fait, le catholicisme est un positivisme destiné à ceux qui croient encore en Dieu. Maurras cite la lettre à John Metcalf où Comte déclare que tous ceux qui croient en Dieu doivent revenir au catholicisme et que tous ceux qui sont athées doivent devenir positivistes. Il parle de la Mission de Sabatier (le successeur de Comte à la tête de l'Eglise positiviste), que son maître avait envoyé à Rome, proposer une alliance au Jésus - Maurras signale que La politique tirée de l'Ecriture Sainte, de Bossuet,

(1) - Maurras se pré^{no}me en effet Photius. Il nous explique longuement dans les confessions que tous les Photius ne sont pas forcément des schismatiques.

figurait au catalogue positiviste de Comte. On ne saurait afficher plus spontanément son gallicanisme culturel (Maurras s'est toujours défendu de pousser au Schisme afin de ne pas couper la France de ce qu'il tient pour le plus puissant réservoir d'esprit latin ; mais le mouvement Gallican n'a jamais refusé une allégeance spirituelle. C'est justement parce qu'elle est purement spirituelle que l'Eglise de Rome est la seule internationale qui tienne, dit Maurras.) Toutefois, étant vouée à l'opposition, l'Action Française présente sur ce dernier plan une originalité. Maurras est partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, car le catholicisme apparaît dans le monde de la Troisième République comme un contre-pouvoir éventuel. Erigé en fonction d'état, il est évidemment paralysé.

Ainsi donc, le catholicisme ou l'Eglise ne sont envisagés que sous leur aspect politique. De plus, des réserves expresses sont manifestées contre le christianisme sous ses manifestations mystiques. En fait, la construction de Maurras, dirigée contre toute influence de ce qu'il appelle le mysticisme juif témoigne d'une certaine ignorance (1), a moins que cela ne corresponde tout simplement à la manière dont toute une partie des fidèles reçoit, pratique, transmet le catholicisme en cette fin de XIXème siècle, ce début du XXème ?

La polarisation politique, pour ou contre l'anticléricalisme, amène aussi à l'Eglise des sympathisants qui sont très consciemment athées.

"Catholique de tradition, clérical militant, depuis que des hommes d'une autre race, des juifs, détruisent systématiquement, avec l'Armée de France, où je suis né, où je mourrai, comme ceux dont je tiens l'existence, ma conception scientifique du monde et de la vie est pourtant demeurée athée. Aucun doute ne plane à cet égard sur ma pensée".

(1) - Quelques temps après être sorti de prison, Maurras aurait découvert à quoi peut bien servir un Carmel. Toutefois, ce texte date du début des années 50, son œuvre et son influence politique appartiennent au passé.

Ce serait donc errer que d'écrire, comme vous le faites, que j'espère quoi que ce soit d'une grâce en laquelle je ne puis croire.

Je suis de ceux qui savent se passer d'espérance : je n'attends rien, je ne désire rien.

La prosternation sur les dalles de nos vieilles églises, le geste ancestral, si doux aux Français de France, du signe de la croix, n'implique point, chez l'ignorant que je suis, l'état d'âme du croyant.

Je n'ai témoigné nulle part que j'estime possible d'être jamais éclairé par cette "grace divine" dont vous parlez. Je suis absolument sûr que le surnaturel n'existe pas plus dans la nature que dans l'histoire. L'adjectif divin n'a point de sens pour un athée".(1)

Léon Bloy, lui n'est évidemment pas un homme de pouvoir. Il ne domine aucune organisation. Son attitude envers l'Eglise, n'est pas dictée par des considérations de politique conjoncturelle. C'est plutôt la réaction d'un converti qui, imbu des traditions du plus lointain passé, n'en regarde pas moins d'un oeil neuf et exigeant tout ce qui se présente à lui. Une exigence à la mesure du désir qui l'a conduit au catholicisme.

"Au fond, mon socialisme frénétique n'était sans doute, pour moi comme pour tant d'autres, qu'une perception très lointaine, très obscure et très inconsciente d'un idéal de société religieuse que ne devait pas réaliser mon futur catholicisme. Le monde chrétien m'a tellement écoeuré que j'en suis arrivé à trembler devant l'effroyable mystère d'une rédemption qui a coûté ce que nous savons et qui, après dix huit siècles, est totalement ignoré des dix neuf vingtièmes de la race humaine et traînée par ce qui reste dans l'ineffable ordure des hypocrisies, des reniements, des lâchetés et des sacrilèges".

(Ce texte, qui figure dans la préface des Propos d'un Entrepreneur de Démolition, est quasiment transcrit d'une lettre à l'Abbé Angers - Bill. du 1er mars 1882, cité par J. Bollery, page 418 et suivante).

(1) Correspondance " Une lettre de Monsieur Jules Saury " A. F. 1^{er} mars 1903, page 461

Cette Eglise, Bloy la voudrait donc comme la communauté des premiers chrétiens. Aussi, pourra-t-on parfois avoir l'impression qu'on étudie ici la société par exemple. Pour Bloy, l'Eglise ne se limite pas aux "personnes sacerdotales", pour reprendre l'expression très éclairante de Maurras. Elle comprend tous les chrétiens. Le clergé, en tant qu'institution, ne constitue pas l'Eglise, ni une église, il constitue un encadrement, qui certes a plus de responsabilité que le commun des fidèles, et qui de ce fait, est plus sévèrement traité que ne le sont les fidèles. L'Evêque est le prochain par excellence, il sera donc soumis par priorité à la correction salutaire que Léon Bloy, fidèle humble mais violent, croit de son devoir de lui administrer. C'est là, tout, si l'on excepte la question de la Salette, affaire obscure, mais dont il retient la condamnation globale du clergé français en général et des évêques de Grenoble en particulier, il faut se rendre compte qu'à travers cet anecdotes tout au long de sa vie, Bloy fait sienne la constatation de Joseph de Maistre :

"Le clergé Saint fait le peuple honnête. Le clergé honnête fait le peuple médiocre. Le clergé médiocre fait le peuple impie".

Or, il est profondément conscient de la médiocrité de l'ensemble des catholiques, clergé compris.

- De l'insigne médiocrité du livre Dénat -

Cette médiocrité, il la dénonce, pour commencer, dans le domaine qui lui est le plus cher. Le clergé français, depuis Bossuet, doit être considéré comme l'organisateur d'une extraordinaire décadence littéraire. Cette stérilisation, dont nous avons déjà parlé, est l'expression et le moyen de propagation du gallicanisme de Bossuet. Elle s'appuie sur l'esthétique classique du siècle de Louis XIV. Bloy, dont on a vu les violentes réactions face à la littérature et à la presse catholique du temps, est encore plus indigné, si possible, par la médiocrité de ce que l'on pourrait appeler la presse spécialisée du catholicisme français ; le domaine du

livre dévôt, celui de la production épiscopale, le domaine, enfin de l'hagiographie.

Bloy trouve tout cela scandaleux par sa médiocrité. Effectivement, les titres qu'il cite augurent mal du contenu. En voici quelques-uns parmi des dizaines : La vie n'est pas la vie, l'Aimable Jésus, plaintes et complaints du Sauveur... Comment le clergé pourrait-il seulement songer à endiguer ce flot de bêtises nous dit Bloy, quand lui-même en est à révéler le génie de Monseigneur Dupanloup. L'évêque d'Orléans incarne absolument tout ce que Bloy déteste. Il est vu comme le prélat intellectuel gallican par excellence. Sans doute son libéralisme n'est-il pas étranger à sa condamnation. Quoi qu'il en soit, Bloy lui sert son éreintement proportionné à l'ampleur de sa réputation.

"Il est vrai qu'elle a ses grands écrivains, l'Eglise gallicane tombée en enfance ! Elle arbore, par exemple au plus haut de sa corniche, un évêque non moindre que le schismatique Dupanloup, dont les écoeurantes grisailles sur l'éducation la font clignoter comme si c'était des torrents de pourpre. Ce porte-mitre qui fut la honte de l'épiscopat le plus médiocre qu'on ait jamais vu, est considéré comme un porte-foudre intellectuel par ceux là même qui méprisent l'étonnante bassesse de son caractère".

A l'autre bout du monde de l'écrit religieux se tient Henri Lasserre. Il semble qu'il y ait comme une tension entre le disciple de Tardif de Moidrey, qui devait, presque toute sa vie littéraire, porter en lui l'étonnant "Celle qui pleure" consacré à l'apparition de la Salette, et le populaire auteur d'un ouvrage sur Lourdes

"C'est un commis voyageur dans la piété, un gaudissant du miracle, qui place, mieux que pas un, ses petites guirlandes virginales en papier d'argent"

(Le Désespéré, p. 181-185).

- Un clergé modèle : trappistes et chartreux -

Le principal reproche fait au clergé, c'est de ressembler à ceux pour qui il devrait être la lumière sur la terre, d'avoir pour idéal le Jansénisme, Fénelon, la casuistique jésuitique ou celle de Bossuet. Que ce soit au temps du Désespéré ou durant la guerre de 14-18, Bloy maintient, tous ces reproches qui peuvent sembler disparates, mais qui s'inscrivent dans une cohérence de fait. Bloy n'accuse pas tout le monde tout le temps. Il manifesta toujours une grande admiration pour les deux ordres qui l'accueillirent quelques temps au début de sa vie religieuse : la Trappe et les Chartreux bien qu'on ne l'y ait pas gardé. L'Ordre des Chartreux est même la seule institution, catholique ou autre, dont il ait fait un éloge absolu. Certes, il a reçu du Révérend père Anselme Marie Bruniaux, général des Chartreux, des sommes d'argent importantes, plusieurs milliers de francs. Mais de la trappe, il n'avait rien reçu, sinon un accueil empreint de compréhension et le conseil d'aller à la Chartreuse. Ce qui a frappé Bloy chez ces ordres, c'est leur rigueur, leur fidélité à une spiritualité ancienne, leur refus des concessions. En ce qui concerne la Chartreuse, par exemple, Bloy note que lorsqu'une de ses maisons manque aux règles établies par le chapitre, ces règles modifiables tous les deux ans et approuvées par les mandants, elle ne subit d'autre peine, après un avertissement préalable, que l'exclusion de l'Ordre. Une exclusion qui ne la prive ni de son statut religieux, ni de ses biens matériels, mais uniquement du droit d'être une Chartreuse. Il nous montre les Chartreux vivant dans une ascèse qui les a conduit à la Joie. Ces hommes font preuve de compréhension envers Bloy - Marchenoir. (L'étude de J. Bollery confirme le caractère autobiographique de ces passages du Désespéré).

Ils ne le condamnent pas pour ses tumultueuses amours. Ils refusent de l'accueillir, de servir ainsi de simple refuge. Au contraire, ils le renvoient dans le monde pour y trouver son chemin et pour y rendre le témoignage et les services auxquels il est propre ; ceux d'une littérature de combat. A l'exception de Pierre Termier à la fin de ses jours, et de la foule d'amis inconnus dont les envois souvent inattendus et presque

toujours modestes sont contés tout au long du Journal, l'ordre des Chartreux est le seul mécène important que Bloy, écrivain à la production abondante, mais dépourvue des caractéristiques qui permettent une commercialisation rentable, ait connu.

Aussi ce que Bloy reproche de ne pas être aux Catholiques, la Chartreuse lui a prouvé qu'il n'est pas impossible de l'être sur la terre. Ce qu'il voudrait que les riches catholiques fissent à son endroit ainsi qu'à celui de beaucoup d'autres, la Chartreuse l'a fait pour lui.

- De la peur des hommes singuliers ou l'Eglise réfermée sur elle-même -

Ce que Bloy reproche au clergé, c'est l'attitude de ce prêtre du Désespéré, qui est fermé aux problèmes de la chair, s'en tient à la mécanique pénitentielle sans générosité, héritée du méfiant jansénisme. Véronique se confesse d'abord à "un jeune prêtre caramélisé dans la blanche confiture des petites puretés inviolables - Véronique échappe à cet individu pour se précipiter chez un vieux prêtre qui supprime "les préalables et décourageantes corvées que le Jansénisme invente pour les mettre en fuite" ; le sacrement de pénitence n'est trop souvent qu'une "tenue de sottises paroles en partie double". Ce qu'il lui reproche, c'est l'attitude de cet évêque pour qui Christophe Colomb ne peut être un Saint, non pas à cause de quelque manque de piété, mais parce qu'il ne ressemble pas à un Saint Benoît Labre ou au curé d'Ars. Bloy estime tenir là l'idéal parfait de la dévotion gallicane ; "in pietate insigne minime singularis". Il y voit "la haine de toute singularité de toute exception, de toute Transcendance". Il cite Massillon, le rival de Bossuet, qui disait :

"Les Saints ont toujours été des hommes singuliers".

Et certes, il paraît difficile de l'être plus que le fameux pèlerin mendiant, devenu acceptable aujourd'hui parce que l'Eglise a porté et qu'il y a cent ans qu'il est mort, amis qui a passé sa vie, ainsi que le curé

d'Ars, a recevoir les leçons et les réprimandes d'une foule d'hommes sages et modérés dont la piété était insigne sans le moindre alliage de singularité." Eglise qui est janséniste, gallicane, bossuetiste, féneloniène, lorsqu'il s'agit de faire régner l'ordre, de chasser ceux qui ne veulent point se plier à ses cadres. C'est toujours la brebis perdue à qui l'on demande de montrer patte blanche, à qui l'on reprochera de n'être pas née pure, on la trouve importune cette brebis.

"Ces gens ont renoncé à tout esprit de conquête - Ils sont entre eux et Dieu les bénit".

- Enseignement religieux -

L'Eglise universelle du Christ devient ainsi un petit club fermé à l'usage des gens convenables, qui subsiste dans et par la discrétion au milieu d'une société athée dont il s'agit d'obtenir ainsi la tolérance. Depuis deux siècles, depuis la fin de la civilisation chrétienne, que Bloy situe au temps de la Réforme, le seul péché mortel est celui de la chair - Bloy, qui ne fait nullement l'apologie de son péché, note qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

"L'Eglise n'était pas bégueule alors et les coeurs purs avaient des yeux purs... Les esprits chastes pouvaient affronter sans péril l'ostentation même des folies charnelles qu'une foi protonde faisait abhorrer comme des manifestations du pouvoir du diable".

Cet état de chose est dû à la nature de l'enseignement religieux. Il est un catalogue de formules, un enseignement formaliste, non une initiation à la relation d'amour avec Dieu.

"Son incrédule père n'avait pas cru devoir s'opposer à ce semblant d'instruction religieuse que des simulacres de prêtres, empaillés

de formules, tordent comme du linge sale sur de jeunes fronts inintéressés..."

Caïn Marchenoir avait reçu :

"Cette vague empreinte littérale du symbolisme chrétien que de sacrilèges entrepreneurs jugent suffisante pour être admis au bachot de l'Eucharistie".

- L'Eglise sans les pauvres -

Pour Bloy, le catholicisme, on l'a vu, est amour. Là est tout le drame d'un clergé moderne auquel on ne peut généralement accéder, dans les grandes paroisses de Paris (que Bloy fréquente en famille à la fin de sa vie) qu'après avoir franchi le barrage de la chaisière, du bedeau.

Un petit récit de l'exégèse des Lieux Communs, J'ai la loi pour moi, raconte l'histoire d'une famille d'ouvriers chrétiens, qui, à la suite d'un accident du travail, se trouve jetée à la rue par le propriétaire. Découvrant que ce propriétaire

"était un étranger du nom de Pecci et qu'il occupait la chaire de Rome, le jeune garçon fut rencontré quatre ans plus tard devenu juge de son siècle et maquereau de ses deux soeurs".

Cette histoire, pense Bloy, est une parabole fort exacte de l'attitude de l'Eglise de France, qui n'accorde pas de place au pauvre lorsqu'il tombe complètement dans la misère. Il n'y a pas de maison de rapport parisienne qui appartienne à Léon XIII, mais

"je pourrai nommer toutes les églises paroissiales de France qu'un Innocent III ou un Grégoire IX, auraient depuis longtemps, frappé

du grand interdit pour ce seul fait monstrueux et qui compromet horriblement le Vicaire du Dieu des pauvres, que les va-nu-pieds en sont expulsés invariablement avec ignominie"

(Tome VIII, page 36).

Il semble à Bloy que l'Eglise s'inscrit tout naturellement au sein des mécanismes sociaux de son temps, sans rien faire pour les modifier. Léon XIII, est bien évidemment aux yeux de Bloy l'homme du ralliement, par le vicaire du Christ, du pouvoir exclusif de la bourgeoisie moderne à l'intérieur et à l'extérieur de l'Eglise. Certes, Bloy ne se livre pas formellement à de telles analyses. Ce n'est pas sa manière. Il se contente de constater l'état de fait. Les bourgeois chrétiens ne se conduisent pas, à l'intérieur de leur église, comme s'ils pensaient différemment des bourgeois déchristianisés.

Il ne nous appartient pas de juger de la valeur du témoignage de Léon Bloy quant à la vie et à la spiritualité des paroisses catholiques de la France d'avant la guerre de 14-18. Notre affaire est simplement de constater le parallélisme étrange de cette vision des choses avec celles de Charles Maurras. Rappelons-le, Maurras, représentant de la moyenne et petite bourgeoisie insatisfaite de la République, s'efforce de rallier tous les mécontents à un système où l'Eglise catholique joue un rôle de police sociale du spirituel. Bloy, lui, déplore le règne exclusif dans l'Eglise des milieux dont Maurras, toute sa vie, a rêvé l'alliance, partiellement réalisée à l'échelle de l'Action Française : gens du monde, petits et moyens bourgeois, bons pauvres bien encadrés. Bloy proteste contre l'éviction du Surnaturel, de l'Absolu, que représente, rappelons-le, l'éviction du pauvre. Maurras n'imagine pas que le Catholicisme puisse être autre chose.

Lire: qui lui opposait comme l'acceptation par le vicaire du Christ...

PROTESTANTISME

De leur conception de l'Eglise découlent les attitudes respectives de Maurras et de Bloy face au protestantisme. A première vue, comme presque toujours, nous constatons entre eux comme un air de famille? Le protestantisme est allemand et il est mauvais. Voilà sur quoi l'on est d'accord. Seulement, la description du protestantisme vu par Maurras est quasiment sur le plan spirituel celle de l'Eglise idéale selon Léon Bloy ; la vision de cauchemar que Léon Bloy a du Protestantisme offre des analogies avec ce que Maurras attend de l'Eglise. C'est que pour Bloy, le protestantisme est la voie d'infiltration de l'Esprit Moderne dans le christianisme.

Maurras estime que le protestantisme est la réintroduction par les Allemands, dans l'Europe policée du Catholicisme latin, du Dieu juif, le même Dieu que celui de l'anarchique christianisme originel, le Dieu qui a détruit l'Empire Romain. La réforme est comme le dit Comte "une sédition de l'individu contre l'espèce. Il faut entendre par là le triomphe de la conscience individuelle. Les réformateurs sont responsables de cet état de choses qui est un recul de la civilisation au profit d'un "biblisme sans frein".

- L'Esprit de Schisme -

Bloy, au contraire, voit dans le protestantisme un affaiblissement de la foi chrétienne, de la croyance au surnaturel au profit des conceptions contemporaines de l'Histoire. A propos de Christophe Colomb, Bloy note que :

"Les histor^{iens} protestants et les savantasses philosophiques qui en ont parlé ont soigneusement écarté de ce récit tout le divin qui l'encombre et qui, à leurs yeux, en déshonore la moderne et humaine beauté".

Le protestantisme n'est pas un retour aux sources du christianisme (Une Réforme pour reprendre le terme dont il use lui-même pour se désigner, un retour au "Dieu juif" comme dit Maurras). C'en est au contraire la dissolution par l'esprit du mal. Bloy reprend les vieilles idées des docteurs espagnols du XVIème siècle, selon lesquels l'Amérique aurait été donnée à la Chrétienté comme refuge face à la Réforme. Il les attribue à Christophe Colomb :

"Comme s'il présentait déjà ce Martin Luther, alors à peine âgé de six ans, qui devait un jour détacher de l'unité romaine la plus grande partie de l'Europe..."

Car c'est là que l'on découvre la nature profonde du protestantisme : l'Esprit de Schisme, qui coïncide avec l'émergence de la bourgeoisie moderne, et de son christianisme de discrétion et de "dévotion traitable" pour citer une formule que Bloy, tout au long de sa vie, à résoluément reproché à Molière. Le protestantisme n'est qu'une des manifestations de cet Esprit, qui donne aussi la Gallicanisme, le Jansénisme en France.

"Jusqu'à l'avènement des deux cliques le Luther de Jansénius, cela avait été une tradition parmi les chrétiens de dire la vérité par dessus les toits".

Bloy fait même l'apologie de la Saint Barthélimy, réplique aux massacres protestants et qui fut :

"Un acte de légitime défense... répréhensible en ce seul point qu'il fut déplorablement raté".

Cela tient surtout, d'ailleurs à la place que la condamnation de ce massacre tient dans la sensibilité bourgeoise. Ces deux thèmes, le massacre salubre manqué et l'attendrissement qu'il suscite chez le bourgeois reviennent souvent chez Bloy, durant son séjour au Danemark, par exemple, où il a la tristesse de démentir les rumeurs qui courent là-bas. Non, le Saint-Barthélimy n'a pas coûté la vie à 300.000 protestants, mais hélas, seulement à 30.000... Bloy voit, d'ailleurs, dans l'échec de la répression catholique, la preuve que le double esprit de la Renaissance et de la Réforme avait déjà pénétré les esprits. Alors que pour Maurras, l'Esprit Gréco-Latin de la Renaissance est opposé à l'Esprit juif de la Réforme, comme l'ordre l'est du chaos :

"La prompte réaction de nos humanistes, Ronsard et les siens, fait déjà briller sur ce point des indications lumineuses : Calvin avait du fuir, Henri IV se convertir et la Réforme refluer des pays latins. (p. 33, Romantisme et Révolution).

Pour Bloy, au contraire :

"La société catholique, en ce temps-là, commençait déjà à tomber en déliquescence. C'était le commencement du cloaque actuel... le bras charnel branlait fortement dans le manche doctrinal".

Bloy s'attaque donc à tous ceux qui, à l'intérieur de l'Eglise, lui semblent céder à cette influence pernicieuse, que ce soit le Chanoine Saguinetti, de Gênes, qui ose préférer l'historien protestant Washington à la conception providentielle de l'histoire, chère à notre auteur, le révérend père Didon, qui fait l'apologie des Universités allemandes et tous les prêtres, évêques, religieux, etc... qui lui semblent par leur attitude négliger la vie mystique, le contact avec l'esprit dont le protestantisme est naturellement éloigné. La part des protestants dans l'histoire de France peut sembler réduite, mais Bloy ne tient la Réforme que pour la partie la plus nette d'un mouvement plus vaste de déchristianisation. Mouvement qui a d'ailleurs

des origines diaboliques, et qui est le glissement même de toute l'histoire contemporaine. N'ayant pu opérer par le triomphe des Réformés français, l'Esprit du Mal ne s'est pas découragé pour autant. La Crise religieuse de la révolution, par exemple a la même origine.

"La célèbre terreur... ne fut autre chose... que le délire obstiné, de cette vieille menace d'hérésie dont le candide Moyen-Age était mort d'effroi".

Signalons que pour Bloy, le délire, la folie, sont en général mis au compte d'un phénomène de possession. Rien n'est plus éloigné du protestantisme que la religion de Bloy, centrée sur la communion des Saints, (prier pour les morts, s'offrir en hostie pour convertir les vivants, vénérer le Saint de la paroisse, etc...) et sur le culte de la Vierge. Sur le méditation quotidienne du Missel Romain, aussi, qui, autant que la Bible (dont il est d'ailleurs tout imprégné) est une des grandes sources d'inspiration de son oeuvre.

ALLEMAGNE, ANGLETERRE, FRANCE

Notons à ce propos, qu'on trouve chez Bloy une méfiance envers l'Allemagne et l'Angleterre qui se retrouvent dans le milieu d'Action Française. Il y a là, bien sûr, la réaction d'un Français face à l'ascension des deux puissances qui ont, au début puis à la fin du XIXème siècle, marqué leur supériorité envers la France. Ces deux puissances, toutefois, sont détestées pour des motifs inverses de ceux qui seront adoptés par l'Action Française. Il y a là un doublet de la condamnation du Protestantisme. Il s'agit d'une autre face du même problème. Elles sont en effet les vecteurs de cet esprit moderne, (dont le Maurrasisme est finalement un rejeton accompli), dans sa lutte contre le vieil esprit chrétien ouvert au Surnaturel, tel que Bloy le défend.

- Parenté des deux Nations protestantes -

L'Allemagne se caractérise par la lourdeur et la grossièreté, par "l'impossibilité absolue" d'éprouver de la sympathie pour une autre nation.

"Toutes choses enfin qui sont dans un peuple comme dans un individu les signes évidents d'une congénitale infériorité".

On comprend qu'il en est de même pour les hommes et les nations, dans cette conception à la fois romantique et chrétienne : pas d'amour, pas de grandeur, de point de contact avec l'absolu, ~~X~~une nation, tout comme un individu, doit être inspirée. Le monde moderne, antinaturel,

présente évidemment une distribution inversée des rôles. L'Allemagne propage la pensée moderne, elle y est donc au premier rang ;

"... Nul peuple n'a autant d'écoles et d'universités que l'Allemagne. Donc, elle est malgré tout, le premier peuple du monde".

Le cas de l'Angleterre témoigne de l'extension mondiale de l'esprit moderne et aussi de la fermeture du monde, désormais entièrement conquis, partagé :

"Le Globe entier est devenu raisonnable, et on est assuré de rencontrer un excrément anglais à toutes les intersections de l'infini".

"Ignoble et rénégate... Vendeuse de chair humaine... Maquignone des trahisons politiques, maquerelle aquatique de tous les traités qu'elle viole ou qu'elle élude à sa convenance..."

Ce qui frappe à première vue dans ces injures, c'est le degré de haine qu'elles montrent et qu'il faut peut-être rapprocher du culte napoléonien qui marqua l'enfance de Bloy. Certes la Haine de l'Angleterre a marqué profondément l'Action Française, mouvement contemporain de Fachoda. Cependant on peut remarquer, aussi que ces insultes dénoncent l'attitude d'égoïsme sacré de l'Angleterre dans le domaine de la politique étrangère. Maurras, qui prêche la méfiance envers les deux puissances dont il est question ici, les propose aussi comme modèle à la France. Fermeté intérieure à l'allemande et égoïsme extérieur à l'anglaise définissaient assez bien son programme.

L'Angleterre et l'Allemagne offrent donc, malgré leur spécificité propre, des traits communs et Maurras, comme Bloy y sont sensibles. Chez Bloy, ce sentiment va jusqu'à écrire un livre dont le titre est évocateur de cette parenté spirituelle entre les deux nations protestantes qui ont dépassé la puissance française au XIXème siècle :
Jeanne d'Arc et l'Allemagne.

- Dieu a besoin de la France -

Face à ces peuples qui témoignent de l'emprise de l'Esprit du mal, se dresse en effet, l'histoire du peuple élu, le peuple français. Il y a là aussi bien le thème "France fille aînée de l'Eglise" que le souvenir de l'histoire de France de Michelet. Ce qui est exclu, c'est la conception maurrassienne de la France héritière de cette claire civilisation latine, et grecque que Maurras exalte en toute occasion. Bloy, lui qui trouve le Félibre médiocre, ne s'intéresse au Latin que dans la mesure où il est le latin mystique, le reste de cette langue oubliée d'avant la confusion née de la Tour de Babel. Langage fondamental qui coïncide avec le Connaissance Absolue. La langue du paradis terrestre en somme. Le Latin mystique des Pères, de la Vulgate, de la Chrétienté Médiévale, échos affaibli, est cependant la langue par excellence de Dieu, et Saint Jérôme, le Notaire de l'Esprit Saint. Aucune référence à la gymnastique salutaire des déclinaisons, à la belle poésie latine, chez Léon Bloy. Le Latin est la langue de la Messe Quotidienne. C'est une langue vivante. Bloy n'égrenait point son chapelet. Il était capable de suivre le texte, de participer ainsi du Divin Mystère. Quant au Français, rappelons tout simplement que Bloy n'a jamais admis qu'un latinisme pourrait être une faute dans notre langue. Quant au Grec, pas un mot. La France n'est pas la détentrice de ce laïque esprit pur, (qui, pense Maurras, en fait la gardienne de l'Ordre contre la Barbarie.)

La conception de Bloy est fort simple, c'est celle de Joseph de Maistre "la Vérité a besoin de la France". Oui mais pour quoi faire ? Ce thème, déjà présent tout au long du Révélateur du Globe, (d'où nous avons extrait cette citation, page 162), donne lieu à un ouvrage spécial, Jeanne d'Arc et l'Allemagne. La France est le véritable royaume terrestre de Jésus Christ, même s'il a renoncé à l'occuper depuis les derniers Valois. Aucun peuple n'a été plus aimé par Dieu, sauf naturellement le peuple juif. Cependant, le peuple français est aussi celui du Reniement par excellence. La symbolique traditionnelle qui lui

donne pour emblème un coq renvoie au cantus gallorum de l'Évangile. La nuit durant laquelle naquit Jeanne d'Arc, les coqs chantèrent avec une persistance inaccoutumée. L'histoire de Jeanne d'Arc est un raccourci de celle de la France, comme sans doute l'histoire de la France est symbolique de celle de toute chrétienté.

"Cette jeune fille de dix-neuf ans sauve la France, la nation élue, le peuple de Jésus Christ. Elle sauve la France à elle toute seule, on peut le dire. Aussitôt après, elle est reniée, condamnée, suppliciée horriblement par les chefs spirituels et tremblants de peur de cette nation délivrée. (Page 136, tome IX).

Bloy donne un sens religieux au tracé des frontières nationales, délaissant en quelque sorte le thème fameux des frontières naturelles qui serait de programme et de justification aux guerres et aux agressions de la Révolution. La France est un ensemble géographique complet, dont la raison fait partie des secrets de Dieu. Secrets que Bloy ne prétend pas pénétrer mais devant lesquels il s'incline. Il est normal que les protestants aient entrepris de la mutiler. Mais ce faisant ils ont très exactement commis un sacrilège.

Bloy signale l'entretien entre Saint Benoît Labre et le futur curé d'Ars, le premier laissant sur le second "une bénédiction merveilleuse" (page 166). Il songe à quelque chose de semblable entre Jeanne et le futur Louis XI, dont le règne donna à notre pays des frontières qui, pour n'être pas définitives, rompent d'une façon décisive avec la structure médiévale d'un royaume où de puissants Juifs le disputent au domaine royal. Pour la première fois, la France prend une allure territoriale résolument contemporaine

Louis XI n'est certes pas devenu un Saint, mais il n'est peut-être pas non plus le monstre de la légende que les historiens modernes ont accrédités, incapables qu'ils sont de comprendre l'impact que pouvait avoir sur l'opinion médiévale

"La monarchie de droit divin et la force mystérieuse de ce préjugé sublime".

Bloy évoque l'histoire du Royaume de France à la lumière des chants qui rythment les journées monastiques. Louis XI, c'est le temps du Miserere, après la fin des matines médiévales, qui vont de Clovis à Jeanne d'Arc. La fin de l'histoire de France, et de celle du monde s'approche.

"On en est maintenant aux petites heures en attendant les Vêpres qui seront ce que Dieu voudra... Le Grand Soir, peut-être"
(Page 161, tome IX).

Cette conception mystique du patriotisme n'a rien à voir avec l'attitude officielle d'Union Sacrée, durant la guerre de 14-18, où l'Action Française joua un grand rôle. Bloy ne croit pas que les Anticléricaux puissent venir à récipiscence. Il est scandalisé de la participation des prêtres à l'égorgement. Cette initiative de l'Eglise de France lui apparaît comme une nouvelle démission. Les mains des fidèles peuvent et doivent aller égorger l'envahisseur luthérien, mais celles des pasteurs devraient rester pures de sang humain. Il attend après la guerre, une vague d'anticléricalisme plus importante encore, comme prélude au "Grand Soir".

Un patriotisme mystique, donc, et par là extrêmement violent sur le plan du sentiment, mais limité quant à ses objectifs terrestres ; un patriotisme où le destin du pays s'inscrit dans une histoire plus vaste. Une histoire qui est celle de la chrétienté, c'est-à-dire, d'une certaine façon, de toute l'humanité dans ses rapports avec Dieu. Il n'y a pas chez Bloy de frénésie de la réussite matérielle du Destin national. Il souffre d'un échec qui lui apparaît voulu par Dieu et l'accepte en l'intégrant dans sa piété douloureuse sans pour cela cesser de se révolter contre les agents de cet effondrement ; car, rappelons le, Dieu veut, et utilise, ce que la liberté humaine a voulu en bien et en mal. C'est-à-dire qu'il intègre le péché dans le mécanisme mystérieux de la rédemption.

J U I F

- Antisémitisme -

Parmi les différences que l'on peut relever entre le Patriotisme bloisien et le nationalisme d'Action Française, la place du peuple français, immédiatement après le peuple juif, en brillant second, n'est pas la moindre. Point n'est besoin d'insister sur les fondements théoriques de l'Antisémitisme Maurrassien, sur ses limites surtout comparé aux phantasmes raciaux du national socialisme. Toutefois, cet univers théorique donne une bien mauvaise idée de ce que fut le facteur antisémite au sein de l'Action Française. La lecture de quelques numéros de l'Action Française en donne une idée beaucoup plus nette. C'est ainsi qu'en 1943, les trafiquants du marché noir ont toujours des noms évocateurs. Surtout, l'antisémitisme est un des thèmes les plus populaires, les plus fédérateurs de la droite d'après l'Affaire Dreyfus. Il semble bien qu'il y ait là un trait particulier de la sensibilité nationale, aussi bien d'ailleurs dans les milieux de gauche (1) qu'au sein de la droite. Présent d'une façon diffuse dans la société française avant "l'affaire", l'antisémitisme a fini par cristalliser à droite, et par voie de conséquence fut exclu du catalogue des thèmes de la gauche. Bloy d'une certaine façon, ne fait pas exception à la règle. L'antisémitisme le plus violent s'exprime dans de nombreux articles consacrés aux milieux de la presse, notamment dans le recueil de pamphlets qu'est le Pal, où Arthur Meyer et Catulle Mendès, notamment sont pris à parti.

(1) - Rappelons qu'Alphonse Daudet, proche des milieux dirigeants de la Troisième République et qui prétendit au Roman social à la fin de sa vie ("Jack", etc...) affichait un antisémitisme farouche. Il n'y avait point là d'incompatibilité aux yeux de l'opinion.

- Horreur du Juif et sémittisme spirituel -

Notons toutefois que, dès le Révélateur du Globe, Bloy manifeste une sensibilité au phénomène juif, dans ce qu'il a de religieux. Occupé à décrypter la vie de Christophe Colomb, il note qu'elle semble placée sous le signe de l'ancien testament plus que sous celui du nouveau. Il note, relève tout ce qu'il y a de juif dans le Christianisme.

"Moïse et Abraham, par exemple, (si près de nous par toutes les habitudes de notre éducation et de notre pensée qu'ils semblent adhérer à notre chair et à notre sang".

Il démasque les conceptions de Drumond et de l'antisémitisme de la libre parole, qui lui semble ne reposer que sur des motifs bas de jalousie économique. C'est d'ailleurs à propos d'une affiche où l'on voyait Drumond vêtu en chevalier du Saint Sépulcre foulant aux pieds Moïse que Bloy se fâche :

"Le Catholicisme de ce trafiquant des lettres est à faire vomir, certes, je déteste les Juifs autant qu'il est possible, mais pour des raisons plus hautes que leurs ignobles écus. Le fait de la richesse publique entre leurs mains est à mes yeux un profond mystère". (Page 170, tome II).

Ce mystère, Bloy essaie de la percer dans le Sang du Pauvre. L'Argent est un analogue du sang du Christ (qui est le pauvre par excellence). L'Argent qui appartient de droit au pauvre, bénéficiaire normal de la rédemption, est retenu par le riche qui, se faisant, se damne. C'est là le mobile de la mendicité agressive affichée par Léon Bloy, tout au long du Journal. En rétablissant le circuit normal de l'argent, il fait du riche son débiteur spirituel, pourvu que celui-ci sache donner avec amour, car alors, il est passé du domaine de l'aumône à celui de la Charité, qui est un des noms de l'Esprit Saint. Ce système repose sur l'expérience vécue de ce que l'argent représente très exactement la substance du pauvre. Sans lui, il meurt : Expérience que Bloy

a effectivement connu avec plusieurs de ses enfants. Là comme dans l'Eglise au sens plus précis du terme, où le clergé retient l'Eucharistie et en prive les pauvres comme les riches retiennent l'argent, c'est le règne de l'exclusion du Pauvre. Le rôle des Juifs apparaît alors, tout normalement, comme la continuation de celui qu'ils tinrent durant la passion. Ils continuent de crucifier le Christ, au nom de toute l'humanité.

En somme, chez Bloy, l'horreur du Juif repose sur une sorte de terreur sacrée, qui ne semble avoir disparu qu'avec ses contacts avec Raissa Maritain. Déjà devenu philosémite, il conseillait encore à un correspondant déviter d'épouser une Juive, le peuple juif ayant été mis à part pour un sort mystérieux mais redoutable.

- Philosémisme -

Le philosémisme de Bloy repose sur le texte de Saint Jean : "Salus ex Judaeis est, "Le salut vient des Juifs. De plus, Bloy s'aperçoit que le Christ, Marie, les douze apôtres, Saint Paul et bien d'autres sont des Juifs. Toutes choses qui ne semblent pas avoir spécialement frappé le fidèle du temps en général fort tranquillement antisémite. l'élection du peuple juif s'est principalement manifestée par l'Incarnation du Verbe. L'histoire du peuple juif, rejeté par Dieu, puis converti à la fin des temps, est symbolique de celle de Dieu lui-même dans ses relations avec l'humanité. Dieu est actuellement rejeté des hommes, mais son triomphe ne fait aucun doute.

Le peuple juif devient alors une figure double ; figure de l'humanité qui rejette la rédemption, certes, mais aussi, du fait même de l'antisémisme, et de sa marginalité économique et raciale (Bloy admet alors l'existence d'une grande majorité de Juifs misérables, et ne s'en tient plus aux clichés "rotschildiens",) image par excellence du Christ. Le peuple juif est le plus humilié, le plus coupable peut-être aussi : il est celui auquel Dieu, qui ne peut manquer à sa parole, a

donné sa promesse pour toujours. Bloy ne croit pas, comme le Bossuet de l'Histoire Universelle, que Dieu ait rejeté l'arbre stérile et greffé le rejeton chrétien sur ses racines. Il ne croit pas que le peuple juif subsiste seulement comme un témoin historique de la rédemption. Pour lui, les Juifs avaient inexprimablement raison en refusant de reconnaître le Messie durant sa première venue. Ils ne pouvaient le faire que lorsque sa présence coïnciderait avec le règne de l'Esprit Saint. Le Messie des Juifs, c'est le Christ de l'Apocalypse et du Jugement Dernier. Bloy ne croit pas, alors, que la place d'un antisémitisme sera particulièrement enviable. Toutes ces choses sont suggérées dans le plus étrange des livres de Bloy, le fameux Salut par les Juifs, qui devait jouer un grand rôle dans la conversion des Maritains et qu'eux du moins semblent avoir compris.

A Hambourg, l'apparition de trois marchands juifs révèle la forme que prend la présence de Dieu dans le monde contemporain :

"... Les youtres subalternes qui me coudoyaient en fourmillant comme des moucherons d'abattoir s'interrompirent d'exister.
.....
Qu'on se représente, s'il est possible, les trois patriarches sacrés. Abraham, Isau et Jacob, dont les noms, obnubilés d'un impénétrable mystère, forment le Delta, le Triangle équilatéral où sommeille, dans les rideaux de la foudre l'inaccessible Tétragramme !
.....
... ayant pris sur eux, (Dieu sait en vue de quels irrévélables rémérés, la destitution parfaite, l'ordure sans nom, la turpitude infinie, l'intarissable trésor des excréations du monde, les huées de toute la terre, la vilipendaison de tous les abîmes..."

Par contre ce livre devait laisser perplexe le grand rabbin Zadoc Kahn, à qui Bloy avait cru devoir l'adresser. Celui-ci répondit toutefois en disant qu'à son avis "il y avait du bon dans toutes les religions". Bloy n'apprécia pas on s'en doute, une attitude si conciliante. En revanche, on conta à Bloy que trois pauvres marchands juifs, parents séparés par le lieu de leur commerce, en faisait la lecture, en trois

points éloignés de l'Europe. Ils avaient recopié le livre, et l'avaient divisé en sept parties. Chaque jour de la semaine ils lisaient le même passage à la même heure, abolissant ainsi leur Dispersion.

- Justice -

La situation des Juifs, pour Bloy, est provisoire. Elle permet de distinguer soigneusement la justice des hommes de la justice divine. Déjà, dans un article du Pal, "Les Cabotins sanglants", il dénonçait la justice des hommes comme négatrice des principes chrétiens. Les Cabotins sanglants, sont Monsieur et Madame Hugues, qui tuent quiconque insulte la vertu de Madame (Monsieur emploie le duel, ce qui finit par des non-lieux, Madame vient de révolvérer le directeur du Figaro). Madame Hugues est acquittée, le Figaro, sous la plume d'Albert Wolf, en appelle à l'éternelle justice, mais admet :

"Qu'il ne n'était pas possible d'envoyer cette honnête femme, égarée jusqu'à la sauvegerie, tenir compagnie à Gabrielle Fenayrou" (1).

Bloy réplique sur deux plans. Premièrement, les criminelles ordinaires lui semblent plus intéressantes que cette Junon homicide, secondement, il pense qu'à ce que certains pourraient aujourd'hui qualifier de justice de classe, se superpose une justice politique : "comme femme de député populaire", Madame Clovis Hugues, qui avait, dit-il, emballé son petit nécessaire de prison avant d'aller tirer sans préméditation, ne risquait rien de la cour d'assise.

(1) - Une criminelle qui n'était pas femme de député.

- Dreyfus -

Ce monde, qui condamne les pauvres (la pauvreté étant le seul crime rappelons-le) pour absoudre les "honnêtes femmes" (l'honnête femme, "la femelle du bourgeois, ce réprouvé absolu"), est aussi celui qui a condamné le capitaine Dreyfus, puis qui le réhabilite. Bloy se tient à l'écart de cette affaire. La condamnation de Dreyfus lui semble au bout d'un certain temps inique. Seulement, c'est là le train ordinaire du monde. Bloy rédige alors un pamphlet qui est dirigé contre Zola "Je m'accuse", car il a toujours pensé que, dans "l'affaire", les motifs de Zola n'étaient pas purs. Il se désespère au passage de l'effet terrible, sur bien des âmes que l'attitude du clergé aura eu, notamment celle des Assomptionnistes et de leur journal la Croix où on se loue à un débordement d'injures, antisémites immédiatement sous l'image du Christ crucifié, "il est indigné par :

"... le spectacle sans nom d'un groupe de prêtres acharnés sur un pauvre homme dont ils savaient l'injuste condamnation, et chaque matin, (la bouche pleine du Sang du Christ) léchant les bottes crottées de sang de ses tourmenteurs".

Ce qui est grave surtout, c'est que de nombreux chrétiens sont détournés du prêtre.

"Ce brave garçon vient de m'écrire une lettre de démençe pour déclarer qu'après l'inconcevable turpitude offerte par ces religieux qui espèrent ainsi se faire bien voir d'un gouvernement athée, il ne sentait plus aucun besoin de la médiation d'aucun prêtre entre Dieu et lui".

Combien d'autres que je ne connais pas ! Rien à faire, évidemment..."

Au texte de Je m'accuse, (page) répond un texte du journal (tome XI, page 302) :

"Sans le pouvoir de consacrer, de lier et de délier, le christianisme s'évanouit pour faire place, dans les étables de Luther et de Calvin, à un rationalisme abject, certainement inférieur à l'athéisme".

Car Bloy professe que : "le christianisme est tout entier dans le sacerdoce". En fait, il tient l'affaire Dreyfus pour le grand crible des âmes :

"On a su le nombre infini des imbéciles, des lâches, des esclaves des prostitués, des bourreaux, et que ce nombre est également réparti des deux côtés."

Bloy pense que le malheureux Dreyfus n'est qu'un prétexte à laver le linge sale de la vie politique française.

.....
Le captif de l'île du Diable rendu à sa famille et buvant du lait n'intéresse plus personne. Nul ne parle plus de lui : la machine de guerre a cessé de fonctionner, l'ustensile est au rancart mais chaque troupe de maudits a gardé sa position de combat, sa ligne de bataille".

Ainsi, dans l'Affaire Dreyfus, Bloy ^{voit} surtout, après le Boulangisme après le scandale de Panama, une nouvelle étape de la dégradation nationale, qui est d'abord une dégradation religieuse et artistique : un monde où l'abominable Zola, pronographique épicier des lettres, incarne l'honneur de la France.

- Armée -

C'est aussi une étape importante, à ses yeux, de la dégradation de l'armée, l'armée qui est pour ce révolté ;

"Le type accompli de toute hiérarchie terrestre".

Bloy fait, dans l'Epée dans la Boue (pages 116-118, tome II), l'apologie des valeurs : discipline, unité du drapeau, respect des chefs, sur lesquelles reposent l'armée, et que l'on laisse insulté dans la presse de la IIème République. Il déclare aimer avec passion l'armée française :

"... comme l'une des plus grandes écoles de sacrifice qui se soit vue sur cette planète où la guerre est d'institution divine".

Cette armée, chassée de l'Eglise par les décrets officiels souffre de ses officiers soient présentés au public sous les traits du colonel Ramollot. Bloy craint la naissance d'un mythe aussi solide que celui de Tartufe. Le coup terrible de l'Affaire Dreyfus, qui discrédite les chefs, n'est pas ce qui ramènera l'esprit public aux temps héroïques de la Révolution et de l'Empire, où l'armée française, instrument mystérieux de Dieu, était née d'une génération qui s'allaita l'infini pendant vingt ans et qui devint la prodigieuse armée de Napoléon.

On constate donc la même vision des choses qu'à l'Action Française. C'est la même inquiétude qui devait rassembler, précisément après l'Affaire Dreyfus, les premiers militants de ce mouvement, devant la dégradation morale de l'appareil militaire de la France. Seulement Bloy, plus qu'un instrument défensif nécessaire, certes, voit dans l'Armée Française l'institution privilégiée où l'on peut vivre une aventure de l'Ame, un réservoir d'énergie spirituelle, au sens le plus religieux du terme, pour tout le pays. De cela dépend d'ailleurs, sans doute à ses yeux, son efficacité militaire. Cette attitude ne nous étonnera pas chez celui qu'Albert Beguin disait un Mystique de la douleur. Elle n'est d'ailleurs pas un cas isolé. Il suffit de rappeler l'itinéraire d'Ernest psichari la même époque, mais chez Bloy, l'horreur qui est liée à l'exercice de la fonction militaire est le moyen privilégié de toucher le fond du péché, du malheur humain, là où se trouve le Christ.

Bloy, ancien combattant de 1870, n'a aucune illusion sur la guerre, même s'il se conserve toujours un enthousiasme romantique pour l'armée napoléonienne. Ses contes militaires rappelons-le, s'appellent Sueur de Sang, et il s'agit de la sueur de sang du Christ au Jardin des Oliviers.

LA FRANC-MACONNERIE

- Une inversion des Valeurs -

Face aux puissances dégradées, qui incarnent les restes, la survivance de la civilisation chrétienne, se dressent les contre-puissances d'une anti-église. Bloy partage l'idée que seule la civilisation chrétienne, qui pour lui est la civilisation catholique, est ^{seule} féconde. Face à elle se dresse l'anti-civilisation moderne. Il y a là non pas une perception à la Barrès, à la Maurras de la lutte entre civilisés et barbares, mais la vision d'une inversion des valeurs. Dans le domaine de la Parole, nous avons vu que la librairie et la presse moderne sont le domaine du commerce et de la prostitution. De même, face à l'Eglise se dresse la Franc-Maçonnerie.

La Franc-Maçonnerie est évoquée au long du Désespéré. Ce roman rassemble d'une manière quasi-exhaustive tous les traits et les thèmes de la pensée bloyenne, ce qui explique peut-être que l'élégance de la forme ait succombé sous un tel poids. Bloy, qui effectue là ses débuts autonomes en matière littéraire (L'oeuvre antérieure coïncide avec des tentatives monacales, est constituée d'exercices comme la Méduse Astruc, des textes journalistiques ou des paraphrases inspirées d'autrui comme le Révéléateur du Globe) à déjà une pensée constituée. C'est pourquoi d'ailleurs il ne peut plus évacuer la pression qui le pousse à écrire. Avec cet ouvrage, la période où l'attrait d'une vie dans la clôture le disputait à la pulsion littéraire est définitivement close.

- Un affrontement spirituel, un combat surnaturel -

La Franc-Maçonnerie est certes un des moyens par lequel l'esprit moderne (qui est une émanation des puissances d'en bas, on l'aura compris), pénètre la société française. Toutefois, Bloy croit plus à une influence diffuse, qu'il explique par le surnaturel, qu'à la thèse du complot soigneusement organisé, par les représentants de ce que Maurras présente comme un rationalisme dévoyé, la vraie raison étant maurrassienne. Il y a certes complot, mais, comme il est dit dans le Révélateur du Globe :

"Les êtres sans visage qui dirigent du fond de leurs ténèbres cette redoutable puissance, savent aussi bien que tous les papes et beaucoup mieux que la plupart des fidèles l'importance énorme de ce projet de béatification".

Il s'agit en effet de donner aux fidèles américains un intercesseur spirituel de première grandeur et par là même d'affirmer une prise de possession des Amériques par l'Eglise (nous rappelons que le thème de l'Amérique donné à la chrétienté comme refuge contre les renégats d'une Europe déchristianisée était d'ailleurs courant, dans la théologie espagnole à l'époque de l'exploration du nouveau monde) (1).

- Une Anti Eglise caricaturale -

Cette contre-église ordonne la rédaction d'une "contre-histoire de Christophe Colomb". Elle est répandue par cette "congrégation de la propagande révolutionnaire" qu'est la Franc-Maçonnerie. La Franc-Maçonnerie existe en vertu d'une "simple inversion de la loi d'obéissance". Chose curieuse, elle offre, non seulement la même structure mais encore la même forte proportion de médiocres que l'Eglise.

(1) - Voir page 80

Au-dessous de cinq cent mille francs-maçons responsables, qui savent ce qu'ils veulent, et sont en somme des mystiques d'en bas ; ils encadrent une masse de huit millions de petits bourgeois médiocres, qui payent leurs cotisations et assistent à des banquets sans comprendre l'importance de tout cela, comme ils eussent été à la messe en d'autres temps . Mais

"L'Eglise, par le simple fait d'une législation athée, ayant été privée du secours des lois civiles"

ces individus s'en vont trouver une pâture à leur niveau dans les faux mystères de la Franc-Maçonnerie, et le mythe d'Adoniram, ainsi que les cérémonies ridicules et le langage d'un ésotérisme facile qui les accompagne.

Bloy s'intéresse au duc de Veragua, descendant de Christophe Colomb opposé à sa béatification, qui préfère employer l'héritage du grand ancêtre à élever noblement des taureaux, (d'où le titre du pamphlet Christophe Colomb devant les taureaux). Il fait preuve, à ce propos, d'une érudition maçonnique qui a semblé étrange à plusieurs. On l'a attribuée à l'appétit de Bloy pour les vastes lectures, mais la vision que Bloy a de la Franc-Maçonnerie tient à une expérience qui n'est pas seulement livresque. Le héros qui incarne Léon Bloy dans le Désespéré porte un prénom maçonnique, donné par son père sur le conseil du Vénérable de sa loge. Ce prénom est Caïn. C'est-à-dire le prénom de l'Accession du juste pour la tradition judéo-chrétienne, ou celui du véritable juste, opposé au Dieu de ténèbre de la Bible, pour la tradition maçonnique, qui reprend ici semble-t-il, de vieilles traditions gnostiques et manichéennes. La perception bloyenne de la Maçonnerie en tant qu'anti-église provient peut-être de l'enseignement maçonnique lui-même qui oppose la fausse église officielle à la véritable église qu'il aurait pour mission de propager. On sait que dans la tradition maçonnique, le temple de Jérusalem, arche d'alliance avec le vrai Dieu, bâti par le maître maçon Adoniram, est confisquée par Salomon, apôtre du faux dieu. Bloy pense que, sous ce verbiage destiné aux imbéciles

sans esprit critique, se dissimule, chez des maîtres obscurs une véritable conscience de leur activité en faveur du démon, il parle "d'un pressentiment très sûr, envoyé vers eux des lieux d'en bas" qui en fait des inspirés du Diable, et leur donne accès à des secrets que seuls partagent les papes et certains fidèles, inspirés eux d'en haut, (voir plus haut).

- Bloy Ultramontain -

Bloy est en effet d'un ultramontanisme décidé. Parmi les nombreux articles de la foi qu'il s'efforce de vivre Absolument, selon son expression, se trouve le dogme de l'infailibilité du Saint Père, qui le satisfait au moins pour deux raisons. Par sa place chez Joseph de Maistre (1) d'abord dont il est le disciple sur bien des points. De Maistre, ultramontain, partisan de l'infailibilité pontificale, est, sans appartenir au courant d'idée gallican celui qui croit que "Dieu a besoin de la France" (il est d'ailleurs étranger, étant sujet piémontais). Surtout, ce dogme, dont l'idée est ancienne dans l'Eglise, mais la proclamation récente puisqu'elle est l'oeuvre du Concile Vatican I en 1871, coïncide avec la vision bloisienne d'une église mystique, ouverte au message surnaturel de Dieu. Bloy n'a d'ailleurs jamais nié que la vérité pouvait parvenir aux hommes par le chemin de la seule nature, de la raison humaine (2) ; mais il a toujours combattu ce principe lorsqu'il lui a semblé viser à étouffer le chemin surnaturel, celui de la Pentecôte. L'Eglise ouverte au souffle de l'Esprit s'oppose à cette église socio-politique, qu'il ne méprise point par son principe ; l'allusion aux lois civiles, qui eussent contenu facilement le gros du

(1) - Qu'il n'a jamais su Franc-Maçon.

(2) - Il reproche à Veillot d'avoir eu sur ce problème une position pratique opposée à ses affirmations théologiques.

troupeau maçonnique, en fait foi. Force lui a été de constater, cependant, qu'elle coïncidait avec un esprit de fermeture aux pauvres et à l'Esprit, nous l'avons vu (page). Aussi, quoi de plus naturel pour Bloy, que d'approuver la dénonciation du Péril maçonnique par l'inspiré Léon XIII (Léon XIII et la Conspiration des Imbéciles), article qui traite de l'Encyclique Humanum Genus) puisqu'il se dresse au nom de l'Esprit contre ce clergé français qui le refuse, contre le successeur de ce Dupanloup qui voulait éviter au pape le — et que Bloy voit tout simplement comme un schismatique gallican. Lorsque Bloy s'opposa au Saint Père, c'est pour regretter ses compromissions avec le siècle, jamais pour nier sa suprématie religieuse. Toute sa révolte consiste à attendre que le Léon XIII du Ralliement ait un successeur.

F A M I L L E

La vraie ressemblance entre Maurras et Bloy, celle qui explique le commun vocabulaire parfois employé, la communauté de thèmes orientés pourtant d'une façon si différente, jusqu'à en prendre des significations souvent diamétralement opposées, c'est peut-être dans leur milieu d'origine qu'il faut la chercher.

- Division des ménages -

Maurras est né dans une de ces familles provinciales de la petite bourgeoisie du XIXème siècle, où, nous dit-il

"les ménages eux-mêmes se sont trouvés en désaccord sur bien autre chose que la forme du gouvernement ou les principes d'autorité et de liberté ! Leurs divergences ont été morales, religieuses, et ont paru gagner les suprêmes racines de la conception de la vie".

Voilà ce que Maurras nous dit sur les siens dans un ouvrage au titre curieusement rousseauiste de Confessions. Les frères ne sont pas moins divisés que les ménages. Le grand-père de Maurras fut partisan de l'Empire Libéral, nous dit-il, puis de Monsieur Thiers. Son frère aîné resta un Orléaniste intransigeant. Deux de leurs cadets en vinrent, paraît-il, à une conception exaltée de la République, "un peu enragée, même commarde".

Il ne faut donc nuancer le monarchisme politique de cette famille de midi blanc, où les officiers de marine jouissaient d'un grand prestige ;

Tout cela s'applique surtout à sa mère. Maurras est issu d'un milieu traversé par tous les courants qui agitèrent la bourgeoisie française du temps. On sait que cette bigarrure se retrouve quant au recrutement du mouvement d'Action Française.

Le jeune Maurras, au début de l'adolescence (vers douze ou treize ans, indique-t-il, peut-être avec quelque malice...) eût même le coup de foudre pour le christianisme égalitaire de ce Lammenais, dont il devait plus tard dénoncer "la contribution à notre anarchie religieuse". C'était en quelque sorte même, en une synthèse, l'expérience double du socialisme et du christianisme, qui se succédèrent dans le temps chez Bloy, mais demeurèrent liés chez Péguy....

- Pater familias -

Chez Bloy, l'origine sociale est plus modeste. Son père est un employé d'état, ne disons pas un fonctionnaire, à deux mille francs par an, nourrissant six garçons, et qui doit la stabilité relative de sa position à la possession d'une ferme aux limites de Périgueux, où il demeure en famille par économie. On retrouve la division des ménages, si fréquente, dont nous parlait Maurras. Celui qui, pour son franc-maçon de père et l'état civil (deux ^{choses} qui vont ensemble) s'appelait Caïn Marchenoir, reçut, à l'instigation de sa mère, le nom de baptême on ne peut plus chrétien de Marie-Joseph. Les parents de Bloy s'entendirent plus facilement sur le prénom de Léon ; et même, Bloy, devenu athée, eut quelque peine à faire tolérer ses absences à la messe du dimanche. Monsieur Bloy n'aimait point qu'on bafouât l'Autorité, qu'on se dérobat à la Discipline familiale, que l'on manquât aux usages, qu'on lui désobéît enfin. Il semble, si nous en croyons Joseph Bollery, avoir montré dans la direction de cette communauté naturelle de base qu'est la famille, une rigueur que n'eussent désavoué ni Proudhon, ni ses admirateurs d'Action Française.

Bien entendu, Monsieur Bloy ne croyait pas, lui, devoir honorer de sa présence la cathédrale byzantine (et oui...) de Périgueux. Peut-être même appartenait-il à la Franc-Maçonnerie locale. Les connaissances de Bloy fils sur la poudre forte, la poudre faible, la hiérarchie maçonnique, les trois maçons jaloux, etc..., purent fort bien procéder d'une influence familiale précoce. En tout cas, la description des Francs-Maçons de province,

"Nés pour végéter et pour germiner obscurément dans les plates bandes soigneusement irriguées du potager social" (Le Révéléateur du Globe, page 187-289).

a l'alâcrite d'une chose vue.

- Piété maternelle -

Madame Bloy, au contraire faisait preuve d'une piété profonde. Son fils lui attribue la pratique d'obtenir la conversion d'autrui en s'offrant en holocauste. Il pense qu'elle obtint son retour à la foi en échange de sa santé. C'est donc de sa mère que Bloy aurait tenu cette pratique et l'allure particulière qu'elle donne au dogme de la communion des Saints. Madame Bloy ne semble pas avoir nourri des opinions politiques opposées à celles de son seigneur et maître. C'eût été par trop contraire à l'autorité du Pater Familias, sans doute. La famille Vignon, malgré un patronyme peu ibérique est bel et bien d'origine espagnole du moins pour les ascendants immédiats de Madame Bloy. On est tout proche de ce Limousin qui passe pour avancé en politique, mais où les traditions de la famille élargie se sont maintenues plus tard que partout ailleurs en France. Tout cela explique la vigueur des principes familiaux que Bloy a toujours affichés.

- Le Mariage classe un homme -

Cette attitude pourrait à première vue se rapprocher de celle de Maurras. Celui-ci explique que le Patronyme familial ne lui appartenant pas, il ne crut pas devoir le conférer à telle partenaire lors des aventures de sa jeunesse d'homme de lettres parisien. On trouve aussi une certaine mélancolie chez Maurras lorsqu'il avoue que "le mariage classe un homme" et notamment un homme de lettres, dans l'Avenir de l'intelligence. Rappelons qu'il demoura célibataire. Toutefois f Maurras ne peut que se féliciter de voir que par là, tout le monde doit rentrer dans son rang : c'est donc qu'il y en a. Plaider le bien-fondé de la hiérarchie sociale, lorsqu'on est soi-même issu de la bourgeoisie de province et qu'on évolue dans le monde parisien, demande une certaine abnégation. Cependant chez Léon Bloy la famille est l'institution divine et vecteur du sentiment de la présence de Dieu. Dans la première partie de sa vie, si éloignée de l'insertion dans un cadre conjugal officiel et fixe, Léon Bloy n'en affirme pas moins ses principes. Le Révélateur du Globe où Bloy s'intéresse à la postérité fidèle de Christophe Colomb, lui permet de développer ses principes.

"Ce qu'on appelle la lignée n'existe pas seulement sur les parchemins aristocratiques ou sur les registres de l'Etat Civil, c'est surtout une réalité dans nos âmes.

... C'est un décret providentiel dont le quatrième commandement nous montre assez clairement la partie véritable dans le temps et dans l'éternité... Patrimoine d'honneur ou de honte, la vie morale en dépend à un tel point que le symptôme le plus évident de notre abaissement démocratique est précisément la négation de ce signe naturel de la solidarité des familles...

Tout homme a dit Blanc de Saint Bonnet est le couronnement de sa race ; la sainteté couronne et souvent porte au ciel les familles dont tous les rameaux ont donné leur fruit sur la terre."

- Le Sacrement du Mariage -

La famille naît du mariage, qui est un sacrement. Dans les lettres à sa fiancée, Bloy explique qu'une telle union (avec les rapports physiques qu'elle suppose) est une monstruosité en dehors de l'Amour. Un certain degré de compatibilité culturelle est aussi nécessaire et il ne faut pas donner l'héritage d'un nom à quelqu'un qui ne peut, pour des motifs peut-être extérieurs à sa volonté, en être digne. C'est pourquoi Bloy n'a jamais pardonné à Huysmans d'avoir, à l'article de la mort, poussé Villier de l'Isle Adam à épouser sa concubine. Cela revenait à remettre un grand nom et une grande oeuvre littéraire entre les mains d'un illettré.

Toutefois ce dernier point vise plus à renforcer l'union dans l'Amour qu'à établir un modèle conformiste, où la constitution dotale serait l'élément déterminant de l'hyménée. Il est impossible, sans une certaine compatibilité sociale et culturelle, d'avoir un mariage fondé sur l'Amour. C'est pourquoi Marchenoir n'épouse pas la Véronique du Désespéré. Le péché de la chair, parfois inévitable pour une forte nature, est moins grave que la profanation d'un sacrement. Le monde bourgeois se caractérise par la prostitution au sein du mariage, qui est une affaire vidée de son sens divin. Bloy dans le Miracle des Larmes (Propos d'un Entrepreneur de Démolition, p. 130, T. II) à propos de la Dame aux Camélias, d'ailleurs écrite par Dumas, "le prêchailleur divorciste", dénonce le conservatisme sans spiritualité qui sert de toile de fond à cette pièce :

"Il n'y a rien de plus confondant pour un spectateur qui pense que la terrifiante scène du troisième acte entre le père et la maîtresse de son fils. Ce père est un bourgeois sentencieux construit sur le type immortel du parfait conservateur. Descendu pour un instant des hauteurs inaccessibles de son sacerdoce familial en vue d'arracher le jeune homme à une passion subversive le Vieux débite pendant un quart d'heure les boniments vertueux de Dumas".

- La Grande Affaire de sa vie -

On sait que le Milieu de la famille Maurras, tout comme celui de la famille Bloy, subissait de plein fouet, les écartèlements politiques et religieux de la France du XIXème siècle, ceci à une génération près, et malgré les différences qui peuvent exister entre le Périgord et cette Provence que l'on dit souvent blanche. Le climat qui règne dans la famille Bloy, apparaît comme le plus rigoureux, le moins libre sur le plan des idées, comme peut-être sur celui des moeurs. Cela tient sans doute au caractère bien plus populaire des Bloy, peut-être à l'isolement plus grand du Périgord, déjà marginal en ce temps. Pour eux, le mariage demeure la grande affaire de la vie.

**2. LES BLOISIENS
&
L'ACTION FRANÇAISE**

L'ACTION FRANÇAISE ET LEON BLOY

Léon Bloy face à l'Action Française.

On sait que Bloy, de son vivant, n'eut aucun contact avec l'Action Française. Il fréquentait pourtant les mêmes milieux que Maurras, ceux de l'homme de lettre peu fortuné, venu de sa province natale, à l'affût de toute occasion de s'exprimer. Il est arrivé qu'à une des soirées organisées par le journal La Plume, publication commercialement fort marginale, conçue pour servir de tribune à tout ce petit monde, Léon Bloy et Maurras signent le même livre d'or, ainsi que quelques dizaines d'autres invités. Rien ne permet d'affirmer que, par exemple, les deux hommes se soient jamais adressés la parole. La différence de génération a sans doute joué chez Bloy. Ayant consacré tant de temps à pourfendre un Renan, un Barrès, ce Bourget qu'il connut chez Barbey d'Aurevilly, Bloy ne s'étend pas sur leurs admirateurs récents. Un peu comme le Maurras d'entre les deux guerres, qui parlait de l'Affaire Dreyfus à des jeunes gens respectueux, mais peu intéressés par cette vieille histoire, Bloy continue d'anciens règlements de compte. Au reste, Bourget est encore de ce monde pour longtemps. En août 1912, Bloy a commenté un de ses romans: La Grande Soeur, dont les thèmes sont proches de ceux de l'Action Française. Il y est question du retour, à travers Taine et ses élèves, aux antiques vérités sociales. En 1911 (Le Vieux de la Montagne, page 367) Bloy avait daubé sur La Barricade, chef d'oeuvre qui traite de la défense sociale, à la mode chez les écrivains qui s'adressent aux élites de la fortune en ces temps où la Confédération Générale des Travailleurs effraye un patronat qui ne s'est pas, comme en Angleterre, résigné au syndicalisme. Devant le concert approbateur des critiques en vue, Bloy avait publié une riposte dans la revue " La Flamme ":

" Le bourgeois ne sera vraiment beau et fort, vraiment intégral, que lorsqu'il assumera les pauvres, sans phrases. C'est ce qui est exprimé par Bourget dans cette langue fine et nuancée dont il détient le mystère:

" Empoignez une barre de fer et descendez là sur la gueule au premier qui viendra vous embêter. "

Tel est le fond de sa pensée, le cri de son coeur, l'ombilic de son

drame. "

Sur les Epigones, donc, un silence qui est à la fois celui du mépris et d'un certain désintérêt. Cependant, interrogé à ce sujet par un de ses lecteurs, un jeune prêtre, Bloy s'explique dans son Journal, à la date du 27 septembre 1912, à la fois quant à l'Action Française et au Sillon, tous deux également méprisables.

Bloy tient en effet Sangnier en assez piètre estime. Sa formation anti-républicaine l'a toujours empêché de croire que quelque chose sortirait du Sillon. Toutefois, il avait cru devoir écrire à Sangnier, pour le soutenir lors d'une polémique qui l'opposait à Paul de Cassagnac, dans les colonnes du journal de Cassagnac l'Autorité. Ces faits se déroulaient en 1904. Bloy qui constate que " Sangnier, malgré ses idées fausses, va tout de même vers les pauvres " lui envoie la Femme Pauvre accompagnée des lignes suivantes:

" Marc Sangnier, qu'avez vous à faire de ce vieux cadavre de Cassagnac, lorsque vient à vous le vivant qui signe ces pages. "

Mais il se promet bien de " retourner au vieux cadavre " lorsque Sangnier aura lâché les pauvres. Moins de deux ans plus tard, le 27 septembre 1905 (dans L'Invendable) Bloy s'indigne contre le titre d'Evangeliste Marc décerné à Sangnier par les jeunes gens du Sillon. Il déclare L'Eveil Démocratique, journal du mouvement, qu'on vend à la criée en face de chez lui, devant le sacré coeur, " au dessous même de la Croix et du père Bailly ".

On a vu tout le bien que Bloy pense de la presse assomptionniste. Bloy apprend sans déplaisir la condamnation du Sillon par le Saint Père.

" Au fond Sangnier est une victime du Pape. Il a cela de commun avec tous les hérétiques à leur début "

(page 27)

Car Bloy estime qu'il ne se soumettra pas (page 33). On sait que Bloy s'est trompé quant à ce dernier point.

Bloy, remarquons le, condamne rarement un mouvement clairement situé sur l'échiquier politique sans aussitôt émettre quelques propos, défavorables autant que compensateur, sur un groupe d'en face. Il se garde aussi bien à droite qu'à gauche. Le passage du 27 septembre 1911 est plein de cette ambiguïté typiquement bloisienne, si déconcertante. Une ambiguïté qui, selon

nous tient, non pas à une quelconque faiblesse de la pensée, mais à sa nature non schématique, non idéologique. Il est difficile de bâtir un discours qui offre toutes les apparences de la cohérence (mais ce ne sont que des apparences) lorsqu'on ne veut pas s'en tenir à des schémas simples, car simplificateurs. L'évolution d'un Georges Sorel, théoricien du socialisme anarchiste syndicaliste qui esquisse alors, par l'intermédiaire de Georges Valois, un rapprochement avec Maurras, montre que tout n'est pas si clair dans la réalité politique. Il déclare à un journaliste du Gaulois

" Qu'il serait heureux si Paul Bourget pouvait, par un effort de son grand talent, déterminer la bourgeoisie à s'armer, à se défendre, à abandonner enfin, en face de la courageuse et redoutable ardeur du prolétariat, sa coupable et peut glorieuse résignation. "

(Le Vieux de la Montagne, page 370)

Bloy ne croit pas à la résignation de la bourgeoisie de son temps, qu'il estime très efficacement protégée par son argent, retranchée derrière la loi. Son mépris est égal pour le Sorel de 1905, les gens d'Action Française, Le Sangnier ~~de~~ 1911, car le parlementarisme lui aussi est un des bastions du système moderne, le système bourgeois:

" Je m'étonne de sa crainte de m'avoir déplu en exprimant son mépris pour l'Action prétendue Française et pour le soi-disant catholicisme dénué de surnaturel de ses coryphées. Je m'étonne surtout de son amour pour le bellâtre Sangnier que sa tendresse à l'égard des indigents ruine si peu et dont le dénûment intellectuel est à faire pleurer! "

Bloy cite alors directement sa lettre, adressée à un jeune prêtre de la Sarthe. C'est une occasion pour lui de préciser sa pensée. On sait que le Journal de Bloy, s'il se présente sous la forme de notations quotidiennes, est en fait une oeuvre très préméditée et non pas la livraison telle-quelle au public de fluctuantes impressions journalières. Les notes originelles ont subi une sélection, et sans doute des remaniements, avant la publication. Ce qui suit a donc valeur de manifeste politique:

"... La démocratie est une opinion de dégénéré. Vous avez pu entrevoir que je n'appartiens à personne, sinon aux Trois Personnes qui sont en Dieu. Relisez mon hors d'oeuvre, page 390 du Vieux de la Montagne. Contempteur absolu du Nombre, je me glorifie de n'avoir jamais voté

et je ne crois à aucun avenir politique. A mes yeux tout est usé, fini, rejeté et la désobéissance à Notre Dame de la Salette sera punie d'une manière épouvantable. *Maledictio matris eradicat fundamenta.* J'attends Dieu seul et notre seigneur Jésus Christ est mon prétendant. Quand on me parle d'autre chose, c'est comme si on me jetait au visage de la boue et des excréments. J'en suis encore à la bulle Unam Sanctam de Boniface VIII, la bulle, fameuse autrefois et maintenant si peu connue, des Deux Glaives dans une seule main, c'est à dire la théocratie absolue, et, sans chercher à savoir comment elle pourra se réaliser, il me suffit d'être certain que c'est un avènement nécessaire que Dieu réalisera, bien plus tôt peut-être qu'on ne pense... "

Texte d'autant plus ambiguë qu'aussitôt Bloy en revient à ses accusations contre le clergé français. Le jeune prêtre, en effet s'est montré mal content de la bulle Unam Sanctam. Conclusion: " quand il faut porter les chiens à la chasse! " Comme nous nous rappelons la méfiance de Léon Bloy envers le clergé français, ici encore condamné pour son refus du message de la Salette, il faut penser que cette église qui réunira les deux glaives, c'est l'Eglise du Jugement, lorsque le prétendant de Léon Bloy sera venu lui-même en prendre la tête.

LE PERSONNEL D'ACTION FRANCAISE
ET
L'INFLUENCE DE LEON BLOY

Martineau

Léon Bloy a jusqu'ici assez peu attiré l'attention des historiens de l'Action Française. Parfois on évoque l'activité de tel ou tel de ses disciples, sans y rechercher une influence il faut bien le dire assez méconnues. Toutefois Eugène Weber parle dans sa thèse du rôle joué auprès du public d'Action Française par Jacques Maritain, l'un des fondateurs de la Revue Universelle, organe parallèle du mouvement, plus voué à la culture générale que la Revue d'Action Française. Une culture générale assez orientée, évidemment. De même, René Martineau est, avec Paul Bourget d'ailleurs, à l'origine de ce curieux culte de Stendhal qui commence alors à se répandre dans une partie de l'élite française.

On apprécie chez Stendhal l'égotisme aristocratique et lucide, le réalisme, des positions très nettement antidémocratiques. L'instrument qui propage ses vues auprès du public d'Action Française est la Revue Critique des Idées et des Livres, qui finira d'ailleurs par rompre avec le mouvement.

Etrange revue, qui apparaît bouillonnante d'idées, séduite par les fortes personnalité intellectuelles et bien loin de l'esprit d'exclusion que manifeste vite l'élégante raison classique de Charles Maurras. Celui-ci, qui a renoncé à tirer quelque chose des milieux syndicalistes en agissant sur eux par l'intermédiaire de Georges Sorel, est gêné par la présence à la revue de beaucoup des amis de ce dernier. Sorel, dont les disciples tournèrent si souvent au fascisme, concrétisant ce désir de leur maître dont nous avons parlé plus haut, de voir la Bourgeoisie se montrer plus combattive, n'en reste pas moins un agitateur rouge aux yeux des conservateurs de son époque.

Le stendhalisme est encore un point d'accrochage. Non que le scepticisme et le stoïcisme d'Henri Beyle ne soit fondamentalement opposé à l'Esprit maurrassien. C'est à Rome qu'on se scandalise, et Maurras ne tient pas, sans doute, au développement de certaines comparaisons. En 1913, dans

l'Action Française et L'Eglise Catholique, il sacrifie verbalement la trop remuante revue. C'est en février 1914 que les ponts sont définitivement coupés. L'Union de l'esprit romain du temps et de celui de l'Action Française apparaît soudain beaucoup moins étrange face à une revue qui se moque des critiques catholiques contre Bergson et Claudel, deux adversaires de taille de l'esprit ou de l'esthétique maurrassiennes.

Le cas de René Martineau nous apparaît assez peu clair, avouons le. Ami très proche de Bloy, abondamment cité dans le Journal, presque à l'égal de Jacques Maritain. (Le couple Maritain, plus jeune, est plus intime avec les Bloy, cependant), il s'intéresse aussi à Stendhal, sans grande religion, avoue une faiblesse pour Joséphin Péladan, au point de dire que Bloy, peut-être, ne le détestait pas autant qu'il y paraît. Pendant la guerre encore, dans un numéro collectif de la revue toulousaine Résurrection, consacré à Bloy, Martineau croit pouvoir affirmer que Bloy ignorait les oeuvres de cet Alphonse Daudet qu'il traîna si violemment dans la boue.

En effet, à propos de Belluaires et Porchers, ouvrage de critique littéraire qu'il déclare remarquable, Martineau note cependant:

" On y trouve deux pamphlets regrettables, l'un sur Alphonse Daudet que Bloy ne connaissait pour ainsi dire pas, et l'autre sur Péladan qu'il connaissait trop... "

(page 62)

Cela rappelle la position de Léon Daudet dans une conférence prononcée à Bruxelles, le 15 décembre 1929 et consacrée à Bloy. Elle a été publiée dans la Revue Universelle, au début de l'année suivante.

" Je ne l'ai pas connu. Je ne l'ai jamais vu. Il avait, dans Le Désespéré, insulté gratuitement et baroquement mon père qu'il ne connaissait pas... "

On a l'impression d'une sorte de Vulgate d'Action Française. Pourtant, si Bloy n'a pas personnellement connu Alphonse Daudet, il a tout de même pu lire ses livres et c'est d'ailleurs bien l'auteur de Jack ou de Tartarin de Tarascon, qu'il entendait juger et condamner pour le crime de littérature industrielle et anti-mystique, pour son opportunisme politique aussi.

D'un commun accord, on a sans doute voulu passer sur des oppositions irréductibles qui, au moment où l'on agissait ensemble ne faisaient sans

doute l'affaire de personne. L'attitude de Martineau n'est elle pas typique du mécontentement de la bourgeoisie intellectuelle tournée vers la tradition, lorsqu'elle ne se caractérise point par un assèchement exagéré des facultés de réflexion. Finalement, de Stendhal à Maurras, en passant par Bloy, il semble multiplier la recherche de modèles vivants et personnels. Après tout, le scepticisme politique et social de Stendhal peut rejoindre la vision bloisienne de l'effondrement de toute valeurs sociale authentique, c'est à dire chrétienne. Il suffit simplement de passer sur la condamnation bloisienne de l'homme du monde pour qui le seul vrai deshonneur est le deshonneur social, la pauvreté.

Daudet

L'admiration sincère dont Léon Daudet fait preuve pour Bloy est assez méritoire. Il doit d'abord passer sur l'océan d'outrages que Bloy avait cru de son devoir de déverser sur son père. De plus, il avait du subir lui même, à plusieurs reprises, des lignes fort peu amènes, bien qu'il eut déclaré son admiration pour un écrivain qui, sans doute, l'avait séduit par son allure de personnage hors-série, par ses qualités littéraires aussi.

Daudet parle surtout de Bloy au cours d'une conférence donnée à Bruxelles, au théâtre du Parc, le 15 décembre 1929, dans le cadre d'une tournée de conférences où le seul des chefs de l'Action Française qui fut capable de chauffer une salle présente au public belge quelques grands français.

La Belgique apparaît au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle comme une sorte de débouché naturel de la pensée française, littéraire, politique, religieuse. Bruxelles après tout, est plus proche de Paris que Lyon ou Marseille, et offre, avec les prestiges d'une capitale étrangère les facilités d'une langue commune. Nombreux sont ceux qui tentèrent l'aventure; mais Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, pour ne citer que ceux là, n'y trouvèrent pas l'accueil escompté. Ils nous renvoient, dans leur déception, la vision d'une Belgique livrée à une bourgeoisie plus philistine et pharisienne encore que la bourgeoisie française. Vision d'ailleurs partagée par Léon Bloy, qui s'honorait d'ailleurs de ce que certain journaux bruxellois l'aient mis au rang des contempteurs de la Belgique cités plus

haut.

Pour l'Action Française, au contraire, les choses se présentaient peut-être moins mal que pour les novateurs que nous avons évoqués. La communauté d'intérêts entre la France et la Belgique à la fin du XIX^{ème} siècle ne fut pas un vain mot. Il est, par exemple, assez difficile aujourd'hui, pour les chercheurs spécialisés, de distinguer la part respective des investissements Français et Belges dans la Russie des derniers tsars. En 1930, encore, subsiste, surtout dans les milieux nationalistes, le souvenir de la guerre commune contre l'Allemagne. Naguère encore nos manuels faisaient une belle place aux malheurs de la Belgique durant la première guerre mondiale. Aussi, la conférence consacrée à Bloy succède à une autre où Léon Daudet avait parlé de Clémenceau. L'illustre chef radical, chassé par la droite extra-parlementaire au temps de Panama, puis rentré en vainqueur dans le groupe dirigeant de la Troisième République grâce à son rôle au sein du parti révisionniste durant l'Affaire Dreyfus, est le prototype même de ce que l'Action Française combattait avant la guerre. Son rôle durant la fin de la Grande Guerre, où il a incarné l'esprit de résistance à l'heure des doutes, lui a valu de rentrer en grâce auprès de l'opinion nationaliste et fait de sa vie un sujet de choix pour une conférence en Belgique. La conférence sur Bloy s'inscrit donc au sein d'une entreprise de récupération des gloires nationales françaises au profit de l'image de marque de l'Action Française. Les tenants du nationalisme intégral ne répugnent pas à d'étranges synthèses simplificatrices. Tout au long du texte de Daudet, l'ombre du Tigre plane sur le mendiant ingrat.

Certes, on ne peut pas dire que tout soit incompatible entre les façons d'être et de voir de Léon Daudet et de Léon Bloy, encore que la littérature, parfois qualifiée de pornographique, du premier, n'ait rien à voir avec celle du second. Daudet, personnage qui donne dans la truculence plutôt que dans l'ordre classique, fait l'éloge de Bloy en le comparant à Saint-Simon et Rabelais. Il le justifie par là des reproches habituels: scatologie, emploi de l'argot. Léon Daudet fait montre ici d'une esthétique très éloignée de celle de Maurras. On sait, par exemple, comme le théoricien de l'Action Française appréciait le tour d'esprit d'Anatole France, pourtant si éloigné de lui politiquement. Daudet au contraire:

" Faites une expérience: Prenez Le Mendiant Ingrat, Le Vieux de la Montagne ou Le Pèlerin de l'Absolu, et après cela un livre d'Anatole France, au hasard, goûtez et comparez, et vous m'en direz des nouvelles. Bloy en face de France, c'est la franchise en face du truc habile, la grandeur en face de la niaiserie, le rugissement en face du ricanement. "

Daudet a puisé à bonne source et commence par citer les Souvenirs d'un Ami, de René Martineau.

" Léon Bloy n'a jamais vu que l'âme, son âme et les âmes des autres. Dans les individus comme les faits, il cherche exclusivement ce qui est mystérieux. "

Citation qui permet peut-être de ne pas accorder trop d'importance aux invectives terrestres du Solitaire, en les déclarant situées sur un autre plan. Certes Daudet justifie Bloy, par là, du reproche qu'on lui a fait de se confiner dans des histoires de propriétaires, de bonnes, de curés, qui sont si nombreuses dans le Journal.

" Il faut se rendre compte qu'au regard d'une pensée naturellement mystique, il n'y a pas de lignes d'horizon, puisque tout ce qui est de la terre est également à peu près négligeable. "

Ainsi est évacuée la colère sacrée de Bloy devant la prostitution de l'oeuvre matérielle du Seigneur qu'est ce monde. Aussi ^{Puis} ne doit pas s'étonner de la réticence de Daudet face à l'Exégèse des Lieux Communs, qu'il évoque avec une certaine gêne. Il évoque le témoignage de ceux des amis de Bloy qui tiennent ce livre pour un chef d'oeuvre en avouant que pour sa part il lui trouve un goût mêlé de vin et d'huile...

Certes, la conférence se situe dans une oeuvre plus large, de récupération grandiose de tout ce qui peut servir à la gloire de la France - Clémenceau, pour Daudet qui est catholique, était guidé par cette providence à laquelle il ne croyait pas. Il imagine l'apothéose de Clémenceau par Léon Bloy!

" Quel chagrin de songer qu'il est mort sans apprendre la victoire de la patrie - De quels accents eut-il salué celui que, vingt ans auparavant, il aurait vitupéré de toute son âme: Clémenceau! Pour lui, il eut fait retentir le bourdon de bronze et d'or dont il était, quand il s'agissait du Christ, de la Sainte Vierge et de la France, le sonneur infatigable. Clémenceau a perdu, en lui, l'apôtre liminaire de

son éternité. "

C'est la mystique de l'Union Sacrée qui continue. Une mystique dont il faut bien dire qu'elle ne fut jamais celle de Léon Bloy. Le nationalisme de l'Action Française admet finalement fort bien de prendre une forme laïque, dans les faits. Il ne saurait être question de tels abandons chez Bloy, où la providence est plus exigeante des hommes et des nations. Il lui faut des saints pour agir, et elle agit en vue de cette sainteté. La France de Léon Bloy ne vaut que comme l'Arche d'Alliance, par son contenu sacré, en tant que nation sainte ou que nation pécheresse, et la providence ne veille pas d'une manière quasi automatique à son salut temporel, comme dans les messianismes nationaux ordinaires, si fréquents dans l'Europe du XIX^{ème} siècle.

Mais, après Clémenceau, pourquoi Bloy? Outre le goût de Daudet pour les hommes hors-série, il convient peut-être de rechercher si on ~~ne~~ n'a pas par là une voie de pénétration vers certains milieux, belges ou autres, en un temps où le mouvement, depuis quelques années, subit des déboires certains du côté de l'Eglise catholique. On sait que l'Action Française eut une certaine influence sur le mouvement de Léon Degrelle, le Rexisme, dont le nom est à l'origine celui d'une librairie, la librairie du Christ-Roi. Hors, la librairie Rex a publié des ouvrages relatifs à Bloy dans les années vingt.

Certes, nous ne voyons guère de liens entre Léon Degrelle, admiré par un Brasillach, et Léon Bloy, l'ennemi de la défense sociale et de la barre de fer, mais, d'une manière générale, Bloy n'est nullement dépourvu d'une certaine influence en Belgique. Les nombreuses injures qu'il adresse à des belges, tout au long du Journal, en font foi. (Nous l'avons dit, la presse de ce pays crut même devoir faire barrage à son influence, par des articles au contenu banal, véhiculant l'image habituelle de Léon Bloy, escroc à la pauvreté et à la religion.) L'Action Française voudrait bien occuper aussi ce créneau là. Daudet évoque l'avenir du bloisisme:

" Bloy est un semeur, parfois hargneux, injurieux, emporté, parfois amer, un semeur de sublime. Il jette, d'une large et franche main, dans le silence de la réflexion. Où et quand seront ses moissons, on le verra. Quand un homme de cette envergure est né, sa descendance,

surnatuelle et bouleversante, est certaine. "

On le verra, ce n'est pas là, en 1942, l'opinion de Monsieur Havard de la Montagne, dans les colonnes mêmes de l'Action Française. C'est qu'en fait, à cette date, il s'agit d'attirer, ou de faire revenir peut-être, à l'Action Française, toute une clientèle bloisiste qui existe déjà, et dont Léon Daudet fait état dans la dernière partie de sa conférence. La gloire pour Bloy a été posthume:

" Il s'est levé, le soleil des morts, l'orbe de feu, sur ce tombeau qu'il illumine. Je m'en suis rendu compte quand, à l'annonce de cette conférence, j'ai reçu de tous les points de France, de Belgique, de Suisse, de Suède, quelques deux cents lettres, études, brochures sur Bloy. "

Voilà ceux que l'on vise. Pour finir Daudet compare la gloire de Bloy, qui réchauffe à la simple renommée des Rostand, Anatole France, une nouvelle foi attaquée.

" Si celui qui est parti sous les ombres n'a réchauffé, surélevé aucune âme, si comme un Renan, par exemple, il n'a fait qu'ajouter des doutes, que dessécher et geler des âmes par le doute et l'ironie, même suave et sertie, et bien il n'a ni n'aura la gloire. "

Les têtes de turc habituelles de Bloy (et souvent les admirations de Maurras) subissent un pilonnage en règle, on le voit. De plus, Daudet achève sa conférence en citant une page de Bloy consacrée à l'Immaculée Conception. Tout cela n'est peut-être pas fortuit. La conférence, publiée par la revue Universelle, donne au public une image de l'Action Française qui n'est pas celle du maurassisme positiviste et athée. La revue Universelle, où naguère écrivait Jacques Maritain.

Maritain

Rappelons dans quelles circonstances Jacques Maritain, jeune athée d'origine protestante, petit fils de Jules Favre, l'un des fondateurs de la république parlementaire et laïque d'après le 16 mai, et de surcroît l'époux aimant d'une juive ukrainienne, en vint à jouer un rôle parmi le groupe dirigeant du mouvement d'Action Française.

Jacques et Raïssa Maritain ont longuement expliqués comment, partis à la recherche de la Vérité; ils avaient tout d'abord rencontré sur leur chemin Henri Bergson, qui leur révéla le monde de la spiritualité, fermé à des jeunes gens nourri d'une culture scientifique alors foncièrement orientée vers l'athéisme.

Les Maritains découvrent alors La Femme Pauvre, livre majeur, peut-être, de Léon Bloy, puis Quatre ans de Captivité à Cochons sur Marne, qui fait partie du Journal de Léon Bloy. L'année 1905 est pour Maritain celle de l'agrégation, mais aussi celle de la première visite chez Bloy, le 25 juin. Le 11 juin 1906, les Maritains sont baptisés à Saint Jean l'Evangeliste de Montmartre. Ils appartiennent à ce milieu de jeunes intellectuels parisiens, groupés autour de la Sorbonne, qui subit l'influence de Georges Sorel, théoricien socialiste anarchisant et esprit fort ouvert. Parmi leurs amis figurent Charles Péguy et Ernest Psichari, appelés eux aussi à connaître une conversion.

Les Maritain subirent certes l'influence de Bloy, jusqu'à être près, dit Raïssa Maritain dans Les grandes Amitiés, à renoncer à la philosophie. Bientôt; au contraire, le parrain, admiratif, cite les articles de son filleul lorsqu'il reproche à Bergson de ne pas aller jusqu'au bout de ses principes, jusqu'au Catholicisme.

L'antirépublicanisme de Bloy et du père Clerissac¹ devait conduire Jacques Maritain à accepter les opinions de certains de ses amis, principalement Henri Massis. Cette évolution devait être précipitée par la mort de Pierre Villard, jeune nationaliste, qui fit de Jacques Maritain et Henri Massis ses héritiers, une partie du legs devant servir à la fondation d'une revue nationaliste, qui fut la Revue Universelle. Voici donc Maritain embarqué dans l'aventure maurrassienne. Raïssa Maritain explique dans Les Grandes Amitiés le rôle joué par l'Antidémocratisme de l'entourage des nouveaux convertis.

Le père Clerissac " dans son pur enthousiasme pour la notion métaphysique d'ordre " (page 338) admirait Maurras.

" Le père Clerissac se moquait sans pitié de nos penchants démocratiques et des idées socialistes demeurées chères au coeur de Jacques, tout cela était à ses yeux des restes du vieil homme qu'il fallait dépouiller. Quand Jacques était allé de la part de Péguy à Appuldurcombe, le père abbé Don Delatte avait balayé d'un revers de main

1 Le père Clerissac est le directeur de conscience du couple Maritain

les questions qu'avec beaucoup de candeur il lui posait au sujet de la légitimité du prêt à intérêt, et auxquelles, quelque quinze ans plus tard, un autre religieux, notre ami le père Vincent Mac Nab devait faire un tout autre accueil. "

(page 340)

D'ailleurs, en ce temps là, les Maritain~~s~~ vivent surtout pour la philosophie. A première vue, rien de plus antibloisien d'ailleurs, mais le temps n'est plus où, sous l'influence de leur parrain ils croyaient devoir renoncer à cette pernicieuse discipline. La philosophie que Bloy abhorre c'est celle qui se passe de Dieu, soit par désintéret, soit par omission. Celle de son filleul Jacques le fait vite revenir sur sa prévention globale.

Ce passage du Pélerin de l'Absolu, octobre 1912, en donne la preuve;

" Lu dans la Revue Thomiste un article de mon filleul Jacques Maritain: Les deux Bergsonnismes. On sait mon peu de goût pour la philosophie, à mes yeux la plus ennuyeuse façon de perdre le précieux temps de la vie et dont le patois hyrcanien me décourage. Mais, avec Jacques, cela change singulièrement... "

(page 321)

Il cite " la réponse de Jacques Maritain à l'évolutionnisme bergsonien".

" ... C'est ainsi que la raison conduit la philosophie jusqu'à un Vivant plus grand que lui, et dont le nom est ineffable. Et certes, arrivé là, il pourra apprendre de quoi renouveler sa science de fond en comble. Mais le philosophe suivra-t-il la raison jusqu'au bout? "

(page 323)

Il y a donc, entre Bloy et Maritain, échange intellectuel dans une identité profonde des buts et des croyances. L'influence bloisienne est sensible dans beaucoup de passages que Bloy cite avec plaisir dans son Journal, sur l'Allemagne, par exemple, Maritain déclare en 1913 lors d'une conférence consacrée à la philosophie allemande:

" Révolte de l'Allemagne contre la chrétienté, voilà tout le fond de la réforme... Ce qui était rebut et déchéance pour le Catholicisme est devenu norme et fondement dans le protestantisme et, par là, dans le monde de la pensée moderne... L'exercice de la barbarie et de la cruauté regardé en lui même comme un office de religion accompli au nom du Christ et de l'Evangile. Dieu avec nous Gott mit uns!..

Telle est l'Allemagne de Luther, l'Allemagne que nous voyons à l'oeuvre aujourd'hui, pour laquelle suivre les instincts de convoitise, de mensonge, de haine et de luxure, c'est être avec Dieu. "

(Jeanne d'Arc et l'Allemagne, page 223, tome IX)

Le terme en lui même marque le lien avec Bloy, pour lequel le mal, sans être une partie de Dieu, est cependant utilisé par ce qu'il faut bien appeler la providence. La vision politico-religieuse de Maritain a été particulièrement mise en évidence lors de la crise de 1926, où l'Action Française fut condamnée par l'Eglise et refusa de se soumettre. L'attitude de Maritain est celle même de Bloy envers le Saint-Siège. L'attitude de Maritain est alors plus nuancée qu'elle le sera plus tard, sous l'influence d'un retour aux conceptions démocrates de sa jeunesse et de la campagne anti-maritain de l'Action Française, dont on trouve encore des échos dans la notice nécrologique de Maritain, publiée par le journal maurrassien Aspects de la France en... 1973 où il est présenté comme un apôtre de la subversion...

Les deux lettres adressées à Maurras par Maritain, en décembre 1926 et janvier 1927, publiées et commentées par Monsieur Philippe Beneton dans la revue Contrepoint (N° 11, juillet 1973, page 139, sous le titre; Jacques Maritain et Charles Maurras: dernières relations), témoignent à la fois d'un état d'esprit porté à la conciliation et une religiosité très bloisienne, dans sa fidélité " malgré tout " au Saint Père et dans sa conception du rôle de la douleur.

Après la lettre du cardinal Andrieu, première déclaration officielle de l'Eglise contre l'Action Française Maritain a d'abord essayé de concilier, lui aussi, la solide foi chrétienne qu'il doit à Bloy et qu'il a structurée par le thomisme, avec l'appartenance à l'Action Française, au sein de laquelle, par ses articles dans la Revue Universelle, de 1920 à 1926, il a pu apparaître, aux yeux des catholiques, comme la caution philosophique de la politique à la Maurras. Il essaie d'abord de sauver ce qui peut l'être en proposant la création, à l'intérieur de l'Action Française, d'une structure parallèle contrôlée par la hiérarchie ecclésiastique. Il s'agit d'un système de cercles d'étude dirigés par des théologiens, qui pourraient " redresser les enseignements, positions ou exemples reçus de certains de nos maîtres politiques. "

Après la condamnation définitive, portée par Pie XI dans une allocution au Consistoire du 20 décembre 1926, Maritain écrit à Maurras, pour lui recommander la soumission et s'efforcer d'éclairer, aux yeux d'un homme qu'il veut amener à la foi, le sens religieux que revêt cet événement temporel dans le destin personnel du chef le plus prestigieux de l'Action Française.

" Laissez-moi vous dire aussi ce dont mon coeur est plein: Pour la France comme pour vous, dans un tel moment de dérélliction, il n'y a plus de recours qu'en Dieu seul. Il aime votre âme. Il la veut, il emploie pour arriver à ses fins les durs moyens de l'amour. Je ne puis m'empêcher de penser que, tandis qu'il frappe et saccage au dehors, il parle au dedans. "

Et Maritain, qui, n'a pas lu le numéro du jour de l'Action Française, tente encore d'empêcher Maurras d'en venir au "Non possumus", ce qui est déjà fait, à l'appel au Pape mieux informé, à la tentation de désobéir au Saint Sièges sous prétexte que celui-ci sort de sa sphère et cède à " la propagande pro-boche ". Les événements ont un sens mystérieux, ils occupent une place dans le plan divin. C'est la dernière phrase de la lettre:

" En toute circonstance, " la juste main de Dieu " passe à travers les moyens humains et atteint un but que la lettre peut ne pas toujours manifester, mais que notre sens spirituel doit pouvoir discerner. "

La lettre suivante de Jacques Maritain, très longue, est destinée à présenter à Maurras la position théologique que le disciple de Léon Bloy estime orthodoxe. Il s'agit toujours d'une soumission filiale à un père qui, dans la matière considérée, n'est pas infaillible, mais a cependant le droit de décider et d'être obéi. La position de Maritain repose en dernier ressort sur la conviction que le Saint Père, même lorsqu'il se trompe, fait d'une manière supérieure la volonté de Dieu.

" Les inconvénients palpables qui suivent alors l'obéissance sont la condition d'un bien futur, assurant dans leur sens le plus vrai, par quelque renversement imprévisible, les intérêts sacrés en question: car la providence de l'homme ne peut et ne doit juger que d'après ce qu'elle peut connaître; mais la Providence de Dieu juge d'après les secrets cachés en elle, d'après l'état réel, inaccessible, à notre regard, des forces humaines et des coeurs, enfin et surtout en tenant compte du fortuit lui-même, qui dépend d'elle seule. "

Cette lettre semble bien avoir été la dernière adressée par Maritain à Maurras. Maritain consomme sa rupture avec l'Action Française en reprenant ses arguments dans Primauté du Spirituel, publié en 1927. Mais cette fois-ci, ce n'est plus au pouvoir indirect, faillible, du Saint Père qu'il rattache la condamnation de l'Action Française par Pie XI, mais au pouvoir direct du Pape en matière de foi. Le refus d'obéissance de l'Action Française, comme Maritain le signalait dans cette ultime lettre à Maurras, justifie à posteriori l'attitude du Saint Père. Un Saint Père muni de pouvoirs charismatiques. N'oublions pas que Pie X jouissait de pouvoirs... disons étranges, si l'on en croit cette anecdote. Le 3 décembre 1900, Léon Bloy reçoit le récit suivant de Jacques Maritain (Le Pèlerin de l'Absolu, page 207)

De Jacques Maritain:

"...Nouveau miracle de Pie X. Il m'a été raconté avec toutes sortes de garanties d'exactitude, par mon ami Dom Baillet, grand propagateur de tes livres. Un séminariste habitant Rome était en train de chavirer dans le modernisme. Or, voici qu'un jour il voit le Pape entrer dans sa chambre, lui reprocher ses pensées et l'admonester vivement. Hors de lui et croyant à une hallucination extraordinaire, le séminariste court au Vatican et demande une audience: Et le Pape (qui naturellement n'avait pas bougé du Vatican) lui fait répondre: " Dites lui que je n'ai rien à ajouter. Ce que je lui ait dit doit suffire. " "

Le journal Aspects de la France, devait, 49 ans plus tard, suspecter la réalité de l'incarnation dans la philosophie de Jacques Maritain: Celui-ci avait finalement rejeté le politique d'abord au nom d'un angélisme par essence antichrétien. En fait, pour Maritain comme pour son maître, il n'y a pas de coupure entre le spirituel et le temporel. Le Saint Père est le lien le plus normal entre les deux mondes et on voit que, par la dimension du miracle, Pie X participe des deux. Raïssa Maritain dit des Van der Meer de Walcheren qu'ils devaient devenir des chrétiens de Légende Dorée. Rien n'empêche de retourner le compliment aux Maritain. Décidément, le catholicisme de Maritain n'a pas grand chose à voir avec ce que Maurras désignait par le même vocable. Que le Surnaturel est donc envahissant, lorsqu'il en vient à déterminer les actes de ce Pape que Maurras estimait si bien protégé de la dangereuse inspiration directe. En fait, les relations de Maritain avec Maurras ne sont pas sans rappeler celles de Bloy avec ceux qu'il voulait convertir.

Jacques Maritain et les non-conformistes des années trente

Léon Bloy est un des écrivains qui ont contribué à alimenter le courant de pensée et d'action politique que Monsieur Jean-Louis Loubet del Bayle a étudié, sous le titre: "Les Non Conformistes des Années Trente". Ce mouvement de pensée s'est exprimé par des revues aussi diverses que Les Cahiers, Réaction, Ordre Nouveau ou même Esprit. Nous nous intéresserons plus spécialement aux Cahiers qui devaient connaître une évolution vers l'Action Française, en ce qui concerne au moins une partie de leur personnel.

Les Cahiers naquirent à l'ombre du Roseau d'Or, collection dirigée par Jacques Maritain et Henri Massis, dont les options étaient désormais divergentes. Cette revue a été animée par Jean Pierre Maxence, qui en supportera au début à peu près seul le poids. Elle a pour titre le millésime: 1929

La revue affichait une esthétique qui refusait les limitations maurrassiennes, pour chercher partout la présence d'un éventuel message spirituel. Cette attitude l'amena à saluer, par exemple, dans le domaine cinématographique, Un Chien Andalou de Bunuel. Attitude qui n'est pas sans rappeler l'accueil fait par Bloy aux Chants de Maldoror. La revue prône d'ailleurs un catholicisme révolutionnaire destiné à remettre en cause l'épais matérialisme du monde moderne. Hello, Bloy, Péguy, Bernanos, sont les exemples sur lesquels ces jeunes catholiques entendent prendre modèle.

Nul doute que la liste, pour les trois premiers noms, ait été fort approuvée par Maritain, mais à notre avis, l'influence bloisienne, directe ou indirecte, pourrait bien avoir été prépondérante. Hello est un ancêtre lointain qui, au XX^{ème} siècle, est en général surtout connu par l'influence qu'il eut sur Bloy. Péguy, certes, à une autre envergure, il a toujours montré envers le Mendiant Ingrat une fière indépendance, d'autant plus nette qu'ils avaient beaucoup de choses en commun. Surtout, plus que celle de Bloy, son oeuvre est propre à fournir une doctrine sociale et culturelle à un catholicisme tourné vers le Surnaturel, en rupture de monde moderne, mais accueillant à une certaine mentalité révolutionnaire, voire socialisante. Il nous semble pourtant que le manifeste qui ouvre le premier numéro de la revue dénote une autre influence:

" Ce qui importe (...) n'est ce pas de relever inlassablement partout

sans trêve, les traces de Dieu, les vestiges sanglants de sa main (...). Nous voulons tuer le monde moderne par les violences spirituelles du sacrifice. Nous voulons être les anarchistes de l'Amour (...). Vous réclamez, Drieu, un surréalisme épuré qui n'asservisse pas la terre vous n'en trouverez qu'un seul: le Surnaturel (...). Notre message est cette liberté des enfants de Dieu, que rien n'enchaîne, que l'immensité de la Sainte Eglise Catholique mère des martyres et des docteurs. "

Ce christianisme sanglant, cet anarchisme au service de l'Absolu, cette immensité de l'Eglise Catholique, mère des martyres et des docteurs, cela nous rappelle irrésistiblement Léon Bloy et sa dévotion grondeuse envers cette église universelle qu'il appelait " l'Impératrice de l'Orient et de l'Occident" ou " la grande accoucheuse du genre humain "... Ce " style boursouflé ", comme dit Monsieur Loubet del Bayle ne peut avoir été inspiré par le terne Hello. Il n'a pas la mystérieuse simplicité de Bernanos. Il n'évoque pas le naturel charmant et vif de Péguy, quand il se lasse de mettre en pratique son idéologie de la répétition. C'est d'ailleurs une particularité du style bloisien que de déteindre, avec des couleurs moins vives, sur ses disciples lorsqu'ils sortent de la lecture d'une de ses oeuvres. Ce style, qui vous emporte, est en fait, rappelons le, une sorte de moyen de rompre avec les formes, les conceptions bornées de ce que l'on pourrait appeler la sagesse des nations et des littératures.

Notons que cette revue fit bon accueil à Primauté du Spirituel, ce qui ne permet guère de conclure à l'influence de Massis. Cependant, son principal animateur, Jean Pierre Maxence, devait se rapprocher de certains éléments de l'Action Française. Eléments à vrai dire marginaux. Ceci à partir de 1930.

En 1930 - 31 Les Cahiers, deviennent plus politisés. Ils prennent position contre le pacifisme et le briandisme.

Après la disparition des Cahiers, en 1931, l'équipe de Jean Pierre Maxence agit à la Revue Française d'Alexis Redier, qui fait dans le Nationalisme depuis la Grande Guerre. L'évolution se poursuit vers l'Action Française.

Monsieur Loubet del Bayle cite alors cette prise de position de Robert Francis:

" Il faut que les jeunes gens écoutent d'abord leur raison, aucune action utile n'est possible avant que l'ordre actuel soit renversé (...)

le spirituel viendra plus tard (Revue Française, juillet 1933, page 1058) "

(page 57)

Robert Francis est le frère de Jean Pierre Maxence.

Par contre, si Maxence se rapproche de l'Action Française, d'autres s'en éloignent. Réaction, bulletin d'étudiants créé par des jeunes gens en majorité membres de l'Association des Etudiants d'Action Française de Paris, se caractérise par des divergences sociales et religieuses avec le mouvement. Divergences qui s'expriment par des choix esthétiques qui nous sont familiers. Amour de Bloy, Péguy, Claudel, rejet d'Anatole France, méfiance envers Barrès. Naturellement, on est d'abord catholique, ce qui pose des problèmes en cette période d'après condamnation. La Revue paraît en avril 1930, alors que son équipe (René Vincent, Christian Chenu, Jean de Fabrègue) a rompu avec Maurras, suivie en cela par presque tous les membres de l'Association des Etudiants d'Action Française de Paris. Mais Maurras reste le maître suivi en matière de politique (Empirisme organisateur, traditionalisme, nationalisme, royalisme). Cependant, Jean de Fabrègue, secrétaire de Maurras, a aussi été influencé par le thomisme de Maritain et a participé aux réunions tenues à Meudon.

La revue devait publier 3 textes de Bernanos, lui consacrer un numéro spécial, (La Grande Peur des Biens Pensants). Le groupe de Réaction eut quelque prolongement par la Revue du Siècle (1933 - 34).

En fait, c'est la même équipe qui poursuit à travers toutes ces revues avec des tirages qui variaient de quelques centaines à 3 000 exemplaires, dans une politique de fusion constante avec des groupes parfois assez différents mais qui amenèrent leurs petits moyens et leurs faibles publics. Revues d'une certaine élite, qui sacrifie perpétuellement un moyen d'expression non rentable, mais le fait sans cesse renaître de ses cendres. La main secourable et la pensée de Jacques Maritain ne sont jamais très loin.

L'Action Française face à l'irré récupérable bloisisme de guerre (1942)

Quant à l'attitude fondamentale du noyau dur de l'Action Française envers la pensée et les oeuvres de Léon Bloy, elle n'est évidemment pas

f favorable. Lorsque, après le traumatisme de la seconde guerre mondiale, l'Apocalyptisme de Bloy, (lui qui avait écrit qu'automobiles, vélos, et autres engins mécaniques étaient des précautions en vue d'une fuite inimaginable), commença à se répandre dans certains milieux // sans qu'on puisse espérer le récupérer, on cessa de prendre des précautions désormais inutiles.

C'est ainsi que dans l'Action Française de Lyon, contrôlée par Maurras, paraît un article, le 29 octobre 1942, qui est l'oeuvre de Monsieur Havard de la Montagne, chargé d'une rubrique littéraire régulière. Dans un quotidien qui occupe soit quatre pages, soit deux pages, en cette période de restriction de papier, il y a , un jour faste, trois longues colonnes en troisième page et une colonne en quatrième page.

L'auteur se proclame un Normand, ce qui le justifie d'admirer Barbey d'Aurevilly. Il rappelle qu'il est le fils d'un collaborateur d'Hello au journal Le Croisé. A ce double titre il peut admettre certaines des admirations littéraires de Bloy sans se compromettre. On voit que le milieu de l'Action Française, à une génération de distance, n'est pas sans lien avec celui fréquenté par le jeune Léon Bloy.

Bloy est décrit comme un quémendeur injurieux et mystique, dépourvu du sens de l'humour des grands polémistes, ennemi de ses propriétaires, et d'une façon plus générale, de quiconque entend lui faire payer ce qu'il achète. Il est l'ennemi systématique des prêtres auxquels il à affaire (Exemple, le curé de Cochons sur Marne, ou, si l'on préfère, Lagny) et des cardinaux, qui ne s'inclinent pas devant Mélanie et le message de la Salette. Tout ceci se manifeste dans son oeuvre d'une façon ridicule. On pardonne à ce contempteur de Bossuet et des convertis auxquels il reproche un fort tirage (Coppé, Bouget, Huysmans), à cet admirateur de Hello, Barbey d'Aurevilly, Verlaine (cités, peut-être, par ordre d'horreur croissante) parce qu'il a reconnu du talent à Veillot et qu'il à écrit des pages admirables et strictement religieuses sur le pèlerinage de la Salette. Concession à un certain public qui ne doit pas faire oublier qu'on vient de citer la lettre au curé de Cochons sur Marne (" Le seul de vos paroissiens qui voudrait que son pasteur soit un saint") comme un exemple de ridicule. f On se réjouit pour finir de voir Bloy rester sans disciple, dans son " superbe isolement " (Cette expression désigne habituellement un état qu' à cette époque entre toutes l'Action Française, héritière des tumultes

du temps de Fachoda et ennemie du Gaullisme, c'est à dire, alors, de la Résistance, ne porte pas dans son coeur. Les numéros de cette période, comme toute la presse pétiniste, pleurent les morts de Rouen, incendiée par les bombardiers de la R.A.F.. Connotation pour le moins étange et qui à elle seule ne témoignerait pas d'une bien grande sympathie envers Bloy.)

La respectabilité des propriétaires et des commerçants au détail, ainsi que celle du haut et du bas clergé, sort renforcée de l'article aux dépens de celle de Léon Bloy, bien entendu. Les mots juif, communion des saints, sont absents de ce texte, comme de celui de Léon Daudet, d'ailleurs. L'antisémitisme est en effet le point sur lequel on ne peut évidemment pas s'accorder. Le ^{philosémitisme} de Bloy est laissé dans l'ombre au moment où, nous avons pu le voir nous même dans les numéros de septembre et d'octobre 1942, il est beaucoup question des juifs dans l'Action Française, à propos de trafiquants du marché noir aux noms évocateurs, et de " lois justes " (on sait lesquelles). De toutes façons Bloy n'est pas un grand écrivain, ses deux ouvrages majeurs sont présentés, pour le Désespéré, comme une machine dirigée contre Bourget, pour la Femme Pauvre, comme un règlement de compte avec Huysmans, d'une manière que Valéry a jugé/sale dans une lettre à Mallarmé. Après cela, Havard de la Montagne peut s'abstenir d'émettre une opinion personnelle.

Cet article, qui tombe dans un milieu intellectuel lyonnais alors enrichi par les réfugiés venus de Paris, situé en zone occupée, suscite, contrairement à son but, une riposte. Maurice Martin publie, sous le titre significatif, Léon Bloy, un grand témoignage, une série de numéros de la revue Positions le 28 novembre et les 5, 12, 19 décembre 1942.

On voit que, malgré la présence, aux marges et en marge de l'Action Française, de nombreuses individualités influencées par Bloy mais attirées par la solidité du mouvement et par les solutions qu'il propose, c'est principalement à la veille des deux guerres mondiales, devant le désordre croissant d'un monde où les crises de toute sortes s'accroissent alors, que tel ou tel bloisien semble avoir subi l'influence du Maurrassisme.

Par contre, la faillite des solutions matérielles a tendance à déclencher un mouvement inverse. Paradoxalement, Maurras lui même, après l'écroulement de son mouvement et diverses tribulations personnelles, s'est peut-être rapproché de certaines positions bloisiennes, ou en tout cas d'une position

qui rappelle le bloisisme. Il inscrit le projet d'Action Française dans une vision apocalyptique où l'histoire s'achève dans la mort par le triomphe irrésistible de la démocratie. Alors, l'activité maurrassienne aurait eu un sens uniquement spirituel.

" Nous bâtissons l'arche nouvelle, catholique, classique, hiérarchique, humaine, où les idées ne seront plus des mots en l'air, ni les institutions des leurres inconsistants, ni les lois des brigandages, les administrations des pilleries et des gabegies - où revivra ce qui mérite de revivre, en bas les républiques, en haut la royauté, et, par-delà tous les espaces, la papauté.

Même si cet optimisme était en défaut, et si, comme je ne crois pas tout à fait absurde de le redouter, la démocratie étant devenue irrésistible, c'est le mal, c'est la mort qui devaient l'emporter, et qu'elle ait eu pour fonction historique de fermer l'histoire et de finir le monde, même en ce cas " apocalyptique ", il faut que cette arche franco-catholique soit construite et mise à l'eau face au triomphe du pire et des pires.

Elle attestera, dans la corruption universelle, une primauté invincible de l'Ordre et du Bien. Ce qu'il y a de bon et beau dans l'homme ne se sera pas laissé faire. Cette âme du bien l'aura emporté, tout de même, à sa manière, et, périssant dans la perte générale, elle aura fait son salut moral et peut-être l'autre. Je dis " peut-être ", parce que je ne fais pas de métaphysique et m'arrête au bord du mythe tentateur, mais non sans " foi " dans la vraie colombe, comme au vrai brin d'olivier, en avant de tous les déluges. "

(Lettre de Charles Maurras de sa prison de Clairvaux, vers 1950, à Pierre Boutang.)

Texte limite, certes.

CONCLUSION

Les relations entre l'esprit bloisien et l'Action Française en tant qu'institution s'organisent donc selon trois attitudes. L'attitude de collaboration est celle des bloisiens entrés dans la machine de Maurras et Léon Daudet; mais ils gardent, à ce qu'il nous semble, toujours quelque chose de marginal, ce qui n'exclut pas forcément un rôle important.

L'attitude de récupération n'est elle pas celle des dirigeants de l'Action Française, lorsqu'ils font bon accueil à des gens que, peut-être, ils savent nourris d'une toute autre vision du monde que la leur? Cela s'intégrerait d'ailleurs sans peine à l'idéologie de rassemblement national à droite que prône Maurras en toute occasion.

Enfin, si le bloisien n'est pas dans la ligne, s'il est trop agressif, alors on réagit vigoureusement. Le noyau dur de l'idéologie Athée, rationaliste, Comtienne, du mouvement se démasque publiquement, ainsi que l'amour des propriétaires, élément importants de la clientèle d'Action Française. Cela s'est vu durant la seconde guerre mondiale, lorsque l'Action Française proprement contrôlée par Maurras était repliée à Lyon (On se rappelle qu'il y eut à Paris un journal et une rédaction franchement collaborateurs).

Il n'en demeure pas moins que des hommes de pensée fondamentalement différente peuvent être amenés, par réflexe socio-politique, à militer dans le même groupe. Bloy et Maurras, après tout, sont l'expression de milieux auxquels se posent les mêmes types de choix, politiques et religieux.

Malgré la divergence profonde, au niveau du discours, qui sépare les limites réelles, qui sont celles de choix tous personnels, fondés sur des certitudes intérieures, ne sont pas séparés par de véritables abîmes. Le discours peut très bien, dans une société où les influences sont si mêlées, n'être que l'expression d'un choix, d'un tri. Des basculements intérieurs peuvent tout modifier très vite. L'évolution ultime de Charles Maurras, est dépourvue d'influence directe quant à l'histoire du mouvement d'Action Française, mais elle témoigne de la possibilité d'étranges renversements chez le personnel d'Action Française.

Ce serait toutefois une erreur que d'enfermer l'influence de Bloy dans les limites de l'Action Française.

Persévérant Maritain devait se tourner vers d'autres horizons. C'est ainsi que, en 1932, Emmanuel Mounier devait trouver auprès de lui et de Pierre Van der Meer de Walcheren, autre filleul de Léon Bloy, aussi que de Gabriel Marcel, une partie de l'aide nécessaire pour surmonter certains problèmes matériels.

Le groupe d'Esprit, d'ailleurs, n'est pas si facile à distinguer, dans ses motivations, de ceux que l'on peut regrouper sous le vocable de Jeune Droite.

Les tentatives faites alors pour se démarquer nettement des revues de ce mouvement sont dues au désir de pas se laisser dépasser à gauche. C'est ainsi qu'Edmon Humeau écrit en 1933, dans le premier numéro d'Esprit:

" Entre les fidèles de Massis, de Mauriac, de Maurras et les révolutionnaires que les oeuvres de Bloy, de Claudel et même de Péguy ont amenés à détester la vie bourgeoise, le nationalisme intellectuel, le cléricanisme routinier, une assimilation me semble stupide. "

(Esprit, N° 1, juillet 1933, page 774. Cité par Maurice Loubet del Bayle, page 162)

En fait, il nous semble que le cheminement des idées bloisiennes chez certains hommes devrait être étudié pour lui-même.

Ce mouvement a été suffisamment important pour être l'objet d'efforts de captation dont témoigne par exemple la conférence de Léon Daudet de décembre 1929. Cependant, il a su résister et a joué un rôle dans bien des vies, bien des courants de pensée aussi. Les quelques milliers de lecteurs de Bloy forment, à chaque génération, une élite qu'il serait intéressant d'essayer de répertorier.

MAURRAS INDEX DES
CITATIONS NON REPERTORIES
DANS LE TEXTE

*Lucien ?
et Maurras ?
(d. p. 14 -)*

Pages	
22	Instution hiérarchique humanisante
30	Sédition de l'individu contre l'Espèce, page 33
30	Autre but que de se satisfaire
31	Biblisme sans frein page 33
32	plus dépourvu parmi les idées générales page 71
32	Idées politiques chapitre II Michelet
32	Je le dirai plutôt un protestant honteux..., page 61
	Trois idées politique Chateaubriand
	Chateaubriand aime la monarchie mortes... idem
33	Essence impersonnelle de l'Esprit pur... page 75 trois idées politiques chapitre III Sainte Beuve ou l'Empirisme organisateur. idée de traiter les oeuvres de l'esprit en naturaliste... page77 idem esprit d'une rare pénétration page 77 idem
38	Belluaires et Porchers chants de Maldoror le cabanon de Prométhée
58	L'homme mange le travail de l'homme page 161
68	La veille France professait ce catholicisme... trois idées politiques page 65
68-69	Anarchie chrétienne...
69	Un seul homme le Pape page 89
	En conclusion le Catholicisme Page 90
79	Biblisme sans frein Romantisme et Révolution page33

BIBLIOGRAPHIE

Sources Imprimées

Oeuvres de Léon Bloy, Mercure de France

établie par Joseph Bollery et Jacques Petit

I Le Révélateur du Globe

Christophe Colomb devant les Tauraux

Lettre Encycliques

1964

II Propos d'un Entrepreneur de démolitions

Belluaires et Porchers

1964

III Le Désespéré

1964

IV La Méduse Astruc

Le Pal

Les funérailles du Naturalisme

Léon Bloy devant les Cochons

Je m'accuse...

Les Dernières colonnes de l'Eglise

La Resurrection de Villiers de l'Isle Adam

Sur la Tombe de Huysmans

1965

V La Chevalière de la Mort

Le fils de Louis XVI

Byzance et Constantinople

L'Ame de Napoléon

1966

VI Sueur de Sang

Histoires désobligeantes

1967

VII La Femme Pauvre

1972 Les éditions qui suivent sont établies
par Jacques Petit

VIII Exégèse des Lieux Communs

1968

IX Le Salut par les juifs
Les Sang du Pauvre
Jeanne d' Arc et l'Allemagne
Méditations d'un solitaire en 1916
Dans les ténèbres
1969

X Le Symbolisme de l'Apparition
Celle qui pleurs
Introduction à la vie de Mélanie

XV Inédits
Bibliographie
Index

1975

Journal de Léon Bloy
Mercure de France

I Le Mendiant Ingrat
Mon Journal

1956

II Quatre ans de captivité à Cochon sur Marne
L'Invendable

1958

IV Au Seuil de l'Apocalypse
La porte des humbles

Les quatre volumes du Journal, préparés par Joseph Bollery, ont été intégrés dans l'édition postérieure du Mercure. Ils en constituent les volumes XI, XII, XIII, XIV, mais sans en porter le numérotage, l'édition des années cinquante ne semblant pas encore épuisée..

En lieu et place du volume III, nous avons utilisé;

Le Vieux de la Montagne
Mercure de France, 1911 qualifié de huitième édition

Le Pèlerin de l'Absolu
Mercure de France 1914, qualifié de seconde édition

Lettres à sa fiancée
Librairie Stock. Paris - 1922. Edition Originale.

Charles Maurras

Oeuvres Capitales Essais politiques chez Flammarion, Paris 1954
nous utilisons l'édition de 1973
La dernière sélection du Maître, avant son départ pour l'éternité

Léon Daudet

La Revue Universelle 15 janvier 1930 pages 156 162

Havard de la Montagne

L'Action Française (Lyon) 29 octobre 1942

René Martineau Autour de Léon Bloy

Paris le Divan 1926

Résurrection, Cahier consacré à Léon Bloy sans date, mais probablement
en 1924. Il contient de nombreux témoignages d'amis, des
études des lettres. Edité par Didier, à Toulouse

Raïssa Maritain

Les Grandes Amitiés Desclée de Brouwers, Paris 1972

Ouvrages spécialisés

Léon Bloy Essai de Bibliographie avec de Nombreux documents inédits.
Paris, Albin Michel 1947 1953 3volumes

La pensée Religieuse de Léon Bloy

Marie Joseph Lory Bruges Desclée de Brouwer
il s'agit de l'édition d'une thèse principale de lettre
soutenue à Paris en 1953

Civilisation Chrétienne, approche historique d'une idéologie XVIII^{ème}
XX^{ème} siècles

Sous la direction de Jean René DDré, Jacques Gadille,
Xavier de Montclos, Bernard Plongeron

Paris - Beau Nesme - 1975.

Thèmes important chez Bloy comme à l'Action Française

Nous avons surtout utilisé l'article de Jacques Prévotat:

" Remarques sur la notion de Civilisation catholique " dans la revue
" l'Action Française " Juillet 1899 mard 1908

Les Non Conformistes des Années Trente

jean louis Loubet del Bayle Thèse pour le Doctorat en Droit, Université
de Toulouse 1968

Autres ouvrages utilisés

Correspondances 1899 1926

Paul Claudel et André Gide Paris NRF Gallimard 1949

Des Jésuites

Michelet et Quinet J J Pauvert éditeur Paris 1966

Leurs figures

Maurice Barrès Paris Plon 1932

Les Cols Blancs

C. Wright Mills Paris François Maspéro 1966

Contes cruels

Villiers de l'Isle Adam Paris Garnier Frères 1977

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION A LEON BLOY.....	1
1. LES THEMES.....	10
L HISTOIRE.....	11
L'Action Française et l'histoire.....	11
Le complot.....	12
L'Histoire selon Léon Bloy.....	13
Négation du temps et symbolisme universel.....	13
L' Histoire positive.....	15
L' Héritage romantique.....	16
L'antichambre de l'Apocalypse.....	17
Le fruit mauvais des âmes de la tradition.....	19
MONARCHIE.....	21
Jeanne d'Arc.....	22
Bloy, ou la culpabilité monarchique.....	24
Restauration.....	27
L ART.....	30
Le procès du romantisme.....	30
Une esthétique de réaction.....	32
Le souffle de l'au-delà.....	34
Prométhée à la recherche du Paradis perdu.....	35
Veillot.....	40
Le temps du faux.....	40
Bloy face à la littérature des athées bien pensants.....	42
Bloy face à l'industrie littéraire.....	42
Médias et prostitution.....	46
LE PARTI CATHOLIQUE.....	53
LA PAUVRETE.....	58
L EGLISE.....	67
De l'insigne médiocrité du livre <i>Dévôt</i>	72
Un clergé modèle: trappistes et chartreux.....	74
De la peur des singuliers ou l' Eglise refermée sur elle-même..	75
Enseignement religieux.....	76
L'Eglise sans les pauvres.....	77

PROTESTANTISME.....	79
L'Esprit de Schisme.....	79
ALLEMAGNE, ANGLETERRE, FRANCE.....	83
Parenté des Nations protestantes.....	83
Dieu a besoin de la France.....	85
JUIF.....	88
Antisémitisme.....	88
Horreur du Juif et sémitisme spirituel.....	89
Philosémitisme.....	90
Justice.....	92
Dreyfus.....	93
Armée.....	94
LA FRANC MACONNERIE.....	97
Une inversion des Valeurs.....	97
Un affrontement spirituel, un combat surnaturel.....	98
Une Anti Eglis caricaturale.....	98
Bloy Ultramontain.....	100
FAMILLE.....	102
Division des ménages.....	102
Pater familias.....	103
Piété maternelle.....	104
Le Mariage classe un homme.....	105
Le Sacrement du Mariage.....	106
La Grande Affaire de sa vie.....	107
2. LES BLOISIENS ET L ACTION FRANCAISE.....	108
L ACTION FRANCAISE ET LEON BLOY.....	109
Léon Bloy face à l'Action Française.....	109
LE PERSONNEL D ACTION FRANCAISE ET L INFLUENCE DE LEON BLOY.....	113
Martineau.....	113
Daudet.....	115
Maritain.....	119
Jacques Maritain et les non-conformistes des années trente... ..	125
L'Action Française face à l'irré récupérable bloisisme de guerre (1942).....	127

CONCLUSION..... 131